



un pèlerinage joyeux

ma vie en
communauté

Emmy Arnold

Un Pèlerinage Joyeux

Emmy Arnold

Titre de l'édition originale : *A Joyful Pilgrimage*
publié aux Etats-Unis/Royaume-Uni par
Plough Publishing House © 1999

Veillez partager ce livre numérique avec vos amis. N'hésitez pas à poster un lien sur votre site web ou à envoyer un lien par courriel. Vous êtes également autorisé à imprimer le livre en partie ou dans son ensemble. Toutefois, vous êtes prié de ne pas le modifier de quelque façon que ce soit, ni de poster le fichier pour téléchargement d'un site web ou tel autre service de téléchargement numérique.

Si vous désirez distribuer des copies multiples imprimés, ou si vous voulez réimprimer des extraits dans un bulletin ou une revue, veuillez observer les limitations suivantes :

- Vous êtes formellement interdit de le reproduire à but lucratif ; et
- Vous êtes exigé d'ajouter la mention de source suivante :
Copyright © 2011 by Plough Publishing House.
Utilisation autorisée. »

Ce livre numérique est une publication de
Plough Publishing House
Robertsbridge, E. Sussex, UK
Walden, New York, US
Elsmore, NSW, AS

Copyright © 2011 par Plough Publishing House
Tous droits réservés

Deuxième édition

table des matières

- 1 ♦ origines / 1
- 2 ♦ en recherche / 20
- 3 ♦ le vent souffle / 32
- 4 ♦ débuts à sannerz / 50
- 5 ♦ crise / 79
- 6 ♦ un nouveau départ / 95
- 7 ♦ le « bruderhof » du rhön / 110
- 8 ♦ voyage en amérique / 134
- 9 ♦ entre le temps et l'éternité / 152
- 10 ♦ avant la tempête / 163
- 11 ♦ en conflit avec l'état de hitler / 169
- 12 ♦ le dernier combat d'eberhard / 190
- 13 ♦ le combat continue / 201
- post-scriptum / 221
- plough publishing house / 226*

1 ♦ origines

Comme on m'a demandé d'écrire l'histoire de ma vie, je veux parler un peu de tout ce qui me revient à la mémoire. Je tiens en particulier à parler des premières années des communautés Bruderhof (puisque je suis une des rares personnes qui s'en souviennent encore) et de la façon dont nous avons été visités et mus par l'Esprit, en dépit de nos faiblesses humaines et de nos échecs. Je ne sais pas vraiment par où commencer, mais parce que mon histoire personnelle appartient en quelque sorte à tout cela, c'est par là que je vais commencer.

Mon mari, Eberhard, et moi sommes d'origine bourgeoise, issus des milieux universitaires. Nous jouîmes l'un et l'autre d'une enfance protégée, et étions plutôt isolés des personnes des classes sociales différentes. Bien que nous ayons toujours senti que nous avions une grande dette de reconnaissance envers nos parents, nous sentions également que nous devons suivre notre propre chemin. D'une certaine façon, nous avons le sentiment qu'il manquait quelque chose à nos vies. Nous aspirions à une vie plus complète, plus significative et ne pouvions nous empêcher de ressentir un certain ennui.

EBERHARD NAQUÏT le 26 juillet 1883, à Königsberg, en Prusse orientale. Son père, Carl Franklin Arnold (né à Williamsfield, dans l'Ohio, le 10 mars, 1853), enseignait à l'école secondaire de

Königsberg à l'époque où Eberhard est né. Sa mère, Elisabeth Arnold (née Voigt), venait de milieux universitaires traditionnels. Elle naquit le 20 septembre 1852, à Oldenburg, en Allemagne. Eberhard était le troisième enfant de la famille. Il avait un frère et trois sœurs. Quand il était encore jeune garçon, son père fut nommé professeur de théologie et d'histoire de l'Eglise à l'Université de Breslau, en Silésie.

On dit que, dans son enfance Eberhard était très turbulent. Espiègle, il causa pas mal de problèmes, en particulier à ses professeurs. Ceux-ci, ainsi que les parents de ses camarades de classe, n'étaient pas toujours satisfaits de l'influence qu'il avait sur les autres élèves. Déjà à cette époque, il se sentait attiré par les pauvres et les clochards. Il trouvait ces gens beaucoup plus naturels et chaleureux que ceux de la classe moyenne. Ceci fut une source de conflits avec ses parents, qui comprenaient mal cet intérêt.



Eberhard Arnold à quatorze ans.

Un jour, par exemple, Eberhard se lia d'amitié avec un clochard de passage ; avant la fin de la rencontre, ils avaient échangé leurs chapeaux, et peu après, sa mère découvrit des poux !

A seize ans, Eberhard vivait mal l'atmosphère étouffante qui régnait chez lui. Cet été là, il passa ses vacances au presbytère d'un oncle, Ernst Ferdinand Klein, à Lichtenrade près de

Berlin. Là, il découvrit une forme de christianisme qu'il n'avait jamais connue auparavant.

A la suite d'une expérience personnelle du Christ dans son ancienne paroisse, en Silésie, où vivaient beaucoup de tisserands terriblement sous-payés, l'oncle Ernst avait décidé de se mettre au service des pauvres. Cela provoqua bien de l'hostilité de la part des riches paroissiens, et il fut forcé d'abandonner son pastorat.

Eberhard assista un jour à une discussion entre son oncle et un jeune officier de l'Armée du Salut. Il suivit la conversation avec un intérêt passionné. La façon fraternelle dont ces deux hommes s'entretenaient et l'amour du Christ qu'il vit en eux, suscita chez l'adolescent de seize ans un profond désir de trouver pour lui-même la source de cet amour.

A son retour de vacances, Eberhard s'appliqua plus sérieusement à chercher le Christ. Plus tard, il me raconta comment en octobre 1899, après une longue lutte intérieure, il avait rendu visite à un jeune pasteur le jour après l'avoir entendu parler. Quand il avait interrogé le pasteur sur l'Esprit Saint, celui-ci lui avait dit : « C'est justement cet Esprit qui vous a conduit ici ». C'est ainsi qu'Eberhard fit l'expérience d'une conversion.

Eberhard fut très ému quand il me parla de ce moment de sa vie. C'est au cours de cette même période que le Mouvement communautaire (qui avait débuté en Angleterre et en Amérique) se répandit en Allemagne, en Suisse, et dans d'autres pays. Les membres de ce mouvement voyaient dans le Christ plus que Fils de Dieu : il était aussi leur Rédempteur. Mais les choses allaient plus loin. Ils se réunissaient chez les uns et chez les autres, formant des groupes et des associations fraternelles au sein desquels ils louaient Dieu ensemble. Quelque chose s'est mis en mouvement. Immédiatement après sa conversion, Eberhard essaya d'établir des contacts avec ces groupes.

Dans un premier temps, il essaya, dans un esprit de réconciliation, de parler à ses parents et à ses professeurs. Hélas, ils ne le comprenaient ni le croyaient. Un professeur pensa même qu'Eberhard plaisantait et le renvoya de la salle en le traitant de farceur !

Mais peu à peu, les gens commencèrent à accepter le fait qu'il était sincère. Bientôt, ses camarades de classe se réunirent autour de lui et un petit groupe vit le jour. Aussi, la chambre d'Eberhard était-elle rarement vide, et il eut beaucoup de peine à s'appliquer à ses devoirs.

La situation s'aggrava lorsqu'Eberhard commença à s'associer avec l'Armée du Salut. Attiré par les efforts de celle-ci à mettre le christianisme en action et par sa préoccupation du sort des opprimés, il participait souvent aux réunions. La nuit, il se rendait aussi, avec d'autres membres, dans certains des pires quartiers de Breslau. Eberhard fit cela, me dit-il plus tard, parce qu'il se sentait appelé à sauver ceux qui étaient perdus et à tendre la main aux plus désespérés, ceux du « dernier dixième », comme le vieux Général William Booth de l'Armée du Salut avait l'habitude de les appeler.

Naturellement, cette évolution causa bien des remous à la maison, surtout lorsque les parents d'Eberhard virent de grandes affiches dans toute la ville qui disaient : « Attention ! Armée du Salut. Ce soir, le missionnaire Eberhard Arnold prendra la parole au cours d'une grande réunion ». La loi interdisait aux lycéens de prendre la parole en public, et le mépris d'Eberhard pour la loi ne fit qu'aggraver ses relations déjà tendues avec ses parents. Déjà à cette époque (comme à plusieurs reprises pas la suite) le père d'Eberhard craignait d'être forcé d'abandonner son poste de professeur à l'université à cause de ce fils mal élevé qui détruisait sa réputation.

Bientôt, les autorités scolaires mirent un terme aux apparitions publiques d'Eberhard, et ses parents, profitant de

l'occasion de le changer de cadre, l'envoyèrent poursuivre ses études dans la petite ville de Jauer.

A Jauer, Eberhard devait préparer ses examens finals, sans être perturbé par toutes ces interruptions. Pourtant, même là, un petit groupe se forma autour de lui pour étudier la Bible à intervalles réguliers. Eberhard réussit malgré tout à terminer ses études.

Des années plus tard, et même après sa mort, j'ai rencontré des gens qui n'avaient pas oublié cette période de la jeunesse d'Eberhard, tant son zèle pour Jésus était grand. Beaucoup dirent qu'ils reçurent, au cours de cette période, une direction intérieure pour toute leur vie.

Pendant un temps, Eberhard se demanda s'il devait s'engager dans l'Armée du Salut. Un été, lors de vacances à la mer du Nord, cette question le tourmenta comme jamais auparavant. Son amour pour ceux qui étaient « perdus » et injustement traités — ceux pour qui le Christ est venu — l'attirait vers l'Armée du Salut. Pourtant, il se rendait compte de plus en plus qu'ils abordaient ces questions d'un point de vue religieux qu'il trouvait assez partial, et qu'il leur manquait une certaine profondeur dans leur façon de gérer les divers problèmes sociaux auxquels ils étaient confrontés.

Eberhard décida alors de ne pas s'engager dans l'Armée du Salut, mais il maintint toujours avec ses membres un lien d'amitié et d'amour. Jusqu'à la fin de sa vie, il continua d'assister à leurs réunions quand il le pouvait, y prenant même la parole de temps à autres.

MAINTENANT, JE VEUX PARLER de ma propre enfance et de ma jeunesse. Je suis née le 25 décembre 1884, à Riga, en Lettonie, second enfant de Heinrich et Monika (née Otto) von Hollander. Il y avait cinq filles et deux garçons dans notre famille. Je me souviens très peu de ma petite enfance parce que je n'avais que cinq ans lorsque nous quittâmes



Else (à gauche) et Emmy (à droite) von Hollander à Riga, vers 1890. Inséparables enfant, elles restèrent proches, jusqu'à la mort d'Else en 1932.

notre patrie. La présence russe augmentait sans cesse dans la ville, et comme beaucoup d'autres familles allemandes de la Baltique, nous émigrâmes en Allemagne pour échapper à cette influence. Nos parents voulurent nous élever comme des Allemands. Nous quittâmes Riga pour nous installer à Jena au printemps de 1890. Je ne revis jamais Riga..

Je ne sais si c'est parce que je suis née le 25 décembre, mais Noël — le temps où l'enfant Jésus naquit pour le salut de l'humanité — fut toujours quelque chose de merveilleux pour moi. A mesure que je grandissais, le sens de cette fête si spéciale me touchait au plus profond de mon cœur et m'influençait fortement.

Ma meilleure compagne de jeux et amie de toute ma vie était ma sœur Else, plus jeune que moi de seulement onze mois et demi, avec qui je partageais tout. Jusqu'à la fin de sa vie nous nous sommes entendues à merveille. Enfants, nous

faisions beaucoup d'espiègleries ensemble. J'étais toujours le leader, mais Else m'accompagnait avec enthousiasme.

On me dit que j'étais une petite fille assez sauvage : quand il s'agissait de grimper aux arbres, aucun arbre n'était trop haut pour moi, et aucun train ne passait sans que j'essaye de le suivre en courant à côté. J'étais trop vive et sauvage au goût de ma mère, et elle disait souvent : « Tu aurais dû être un garçon ! » Plus elle le disait, plus je devenais réservée à son égard.

Quand je suis entrée à l'école au printemps de 1891, j'avais peu d'intérêt pour l'étude. Mon professeur était la sévère Fräulein Ludewig, qui s'intéressait plus aux élèves modèles qu'à un garçon manqué comme moi. Je ne pouvais pas rester assise en classe. J'attendais avec impatience la récréation ou la fin de la classe pour retrouver mes jeux et inventer de nouvelles farces. Mais en dépit de ce caractère sauvage et peu sage, je sentais naître en moi quelque chose de différent — peut-être un désir de trouver Dieu. Quand mon petit frère mourut subitement à l'âge de neuf mois, je me demandai où lui et d'autres qui étaient morts étaient allés ; et quand je regardais les étoiles, je me demandais s'il était sur l'une d'elles.

APRÈS NOTRE ARRIVÉE en Allemagne, mon père repassa ses examens pour que son doctorat en droit soit reconnu ; il espérait être accepté pour un poste de professeur à l'Université de Jena. Cela ne se fit malheureusement pas et nous déménageâmes à Weimar, où mon père avait reçu une proposition du grand-duc de Saxe-Weimar pour un poste d'avocat au tribunal.

Tout était élégant et guindé dans le Sophienstift, l'école que je fréquentais à Weimar. Les familles aristocratiques restaient entre elles, regardant de haut les élèves de la bourgeoisie et refusant de se mêler à elles. Elles faisaient vraiment une classe

à part. D'une manière générale, mes sœurs et moi fréquentions ces filles — c'était ce que l'on attendait de nous — mais nous aurions bien mieux aimé courir à travers les champs ou jouer dans les bois comme il y en avait à Jena.



Nous ne vécûmes à Weimar qu'un an et demi, mais pendant ce temps, je vis mourir plusieurs personnes que je connaissais personnellement, et cela me marqua profondément.

Jeunes filles, Lisa Franke (à gauche) et Emmy (à droite) prirent la décision de consacrer leur vie au service de Dieu, parmi les pauvres et les malades.

Au culte pour les enfants auquel j'assistais le dimanche, le message de l'Évangile s'inscrivait profondément dans mon cœur. Je me promis, déjà, de ne pas vivre pour moi, mais pour Dieu et mon prochain. J'avais alors probablement onze ans. Ma mère en particulier, mais d'autres personnes aussi, comprenaient mal mon « étrangeté » — d'une part, mes moments de recherche de vérité religieuse, et d'autre part, ma tendance à être indisciplinée et insouciante.

Mon père ne fut pas longtemps satisfait de sa position. Après avoir passé l'été de 1897 à Bad Berka, nous déménageâmes à Halle sur Saale en octobre. Au début, j'étais parmi les fauteuses de trouble, mais grâce à mon amitié avec une fille de mon âge, Lisa Franke, j'éprouvais un désir renouvelé pour Dieu et le Christ. Je n'en parlais jamais à personne à part Lisa — je n'avais que treize ans — mais comme elle partageait ma foi d'enfant, simple et vivante, nous nous sentîmes tout de suite proches l'une de l'autre. Deux choses

m'attirèrent chez Lisa : d'abord, nous avions toutes deux horreur des coquetteries chez nos camarades de classe, nous ne lisions même pas les histoires d'amour. Ensuite, nous avions toutes deux l'intention de chercher une vraie vie chrétienne. Nous convînmes que nous voulions toutes deux garder le célibat, devenir diaconesses, et servir les malades quand nous aurions grandi : c'était sûrement le meilleur moyen de servir Dieu et notre prochain.

Bientôt, je commençai à aller à l'église et à assister à des assemblées religieuses de mon propre gré, rapportant chez moi des livres, tels que ceux de Zinzendorf ou se rapportant à lui, *Empreintes des pas du Dieu vivant sur le chemin de ma vie*, d'Otto Franke, et *L'Imitation de Jésus-Christ* de Thomas à Kempis. Depuis plusieurs années, Lisa et moi assistions aux cultes pour les enfants animés par les pasteurs Meinhof et Freybe. La détermination de ce dernier à mener une vie chrétienne fit sur moi une profonde impression.

En 1901, ma scolarité prit fin, et je commençai à prendre une part plus active dans la vie de l'Eglise de Halle. Je lisais davantage aussi, et étais particulièrement intéressée par le comte Zinzendorf de Moravie (1700-1760) et la fondation de Herrnhout, sa communauté chrétienne.

Un proche ami de cette époque fut le pasteur Hans Busch, avec qui je visitais souvent les personnes âgées et les malades de notre paroisse. Ces foyers étaient pauvres, leur odeur était terrible et les conditions parfois si malsaines que je pouvais à peine y entrer. Mais encore et encore, je me ressaisissais, je sentais que l'amour devait surmonter mes émotions.

Pendant ce temps, la vie chez moi devenait plus difficile. Mon père n'était pas heureux à Halle, sans doute parce qu'il ne progressait pas dans sa carrière comme il l'avait espéré. Je ne comprenais pas toutes les tensions.

A Pâques 1902, lorsque j'avais dix-sept ans, je commençai à travailler à temps partiel à la Maison des Diaconesses. En

raison de mon jeune âge, je n'étais pas autorisée à y dormir et dus vivre à la maison avec mes parents. Au début, je ne travaillais que quelques jours par semaine, relayant les autres infirmières, mais bientôt l'on me donna un emploi à temps plein dans la salle des enfants, où je vis beaucoup de souffrance.

En 1903, quand ma plus jeune sœur Margarethe, qui avait alors quatorze ans, mourut dans cette même salle à la suite d'une appendicite, je décidai à nouveau que je devais trouver un sens plus profond à ma vie. Je ne pouvais supporter l'idée de rester à la maison avec mes sœurs, juste une autre fille dans une autre famille de classe moyenne. Mais après la mort de Margarethe, mes parents me demandèrent de revenir à la maison, ils voulaient avoir les cinq enfants qui leur restaient autour d'eux. A cette époque, l'infirmière en chef à la Maison des Diaconesses me causait des problèmes au travail, j'acceptai donc d'interrompre ce travail, au moins pendant un certain temps.

En mai l'année suivante, j'allai vivre avec la famille du pasteur Freybe, qui avait perdu son fils de sept ans et qui me demandais de venir vivre avec eux. Je n'oublierai jamais ces mois au presbytère. Les discussions sur la meilleure façon de consacrer sa vie au Christ caractérisèrent l'ensemble de mon séjour là-bas. Je visitais les malades et les personnes âgées de la paroisse, et relayais les gardes de nuit, prenant en charge de nombreux petits enfants. Peu avant Noël, je rentrai chez moi.

A l'âge de vingt ans (en Juin 1905), ayant maintenant atteint l'âge requis, je commençai à travailler comme infirmière stagiaire à la Maison des Diaconesses de Halle. Au début, je travaillais dans le service des femmes. Les heures de travail étaient longues et les tâches rudes ; il n'y avait pas de journées de huit heures. La vie à la Maison des Diaconesses

était bien semblable à la vie dans un couvent. Nous avions de nombreux services religieux, et apprîmes à connaître l'essence de la vie. « Qu'est-ce que je veux ? Je veux servir. Qui est-ce que je veux servir ? Le Seigneur, dans ses pauvres et indigents. Et si je fais cela jusque dans ma vieillesse ? Alors mon cœur s'épanouira comme un palmier. Et si je fais cela jusqu'à la mort ? La Reine Esther a dit : « Si je meurs, je meurs », et elle ne connaissait pas Celui pour qui on peut mourir. »

Tout cela me donnait beaucoup de joie. Au bout de plusieurs semaines, on me donna la robe et le bonnet de diaconesse stagiaire, et il y eut une fête pour les aide-infirmières qui venaient de recevoir l'uniforme. On nous fit bien comprendre, une fois de plus, combien devenir diaconesse était une étape sérieuse.

Malheureusement je tombai malade peu de temps après. Mon père demanda qu'on m'accorde un congé de quatre semaines, mais cela fut refusé : le pasteur de la Maison des Diaconesses déclara que les employées pourraient y être soignées par les autres infirmières. Mais mon père était inflexible. Que devais-je faire ? Je décidai finalement de rentrer à la maison.

En Février 1906, après plusieurs semaines de convalescence, je commençai à travailler à l'hôpital du quartier de Salzwedel, où je soignai des hommes. L'ambiance y était bien différente de celle de la Maison des diaconesses. Certes, il y avait des rites religieux, mais peu de sainteté.

Au lieu de cela, l'ambition et la jalousie divisaient les infirmières, ce qui rendait le travail, déjà ardu, encore plus difficile. Deux des jeunes hommes que je soignais moururent au cours d'une épidémie de typhus ; puis Hertha, une proche amie de Halle qui avait tout juste vingt ans, mourut d'appendicite. Ces décès me firent réfléchir et me poser la

question d'une vie consacrée à quelque œuvre de grande envergure — à vivre pour ce qui est éternel et impérissable.

AU PRINTEMPS 1907, JE RENTRAI chez moi pour des vacances. Ce que j'allais vivre alors fut tout à fait inattendu, et même nouveau et excitant. J'avais effectivement prévu de rester à la maison pour seulement quelques semaines de repos, puisque je me sentais appelée à l'œuvre que j'avais choisie ; mais c'est alors que ma vie commença réellement.

A cette époque, Ludwig von Gerdtell, un conférencier bien connu, venait de terminer une série de conférences dans la salle la plus grande de Halle. Ses thèmes étaient « l'expiation du Christ », « l'homme moderne peut-il encore croire en la résurrection de Jésus ? » « Y a-t-il suffisamment de preuves historiques que le Christ est ressuscité des morts ? » et d'autres encore. Je n'avais pas entendu von Gerdtell moi-même, mais je fus attirée à lui par les récits enthousiastes de mon frère et de mes sœurs, d'amis et connaissances, et même de gens dans les magasins ou dans la rue.

Comme l'on disait alors, « tout Halle est sens dessus dessous ». Les gens interpellaient des étrangers pour leur demander ce qu'ils pensaient de ces conférences. C'était comme si toute la ville respirait un esprit nouveau, et je rêvais d'en être saisie moi aussi. Une fois que je pus me procurer et lire les exhortations de von Gerdtell, il ne me fallut pas longtemps pour faire partie de ce mouvement, avec son appel au repentir et sa recherche d'un changement intérieur radical. Avec des mots tranchants l'appel retentissait : « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche ! » Je me sentais frappée dans mon cœur — jugée — et je commençai à mettre de l'ordre dans ma vie personnelle. Plus important encore, je commençai à prendre contact avec d'autres personnes qui avaient, elles aussi, été touchées.

Des gens de tous les milieux s'associaient à ce renouvellement, même si à Halle, ils venaient surtout des cercles dits « meilleurs » ou « universitaires ». Ils se réunissaient chez des particuliers, par exemple dans la maison de Mme Else Baehr, épouse du premier chirurgien de la ville,



ou chez Mme Schulz, Emmy (à droite) et une autre stagiaire jouant aux boules – 1906. Ces femmes ouvrirent leurs grands salons pour les réunions, conférences et discussions.

Des gens comme Paul Zander (qui devint plus tard un habile chirurgien) et sa fiancée Lene Örtling, Karl Heim (plus tard, célèbre professeur à Tübingen), et Sigmund von Salwürk (artiste et peintre bien connu) s'étaient tournés vers le Christ et étudiaient, avec d'autres, la vie des premiers chrétiens et leur foi « primitive ». Pas une église, ni une secte, mais une alliance de tous les croyants !

Le 4 mars 1907, mes sœurs Else et Monika furent invitées à une réunion du soir chez Frau Baehr. Un ami du Dr von Gerdell, Eberhard Arnold, étudiant en théologie, devait prendre la parole. Else et Moni (comme nous appelions Monika) n'avaient pas particulièrement envie d'y aller, alors que j'étais plus intéressée. Mes parents n'étaient pas d'accord pour que j'aille dans une maison inconnue. A cette époque, cela ne se faisait pas souvent, à moins que l'on connaisse la famille de quelque façon. Curieusement, quoique je fusse

un peu inquiète à ce sujet, je me sentais attirée dans chaque fibre de mon être. Je m'y rendis donc. Eberhard parla de la Lettre aux Hébreux, chapitre dix : « puisque nous avons, au moyen du sang de Jésus, une libre entrée dans le sanctuaire ... approchons-nous avec un cœur sincère, dans la plénitude de la foi » (versets 19-22).

Après la réunion, Eberhard fut entouré de gens qui lui demandèrent comment ces mots pouvaient être mis en pratique. Je restai en retrait, mais me sentais profondément interpellée. Finalement, je rentrai chez moi. Mais je ne pouvais oublier cette soirée : l'amour du Christ qui avait parlé à travers les paroles d'Eberhard me remplissait si puissamment que c'était comme s'il me poursuivait. Un jour, toujours profondément émue par cette expérience, je me rendis chez Frau Baehr pour essayer de lui expliquer ce qui me préoccupait depuis si longtemps. Par nature, j'étais très hésitante quand il s'agissait de révéler des choses personnelles, mais plus que jamais il me semblait que c'était une question d'éternité, et de l'appel à devenir un disciple pour toute la vie.

Le dimanche avant Pâques (le 24 mars 1907) Eberhard et moi nous rencontrâmes à nouveau chez l'ophtalmologiste Schulz, où Bernhard Kühn donnait une conférence. Kühn était un petit homme difforme mais plein de vie et de feu, et il pénétra le cœur de ses auditeurs avec sa vision prophétique de l'avenir de Dieu. « Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que, lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est » (1 Jean 3:2). Toutes les personnes présentes furent profondément émues par ce message. Quelques-uns parlaient, témoignant de ce que le Christ signifiait pour leur avenir. Timidement, je me levai pour la première fois et dis que, désormais, ma vie n'appartiendrait qu'au Christ.

Par la suite, je ne manquai aucune des réunions de renouveau, tant j'étais profondément remuée par la vérité et la clarté de l'Évangile. Après plusieurs de ces réunions, Eberhard me raccompagna chez moi. Dès le début nous nous entendîmes dans notre recherche commune, et nous étions tous deux animés par l'esprit que nous sentions nous mener. Nous parlions des réunions, de la façon dont Jésus guidait nos vies et de notre enthousiasme pour une vie consacrée à lui seul. Quelques semaines plus tard, Eberhard me dit qu'il avait instinctivement senti, dès le premier moment où il me vit, que nous appartenions l'un à l'autre.

Lorsqu'il prit congé de moi, le dernier soir de la série, le 27 mars, Eberhard me demanda si je sentais, comme lui, que Dieu nous avait conduit l'un vers l'autre. Je répondis que oui, et à partir de ce moment, me sentis liée à lui. Je dis à mes parents que je me considérais comme fiancée. Les fiançailles formelles eurent lieu le Vendredi saint, 29 mars, quand Eberhard vint voir mes parents pour leur demander la permission de m'épouser. Au début, ils refusèrent, mais par la suite, ils nous permirent de nous parler seul à seul. Nous parlâmes et priâmes, lisant le Psaume trente-quatre ensemble et remîmes nos vies entre les mains de Dieu. Nous nous considérâmes fiancés dès ce moment. Mes parents étaient prêts à l'accepter, à la condition que les parents d'Eberhard fussent également d'accord.

Dès le début, la période de nos fiançailles fut un temps de joie et d'enthousiasme, même à travers nos recherches et nos luttes. Nous voulions donner nos vies au Christ, pour sauver ceux qui étaient perdus, reconforter les opprimés, et appeler les pécheurs au repentir. Nous cherchâmes de l'aide et de l'encouragement parmi nos amis et associés dans les nouveaux groupes déjà formés ou en cours de formation. Nous lisions ensemble les Actes des Apôtres et les lettres de Paul, Jean et Pierre. Nous essayâmes également d'étudier



Pendant leurs fiançailles, qui durèrent presque trois ans, Eberhard et Emmy se virent peu. Eberhard était à l'université, et de plus, les parents d'Emmy avaient exigé une séparation de six mois dans l'espoir de décourager le jeune couple de quitter l'église d'Etat et de recevoir le baptême des adultes.

l'Apocalypse de Jean, mais n'en comprîmes que peu.

Eberhard ne pouvait venir à Halle que pour des visites, puisqu'il faisait ses études à Breslau ce semestre là. Je ne retournai pas à Salzwedel, en partie parce que le travail me surchargeait, mais aussi parce que je ne pouvais pas m'arracher au mouvement de renouvellement qui se propageait à travers Halle.

EBERHARD ET MOI ÉTIIONS IMPATIENTS de trouver l'unité avec le Christ et d'établir une relation étroite avec ceux qui luttèrent pour atteindre le même but. Nous voulions comprendre comment les premiers chrétiens avaient vécu et ce qu'ils croyaient. C'est ainsi que la question sociale et la question de

ce que signifie vraiment faire partie d'une église devinrent très importantes pour nous. Nous réalismes à quel point la vie que nous connaissions était divisée en classes et en castes. Beaucoup de gens, y compris nous-mêmes, jouissaient d'une position privilégiée, non seulement du point de vue des biens de ce monde, mais aussi du point de vue intellectuel, et n'avaient presque rien en commun avec ceux qui avaient moins de chance qu'eux.

Nous nous efforcions de trouver la clarté dans toutes ces choses, et nous vivions comme un cadeau spécial le fait que, pendant nos fiançailles, nous étions si unis dans notre recherche. Les neuf recueils de lettres que nous échangeâmes pendant nos fiançailles (que j'ai encore aujourd'hui) contiennent beaucoup de nos aperçus, aspirations et angoisses.

De ces dernières, nous avons beaucoup, car nos parents des deux côtés étaient incapables de comprendre notre état d'esprit révolutionnaire pour ce qui était du problème de la justice sociale et des questions du baptême et de l'église. En ce qui concerne le baptême, par exemple, il nous semblait évident que l'Église institutionnelle reposait sur des bases tout à fait fausses en prenant pour seul critère d'adhésion la naissance et en baptisant des bébés. Nous nous sentions que cette décision devait être prise librement par des individus matures, sur la base de leur propre foi. Lorsque cela devint clair, une lutte amère s'engagea avec nos familles, et elles utilisèrent tous les moyens possibles pour essayer de nous empêcher d'être baptisés. A cette difficulté s'ajoutait la crainte de mes parents que j'influence et « contamine » mon frère et mes sœurs sur la question du baptême, puisqu'ils étaient déjà presque tous très impliqués dans le mouvement de renouveau.

L'affaire arriva à un point critique quand Eberhard fut déclaré inapte à passer ses examens de doctorat en théologie parce qu'il n'était pas disposé à devenir pasteur de l'Église

d'Etat. Quand mon père et ma mère l'apprirent, ils furent plus contrariés que jamais. « Comment un homme peut-il se lier à une femme sans avoir établi d'abord une base financière solide pour l'avenir de sa famille ? » Aux yeux de mes parents, l'attitude d'Eberhard était d'une irresponsabilité totale.

Peu de temps après, à Erlangen, Eberhard changea de programme et commença à préparer les examens de doctorat en philosophie. Il y réussit un an plus tard, à la fin de novembre 1909. En dépit des nombreuses responsabilités qu'il avait alors en tant que conférencier et conseiller auprès des étudiants, il réussit avec mention très bien — *summa cum laude*. Ceci ne garantissait en aucun sens une base financière solide pour notre avenir, mais nous rappelâmes à mon père sa promesse : il ne pouvait plus mettre d'obstacles à notre mariage maintenant qu'Eberhard avait obtenu son doctorat. Mon père hésita d'abord, mais nous remit finalement mes documents. Plus tard, le même jour, nous allâmes au bureau de l'état civil pour annoncer notre intention de nous marier, une formalité qui devait être accomplie trois semaines avant le mariage. Nous choisîmes la première date possible pour cela : le 20 décembre. Enfin, cette longue période de suspense et d'incertitude allait s'achever !

Depuis nos fiançailles au printemps 1907, je n'avais jamais vécu au même endroit pendant longtemps. Outre le conflit avec mes parents, diverses circonstances rendaient impossible pour moi de rester chez eux, et j'avais vécu dans différentes villes à travers l'Allemagne, chez des amis ou dans des familles avec des enfants, dont je m'occupais. Mes amis me surnommèrent « l'hollandaise volante », jouant avec mon nom de jeune fille, « von Hollander ».

Heureusement, tout cela finit bien et le mariage fut célébré selon nos propres convictions chez mes parents. Les parents d'Eberhard et la plupart de ses frères et sœurs prirent part

à la cérémonie. Comme le reste de la famille, ils avaient au départ, émis des objections, nous conseillant d'attendre jusqu'à ce que nous ayons une base financière solide. Mais nous voulions fonder notre vie commune entièrement sur notre foi. Cette foi ne nous laissa jamais tomber.

2 ♦ en recherche

Pendant les premiers mois de notre mariage, Eberhard tint de nombreuses réunions publiques, souvent de concert avec Ludwig von Gerdtehl. A cette époque, von Gerdtehl tenait des réunions dans la plus grande salle de Leipzig, la ville où nous eûmes notre première maison. Il vécut chez nous pendant environ six semaines au début du printemps de 1910. Ce n'était pas une cohabitation très facile parce qu'il tenait absolument à un régime d'aliments naturels et en raison d'autres excentricités.

Eberhard voyageait beaucoup, s'adressant aux foules dans les salles publiques de Halle, Magdebourg, Dessau, Erfurt, Berlin et ailleurs. Il était soutenu et financé par divers groupes qui faisaient partie du mouvement de renouveau à l'époque. Les conférences tenues à la Wintergarten à Halle, et dans le clubhouse de Neumarkt, furent particulièrement incisives et eurent des profondes répercussions. Près d'un millier de personnes assistèrent à la première conférence. Les thèmes comprenaient : « Jésus en opposition à l'église », « La souffrance et l'asservissement des masses », « Jésus tel qu'il était vraiment », « Suivre le Christ » et « L'avenir de Dieu ».

J'accompagnais mon mari dans ses voyages aussi souvent que je le pouvais, et nous vécûmes ensemble bien des heures où nous sentions puissamment le mouvement de l'Esprit de Dieu parmi nous. Des gens de tous âges s'effondraient sous le poids de leur culpabilité et de leur péché et se tournaient



« La libération de l'individu » et « Liberté et Unité » – affiche annonçant une série de conférences publiques à Magdebourg, 1911.

avidement vers une vie nouvelle. Parfois, nous rencontrons des conflits. Une fois, par exemple, un professeur se leva et exhorta le public à quitter la salle en signe de protestation : il était en colère parce qu'Eberhard avait « attaqué » les églises institutionnelles en disant qu'elles étaient construites sur des bases erronées.

Souvent, les gens venaient nous voir chez nous pour des conseils personnels, et les échanges se prolongeaient parfois toute la journée. Il m'est souvent arrivé d'aider, lorsque c'était des femmes qui venaient. Une question était souvent posée : comment trouver un mode de vie totalement nouveau ? Dans les situations les plus difficiles, nous essayions d'aider en accueillant chez nous quelques personnes.

En 1912, nous connûmes une terrible tragédie : après qu'Eberhard eut parlé au cours d'une réunion publique, une inconnue lui remit une lettre. Son auteur lui demandait de venir chez elle le soir même, elle s'en alla en disant : « Si je n'avais pas été présente à votre réunion ce soir, nous tous —

mon mari, nos enfants et moi — ne serions plus en vie demain matin. Ceci est notre dernier espoir ». Eberhard se précipita à l'adresse écrite sur l'enveloppe et trouva l'auteur de la lettre. Elle était couturière, son mari était étudiant en droit, et ils avaient quatre enfants. L'homme, totalement incapable de subvenir aux besoins de sa famille, était désespéré. Sa femme tentait de maintenir la famille



Emmy avec son premier enfant, Emy-Margret, 1911.

hors de l'eau, se déplaçant de ville en ville et enseignant la couture, mais ils avaient renoncé à la vie, et ne voyaient plus aucune raison de continuer à lutter. Ils avaient l'intention de mettre un terme à tout cela le lendemain en tirant sur leurs enfants puis sur eux-mêmes.

Nous fûmes en mesure de prendre deux des enfants chez nous, mais cela n'empêcha pas la catastrophe. Quelques mois plus tard, dans une autre ville, nos pires craintes furent réalisées : nous reçûmes une carte postale nous informant que l'homme et les deux enfants que nous n'avions pas pris chez nous avaient été retrouvés morts, et que la femme était dans un état critique, une blessure par balle à la tête. Eberhard se hâta par le prochain train. Il se précipita dans la maison où la fusillade avait eu lieu puis, de là, à l'hôpital. La situation était

tragique. Eberhard fut soumis à un contre-interrogatoire par le tribunal, qui cherchait évidemment à identifier l'auteur du crime. Cet événement horrifiant nous secoua profondément. Nous réalismes à quel point nous étions peu en mesure d'aider ceux qui étaient dans une situation désespérée.

Ce fut une très grande joie pour nous que Dieu nous donne des enfants. Emy-Margret naquit le 10 mars 1911, et Eberhard (nous l'appelions « Hardy ») le 18 août 1912. Pour nous, les enfants furent une confirmation merveilleuse de notre mariage, et nous reçûmes chacun d'eux comme un don spécial.

Au printemps 1913, après avoir tenu des réunions à Halle, où nous vivions à l'époque, sur le thème « Suivre Christ », Eberhard fut atteint de tuberculose du larynx et des poumons. Cela bouleversa tous nos plans. Le médecin d'Eberhard conseilla l'air des montagnes, et nous trouvâmes bientôt le refuge idéal : un chalet dans les Hautes-Alpes du Tyrol du Sud (c'est là que naquit notre second fils, Heinrich, deux jours avant Noël 1913).

Notre déménagement à la montagne était une démarche audacieuse : nous n'avions pas de revenu régulier et aucune assurance d'un soutien. Nos parents avaient espéré qu'Eberhard irait dans un sanatorium. Ils étaient prêts à nous aider financièrement et suggérèrent que la famille se divise (ils craignaient que les enfants ne soient contaminés). Nous, cependant, croyions fermement que nous ne devons pas être séparés lors d'une telle épreuve, d'autant plus que les médecins nous avaient laissé peu d'espoir quant à la guérison d'Eberhard (il avait sept foyers d'infection aux poumons et avait subi deux opérations du larynx).

Comme je devais m'occuper d'un mari gravement malade et de deux (puis trois) petits enfants, je demandai à ma sœur Else de venir vivre avec nous, ce qu'elle fit. Dès lors, et jusqu'à

sa mort en 1932, elle fut mon bras droit et aussi la secrétaire d'Eberhard, et nous servit avec loyauté et dévouement.

Notre séjour à la montagne nous donna amplement le temps de recueillement et de repos dont nous avions tant besoin ; de fait, notre séjour fut un don d'une grande importance pour notre vie future. Comme à d'autres moments dans notre vie commune, nos lectures et nos recherches pour plus de clarté et un plus grand discernement devinrent une source de force. Pendant cette période, les premiers chapitres du livre d'Eberhard, *La Guerre : un appel au pays intérieur*, furent publiés dans diverses revues sous le titre « Salutations des montagnes ». D'autres articles furent également publiés. Nous étudiâmes aussi les écrits des premiers anabaptistes comme Hans Denck, Balthasar Hubmaier et d'autres. Ce grand mouvement — l'expression la plus radicale de l'esprit de la Réforme — était basé en Suisse et en particulier dans le Tyrol, où Jakob Hutter, dont le mouvement Huttérien porte le nom, était né.

Heureusement, notre retraite dans les montagnes faisait des merveilles, et peu à peu Eberhard se rétablissait. Dans la majesté et la grandeur des Alpes (et des Dolomites, dont la ligne dentelée faisait face à notre maison) la nature nous émerveillait comme jamais auparavant : le rythme des saisons, la flore alpine magnifique, le lever du soleil derrière les montagnes et les sommets embrasés des couchers de soleil. Longtemps après notre retour, nous continuâmes à aspirer à cette proximité avec la nature qui nous avait fait tant de bien au cours de ces dix-huit mois.

CE TEMPS DE CALME dans notre refuge montagnard connut une fin soudaine et brutale. La nuit précédente le 2 août 1914, premier jour de la mobilisation allemande, nous reçûmes un télégramme donnant l'ordre à Eberhard de se rendre

immédiatement à son unité de réserve. Nous avions réalisé que la guerre se préparait, mais quand les nouvelles nous parvinrent enfin, ce fut un choc. Eberhard partit à Halle le jour même dans un train militaire surchargé. De là, il fut immédiatement envoyé vers l'Est en direction du front.

Avec la déclaration de guerre, la poste s'arrêta net, et d'autres moyens de communication furent suspendus. Nous étions sans nouvelles d'Eberhard. Comme nous avions déménagé au Tyrol uniquement pour sa santé, nous — Else, Luise (une jeune fille allemande qui vivait avec nous à l'époque) et moi — envisageâmes de prendre le premier train possible.

Puis le 18 août (deuxième anniversaire de Hardy) nous apprîmes que l'Italie avait rompu son alliance avec l'Allemagne. En quelques heures, nous avons empaqueté le strict minimum et nous nous trouvions sur le chemin du retour. Nous réussîmes à monter dans un train bondé en direction d'Innsbruck le jour suivant. Personne ne pouvait nous dire comment nous pourrions continuer le voyage une fois arrivés à Innsbruck.

Normalement, la distance aurait été couverte en une seule nuit par le train express, mais il nous fallut six jours entiers de voyage. Nous voyagions avec trois petits enfants — Emy-Margret avait trois ans, Hardy seulement deux ans, et Heinrich sept mois. Heureusement, nos compagnons de voyage étaient amicaux et obligeants. Lorsque nous arrivâmes finalement chez mes parents à Halle dans la soirée du 24 août, nous apprîmes qu'Eberhard avait été déclaré physiquement inapte au service actif, renvoyé de l'armée et qu'il arriverait le jour même. Comme nous fêtâmes son retour, et quelles retrouvailles !

Tout était pris dans l'engrenage de la guerre. Déjà, des trains de soldats blessés revenaient des lignes de combat, et



Pichlerhof, la maison dans les Alpes tyroliennes où vécurent les Arnold d'avril 1913 à août 1914.

du bétail était expédié vers le front pour nourrir les hommes. Chez nous — dans les gares et dans la rue — on ne parlait que de cela. Un grand enthousiasme se manifestait partout. « L'Allemagne est entourée d'ennemis de tous côtés. Luttons ! Il s'agit d'une cause juste, nous allons mourir pour elle et nous battre jusqu'à la victoire ! »

Eberhard ne voyait pas les choses sous une lumière si optimiste. Mais quand nous regardions ceux qui nous étaient proches, en particulier dans les milieux chrétiens, nous ne savions quoi faire. Maris, frères et fils étaient au front. Que pouvions-nous faire, sinon suivre la tendance générale, en soutenant l'Allemagne et en priant pour la victoire ? La haine contre les Anglais était particulièrement forte, même parmi ceux qui connaissaient le Christ. « Nous sommes chrétiens allemands, et Dieu donnera la victoire à notre cause. Dieu punira l'Angleterre ». C'était l'attitude qui prévalait, et qui nous influençait, nous aussi.

Nous vivions alors dans une petite maison louée, à Dörlau dans la banlieue de Halle. La maison avait un jardin qui longeait la lande de Dörlau, près d'une belle forêt de pins, ce qui était bon pour la santé d'Eberhard. C'était un endroit merveilleux pour les enfants aussi, bien sûr. Eberhard continuait sur son livre *La Guerre : Un appel au pays intérieur* (qui finit par devenir le livre *Innenland*).

Nos amis de Halle qui avaient trouvé la foi par le témoignage d'Eberhard étaient contents de nous avoir de retour, d'autant plus que tant d'hommes avaient été appelés au front. Déjà à cette époque nous avions tous deux un sentiment étrange lorsque nous pensions à la guerre. Nous commençons à nous demander : « Comment tout cela s'accorde-t-il avec l'amour de Jésus-Christ ? Où est la foi qui était autrefois si forte chez nos amis — la conviction que la communauté de la foi, l'alliance de tous les chrétiens, devait être maintenue par-delà tout nationalisme et tout amour patriotique ? Comment un chrétien peut-il tuer ses frères ? »

Lorsque la bataille de la Marne fut perdue en 1915 et que la guerre commença à tourner contre l'Allemagne, la question de ce qu'était notre devoir nous tourmenta plus encore. Eberhard devait-il s'engager volontairement, ou devait-il refuser ?

Avec beaucoup de leurs hommes au front, les associations chrétiennes de Halle étaient considérablement affaiblies. Parmi ceux, dans le mouvement de renouveau, dont la réflexion était la plus profonde, on disait que « nous sommes tous un dans le Christ », et que même à l'heure actuelle, Jésus rassemblait son peuple de toutes les nations et de toutes les races. Nous avions peine à discerner comment réconcilier cela avec l'attitude de la plupart des chrétiens envers la guerre. Tout le monde était « chrétien », et cependant, les Allemands se battaient contre les Anglais, les Français et les Italiens, et vice versa.

Peu à peu, et au prix de longs combats intérieurs, nous en venions à sentir que la guerre ne pouvait pas être la volonté de Dieu, et que, de fait, elle brisait la proclamation de l'Eglise comme Corps mystérieux du Christ (dont nous avons tant entendu parler ces dernières années).

A l'automne de 1915, nous déménageâmes avec nos trois enfants à Wilmersdorf, une banlieue de Berlin. Là, pendant la guerre, deux autres de nos enfants naquirent : Hans-Hermann en décembre 1915, et Monika en février 1918. Comme beaucoup d'enfants en temps de guerre, tous deux étaient faibles physiquement.

A BERLIN, UN NOUVEAU CHAPITRE de notre vie commença. Eberhard travaillait au Comité de secours aux prisonniers de guerre dans la branche littéraire de la maison d'éditions Furche qui venait d'être fondée. L'organisation était dirigée par Georg Michaelis, sous-secrétaire d'Etat et président du Mouvement chrétien des étudiants allemands (MCEA). Comme Eberhard avait été à la fois membre et administrateur du MCEA à Halle, on lui proposa de devenir corédacteur en chef de la nouvelle revue mensuelle, *Die Furche* (« Le sillon »).

La maison d'édition publiait des livres, des brochures et des reproductions d'art pour les prisonniers de guerre et les soldats blessés dans les hôpitaux militaires. Ces publications avaient souvent une orientation nationaliste allemande ; par exemple, l'une d'elles s'appelait *Der Heiland*, ce qui signifie à peu près, « Le Sauveur allemand ». Cela était fait, bien sûr, pour soutenir le moral des troupes au combat et la « juste cause allemande ». Il était attendu de chacun qu'il contribuât selon ses possibilités à la victoire, qui était tout simplement tenue pour acquise.

Pourtant, à mesure que le temps passait, de plus en plus de publications de Furche perdaient tout attrait à nos yeux,

puisque nous avions le sentiment qu'elles présentaient une vision déformée de la vraie foi chrétienne. Il y avait une agitation et une pression constantes dans la maison d'édition, et des tensions terribles dans le travail de soutien à la guerre au sein du mouvement des étudiants. Eberhard rappelait constamment que nous devons retrouver le calme intérieur — qu'il nous fallait nous concentrer sur nos forces intérieures, surtout étant donné cette période troublée. Mais ses conseils ne furent pas appréciés. Je me souviens encore du jour où Dr Niedermeyer lui dit : Docteur Arnold, le temps n'est pas à l'intériorité. Nous sommes en guerre, *Herr Doktor*, en guerre ! »

Le fait que l'Allemagne était entourée d'ennemis de tous côtés et qu'elle devait les combattre tous en même temps pesait lourdement sur nous tous, surtout parce qu'il en résultait que les gens se sentaient encore plus obligés de se sacrifier pour l'effort de guerre. Des drapeaux allemands neufs furent déployés un peu partout — dans les rues, sur les bâtiments publics et privés — à chaque fois qu'une nouvelle victoire était gagnée contre la Russie, l'Angleterre ou l'Italie. Par ailleurs, les avis affichés en public annonçant la mort « héroïque » de soldats et énumérant les blessés causaient à beaucoup un grand choc et une profonde douleur.

Au fil des mois, la nourriture se faisait rare, jusqu'à ce que finalement elle fût tout à fait insuffisante. Pain, sucre, matières grasses, viande et autres produits alimentaires ne pouvaient être achetés qu'avec des cartes de rationnement, et les quantités devenaient de plus en plus petites. A un moment donné, les rations hebdomadaires par personne étaient de 2 kilos de pain, 125 grammes de sucre, moins de 10 grammes de beurre, et un peu plus de margarine. Seuls les rutabagas (une variété de navets) pouvaient être achetés sans carte de rationnement. L'ersatz de café et bien d'autres choses furent faites à partir de rutabagas.

Vers la fin de la guerre, de nombreuses personnes mourraient presque de faim. A cela, s'ajoutaient d'énormes inégalités. Ceux qui avaient de l'argent et des relations pouvaient mettre la main sur à peu près n'importe quoi, tandis qu'il arrivait à d'autres de ne pas manger pendant des jours. Dans un immeuble résidentiel, par exemple, certains avaient tout ce qu'ils voulaient, alors que d'autres, comme le gardien et sa femme, n'avaient rien et devaient envoyer leurs enfants affamés à l'école. Pourtant, tous étaient censés se battre également et donner leur vie pour « la cause ».

De pareilles (voire pires) inégalités existaient au front — c'est tout au moins ce que nous avons entendu dire. Les officiers vivaient dans le luxe tandis que les simples soldats n'avaient que le strict minimum pour survivre. Il y avait aussi d'énormes contrastes entre les hôpitaux pour gradés et ceux pour les soldats. Vers la fin de la guerre, des slogans dans les rues commencèrent à se faire entendre, comme « égalité de nourriture et égalité de rémunération, et bientôt la guerre s'éteindra », ou « Attendez qu'ils rentrent. Là-bas ils ont appris à voler ». Le pillage, ou « la réquisition », comme on l'appelait alors, était très répandu. Naturellement, rien de tout cela ne contribuait à ranimer l'esprit de patriotisme qui faiblissait.

Pendant ce temps, Eberhard visitait fréquemment les hôpitaux de l'armée où, en tant que conseiller pour les étudiants, il avait toute liberté d'aller et venir. Il était souvent extrêmement déprimé quand il rentrait de ces visites. Il nous décrivait la souffrance, l'angoisse, les consciences tourmentées de beaucoup de soldats, et les diverses atrocités dont on lui parlait.

Vers la fin de la guerre, la voix sceptique de nos consciences devint plus audible et plus claire que jamais. « Comment est-il possible pour un chrétien — à vrai dire, pour tout être

humain — de prendre part à cette hécatombe ? » « N’y a-t-il pas de justice sur cette terre ? » « Qu’en est-il de l’ordre social dans son ensemble ? Comment est-il possible que tous se battent pour le même but, la victoire de l’Allemagne, et sacrifient leur vie quand en même temps, existent de si flagrantes inégalités ? »

Lorsque l’espoir d’une fin victorieuse de la guerre, qui avait soutenu le peuple au moins jusqu’à un certain point, fut finalement brisé, une grande tristesse — faite d’impuissance et de désespoir — saisit les masses. Je vois encore des groupes massés devant les affiches qui proclamaient les conditions de l’armistice. Ils criaient : *Wir sind kaputt !* (« Nous sommes fichus ! ») Il semble que jusqu’à la dernière minute, beaucoup de gens aient caressé le vain espoir que la guerre finirait d’une manière ou d’une autre en faveur de l’Allemagne. Les drapeaux de victoire, qui flottèrent jusqu’à la fin, avaient renforcé cette illusion. Mais maintenant, c’était le moment de vérité. Le Kaiser avait abdiqué et s’était enfui en Hollande. Pourquoi n’était-il pas resté avec ceux qui étaient restés fidèles à leur vœu de soldat jusqu’au bout, se battre et mourir « pour Dieu, le roi et la patrie » ?

Je n’oublierai jamais les interminables colonnes de soldats qui passaient alors devant notre maison — silencieux, barbus et gris, leurs pièces d’artillerie et cuisines de campagne à la remorque. Ils rentraient chez eux vaincus après quatre ans au front et personne n’osait leur dire un mot. Une immense tristesse, le deuil, la désillusion, le vide et la peur se lisaient sur leurs visages.

3 ♦ le vent souffle

Quelques jours plus tard à peine, et les rues de Berlin changeaient à nouveau d'aspect. C'était le 9 novembre 1918. De gros camions équipés de mitrailleuses parcouraient la ville, parés de la bannière rouge de la révolution. Sur les bâtiments publics, aux portes des maisons, et même sur le palais impérial, ce drapeau remplaçait l'ancien drapeau, noir, blanc et rouge — le drapeau tricolore de l'Empire allemand.

On entendait partout des coups de feu. Des colonnes d'hommes encore en uniforme militaire défilaient fièrement dans les rues. Maintenant, toutes les souffrances et toute la haine accumulées chez les opprimés éclatèrent. Ils en avaient assez vu ! Il y eut des échanges de tirs, frère contre frère. Des combats avaient lieu dans toute la ville et quand nous prenions le tramway, nous devions voyager allongés à plat sur le plancher. Heureusement, il y avait un cessez-le-feu deux fois par jour, pendant que les écoliers faisaient l'aller-retour de l'école, se frayant un chemin dans les rues où des planches avaient été disposées pour eux sur les tranchées.

Il est difficile de décrire la Révolution de 1918-1919. Il y avait eu bien des signes annonciateurs des conflits qui étaient sur le point d'éclater : on avait été certain que la guerre serait courte et que l'Allemagne remporterait la victoire, mais ces deux espoirs s'étaient avérés tout à fait faux. Ensuite, les gens avaient naïvement placé leurs espoirs dans les quatorze points de Wilson, pour finalement voir



Danses folkloriques à la conférence de Tübingen, 1919. A la stupéfaction d'Emmy, Eberhard (2^e à gauche, de dos) rentra de cette conférence vêtu d'un pantalon arrivant au dessous du genou et d'une tunique un peu large, selon le style du Mouvement de jeunesse.

ces espoirs malheureusement réduits à néant lorsqu'on avait pris connaissance des termes de l'armistice et de ce que les dirigeants avaient accepté.

Parfois, on avait l'impression que tout Berlin était devenu fou. Dans le centre-ville, nous vîmes des hommes à qui il manquait les deux jambes et un bras, faisant marcher des boîtes à musique avec le seul membre qui leur restait. Tous ceux qui passaient étaient entraînés au son de la musique dans une folle danse. C'était de la folie.

Quelques jours plus tard, des milliers de gens se réunirent pour l'élection d'un nouveau gouvernement dans la plus grande salle de Berlin, le Zirkus Busch. Les gens, parmi lesquels Eberhard et moi, se frayèrent un chemin dans la cohue pour rentrer. Nous fûmes profondément choqués quand quelqu'un dans la foule s'écria : « Où était Dieu en 1914 ? N'y avait-il alors aucun chrétien ? C'est aussi de la faute du clergé, ils ont même béni les armes ! » Un immigrant chinois se leva et cria : « Nous nous sommes convertis

au christianisme dans notre patrie, mais ce que nous avons vécu ici, ce que nous avons appris — une nation luttant contre une autre et les hommes s'entre-tuant — nous a fait perdre la foi que vos missionnaires nous avaient apportée. Le christianisme est devenu un objet de moquerie pour les Hindous et les Chinois ! » Des sentiments similaires furent exprimés dans d'autres réunions.

Lorsque l'élection proprement dite eut lieu, des candidats de tous bords furent proposés, des démocrates jusqu'aux communistes, ces derniers étant représentés par Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg. (Tous deux furent plus tard sauvagement assassinés.) Finalement Friedrich Ebert fut élu président de l'Allemagne, mais il n'y avait toujours pas de véritable stabilité politique. Pendant plus d'un an après la guerre, le pays connut une vague après l'autre de violences et de bouleversements.

Quelque chose d'autre se passait ces jours-là, quelque chose qui avait peut-être été manifeste, déjà au cours de la dernière période de la guerre. Une grande question s'élevait, surtout chez la jeune génération. La jeunesse ouvrière, les artistes, les athées et les chrétiens — tous disaient : « On ne peut pas continuer comme ça. Qu'est-ce, après tout, que le sens de la vie ? » Cette question nous parvenait à travers notre travail à la maison d'édition Furche et par les milieux de la jeunesse qui s'y rattachaient.

Naturellement, nos recherches nous mirent bientôt en contact avec d'autres gens, et nous commençâmes à tenir chaque semaine des réunions portes ouvertes chez nous pour discuter des questions d'actualité. Lorsque le nombre des participants monta à quatre-vingt, puis encore jusqu'à une centaine, nous commençâmes à tenir des réunions deux fois par semaine. Ceux qui venaient étaient des membres des différentes branches du Mouvement de jeunesse, des



Des membres de Sannerez avec des amis du « Mouvement ». Selon les mots d'Eberhard (août 1918) : « Une nouvelle génération se lève pour découvrir la vocation la plus noble et la plus élevée de l'humanité, indépendamment de toutes pressions extérieures et tenant bon face à tout ce qui est bas et détestable »

gens des milieux chrétiens, des anarchistes, des athées, des quakers, des baptistes, des artistes ainsi que des représentants du mouvement de renouveau.

Qu'avaient tous ces gens en commun? N'était-ce pas simplement un grand amalgame, le chaos complet total? Non. Une seule préoccupation nous réunissait : « Qu'allons-nous faire? On ne peut plus continuer comme ça ». Personne n'était capable de donner de réponse claire. C'est ainsi que, tous, nous nous retrouvâmes, unis dans une même recherche.

Les gens étaient dans l'attente, ouverts à toutes sortes d'orientations ou d'inspirations. Souvent, les réunions se prolongeaient jusqu'après minuit, jusqu'à ce qu'enfin, après de longs débats, un éclairage nouveau nous rapproche et nous montre la voie à suivre. Les écrits de Tolstoï, Dostoïevski, et Gustav Landauer nous inspirèrent particulièrement.

A CETTE ÉPOQUE, LA MAISON d'édition Furche sortit un livre intitulé *Die arme der Kaiserin Schwester* (« Les pauvres de la soeur de l'impératrice »). A l'une de nos réunions, Eberhard lut « Rachoff », l'une des histoires de ce livre. Dans cette histoire, un jeune Russe riche se sent appelé par le Christ à consacrer sa vie au service des pauvres. Il quitte la maison de ses parents, et au fil de ses pérégrinations, se retrouve face à face avec le dénuement et la souffrance de son peuple. Prenant le parti des pauvres, il est alors déclaré dangereux par l'Etat et jeté en prison, où il souffre beaucoup à son tour.

Pleins d'enthousiasme, nous invitâmes l'auteur, Karl Josef Friedrich, à assister à l'une de nos réunions portes ouvertes et à partager avec nous sa vision pour une solution aux problèmes sociaux au milieu desquels nous nous débattions. Peut-être pourrait-il nous conseiller ? Mais lorsque notre invité arriva, tout ce qu'il dit fut : « Oui, j'ai écrit ce livre, et j'ai été touché par cette histoire, qui est basée sur des faits rapportés. Mais je n'ai jamais dit que je ferais la même chose moi-même ». Grande fut la déception de tous ceux présents qui, comme nous, étaient à la recherche d'un chemin d'action. Il y avait eu assez de mots, assez de sermons, assez de livres. Il s'agissait désormais d'agir.

Au cours de l'année qui suivit l'armistice, un grand nombre de conférences et de retraites furent organisées à travers l'Allemagne, principalement par les jeunes qui cherchaient une nouvelle direction pour l'avenir. Eberhard fut invité à prendre la parole à plusieurs reprises. L'une des premières conférences fut celle du Mouvement chrétien des étudiants (MCE) sur le mont Frauenberg, près de Marburg, qui eut lieu à la Pentecôte 1919. Là, Eberhard exposa à l'assemblée ses réflexions sur le Sermon sur la montagne. Les comptes-rendus de cette conférence, les commentaires sur l'exposé d'Eberhard et les témoignages sur l'effet que ses paroles

avaient produit sur les auditeurs furent publiés dans plusieurs revues. Dans le magazine *Erfurter Führerblätter*, Erwin Wissman écrivit :

Le Sermon sur la montagne de Jésus était au centre de chaque parole et de chaque pensée d'Eberhard Arnold. Avec une spiritualité passionnée, il le grava dans nos cœurs, sa puissance prophétique et la formidable force animée de toute sa personnalité le martelèrent dans nos esprits. Le Sermon sur la montagne nous fut révélé dans toute la force de son impact, de sa pertinence restée intacte et absolue, et de sa certitude inconditionnelle. Ici, il n'y avait pas de compromis. Celui qui veut faire partie de ce royaume doit se donner entièrement et s'y dévouer jusqu'au bout ! Etre chrétien signifie vivre la vie du Christ. Nous sommes contraints par un défi ardent : l'interpellation enthousiaste à vivre et cet avertissement menaçant : « celui qui prend l'épée périra par l'épée.

Les discussions qui suivirent furent très animées, et un nouveau souffle de vie, une vision de l'avenir, pénétra nos réunions portes ouvertes. Une autre conférence fut convoquée par le MCE, en août 1919. Le thème principal en était : « Quelle est l'attitude d'un chrétien face à la guerre et la révolution? Un chrétien peut-il être un soldat ? » La réponse d'Eberhard était clairement « non ». Un compte-rendu de cette conférence dit :

Eberhard Arnold reconnaît la nécessité d'une nouvelle naissance et dit qu'elle appartient à la proclamation [chrétienne]. Jésus reconnaissait l'autorité de l'Etat, mais il parlait du Royaume de Dieu comme de quelque chose de tout à fait différent : « Le chrétien se doit d'être un correcteur perpétuel de l'Etat, une conscience de l'Etat et de sa tâche législative, un levain, un corps étranger dans le sens d'une valeur plus haute ; mais il ne peut être ni soldat, ni bourreau ni agent de police. Il est de notre devoir de témoigner en paroles et en actes et de veiller à ce que rien dans les

paroles de Jésus ne devienne confus. Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ! Nous devons être un élément de rectification dans ce monde !

Les mots d'Eberhard frappèrent le public comme la foudre, et une discussion animée s'en suivit. C'était plus qu'un débat intellectuel ; c'était comme si les fondations même s'étaient effondrées. Hermann Schafft contredisait Eberhard avec véhémence. Lui, ainsi que d'autres, prétendaient que l'Etat était « le serviteur de Dieu qui doit punir le mal et favoriser le bien », comme l'exprime l'apôtre Paul. Eberhard était d'accord avec cette conception de l'Etat dans une certaine mesure, et pourtant il sentait fortement que l'heure exigeait davantage : il fallait des gens qui étaient prêts à témoigner de la voie non-violente de Jésus.

Après cela, il y eut une autre conférence à Saarow, dans le Brandebourg, où le même thème donna lieu à des discussions et des délibérations analogues. Puis, du 22 au 25 septembre 1919, un rassemblement eut lieu à Tambach en Thuringe. C'est là qu'eut lieu notre première rencontre avec les socialistes suisses religieux et que nous rencontrâmes Karl Barth, qui était l'un des principaux orateurs. Le témoignage des Suisses, en particulier celui de Karl Barth, et sa conviction que « Dieu est totalement différent de l'homme » (c'est-à-dire que l'homme est insignifiant) fit une profonde impression sur l'assemblée.

Je me souviens d'un petit incident qui eut lieu à la fin de la conférence. Otto Herpel, président de l'événement et membre de notre mouvement, dit quelque chose comme : « Rentrons chez nous maintenant, pour réfléchir à tout ce que nous avons entendu. Nous nous retrouverons l'année prochaine pour voir si le Dieu d'autrefois est toujours vivant ». A ces mots, les Suisses éclatèrent de rire. Comment pourrions-nous, nous, êtres humains insignifiants, présumer de

discerner une telle chose? (En fait, Otto avait voulu dire que Dieu serait sûrement en vie.) Offensé, Otto quitta la réunion. Après l'avoir convaincu de revenir, les Suisses s'excusèrent publiquement pour leurs éclats de rire.

AU BUREAU D'EBERHARD, LA TENSION continuait de monter. A cette époque, il était directeur littéraire de la maison d'édition Furche, secrétaire général du MCE, et assistant au Service des étudiants allemands pour les prisonniers de guerre. Dans les trois organisations, les avis étaient partagés en deux camps opposés. Tout le monde était au courant de la confusion chez les jeunes, effet du désordre et des souffrances des années de guerre. Il y avait ceux qui voulaient ramener les jeunes sur les sentiers battus de la vie de l'Eglise conventionnelle et du piétisme revivaliste. D'autres, parmi lesquels Eberhard, pensaient que la jeune génération voyait les événements d'un œil tout à fait différent depuis la guerre et la révolution. Les jeunes avaient tiré des leçons de l'observation douloureuse des inégalités flagrantes, des réalités du devoir militaire et de la psychose de guerre dans son ensemble. Ils furent convaincus qu'ils devaient suivre un chemin totalement différent, la voie dont Jésus avait parlé — la voie du Sermon sur la montagne.

L'état d'esprit de ce dernier groupe fut exprimé dans plusieurs nouvelles publications de Furche de cette époque, ainsi que dans la plupart des manuscrits soumis à la maison d'édition, ce qui conduisit à des conflits avec ceux qui voulaient s'en tenir aux « bonnes vieilles » voies et idées. C'est à ce moment que nous avons fait la connaissance des gens de *Der Christliche Demokrat* (Le Démocrate-chrétien), une revue dont nous prîmes la relève sous le nom de *Das neue Werk* (L'œuvre nouvelle). Très vite, nous nous rapprochâmes de ces amis qui cherchaient de nouvelles voies et, comme nous, étaient prêts

à les suivre. Tous étaient résolus : ce qui est vieux et pourri ne peut pas faire partie d'une nouvelle vie !

Entre-temps, la lutte et la recherche continuaient dans nos réunions portes ouvertes. Le Sermon sur la montagne était à la fois notre ligne de conduite et notre objectif, mais d'autres voix qui se faisaient entendre aussi. Certains disaient : « Il est impossible de vivre à la hauteur de ces objectifs aujourd'hui ! Il y aura toujours des riches et des pauvres. Vous ne pouvez pas éliminer la concurrence. Tout le monde doit faire de son mieux avec ce qu'il a. Sinon, les gens profiteraient bientôt de la générosité les uns des autres ». Pourtant, nous ne pouvions guère ignorer le contraste entre cette position et les paroles de Jésus : « Si quelqu'un veut prendre ta tunique, laisse-lui aussi ton manteau. Vivez comme les lis des champs et les oiseaux du ciel. N'ayez pas d'ennemis. Aimez vos ennemis. Faites-leur du bien ! » Alors nous poursuivîmes notre combat. Les gens nous demandaient : « Mais que feriez-vous si quelqu'un emportait vos meubles ? » ou « Et si quelqu'un violait ou tuait votre femme sous vos yeux ? Comment pourriez-vous aimer une telle personne ? »

Notre cercle continuait de croître. A la suite de diverses conférences, des membres du Mouvement de la jeunesse et des membres du Mouvement ouvrier vinrent à nous. Pour ces jeunes hommes et femmes, l'aspiration du Mouvement de la jeunesse allemande libre telle qu'exprimée à la Conférence de Hohe Meissner en 1913, était encore vivante, et elle les poussait à l'action : « Nous voulons être libres de bâtir et de déterminer notre propre vie d'une manière vraie et authentique ». Le mouvement ouvrier luttait pour la liberté, l'égalité et la fraternité : « Nous ne connaissons pas de différences. Nous ne connaissons pas d'ennemis. Toutes les inégalités sont causées par les classes supérieures ; les classes inférieures ne doivent plus être obligées de suivre leur exemple ! »

Par la lecture du Sermon sur la montagne, nous devenions de plus en plus désireux de trouver un moyen pratique pour exprimer nos aspirations intérieures. Mais quelle forme devrait prendre la vie nouvelle ? De nombreuses suggestions furent proposées. Il nous devenait de plus en plus insupportable de continuer dans l'ancienne voie du mode de vie bourgeois. Nous discutâmes de plusieurs possibilités : des écoles populaires, des coopératives et diverses formes de colonies à la campagne. Eberhard et moi envisageâmes d'acheter une roulotte tzigane, ou même plusieurs, et de voyager de village en village, de ville en ville de cette façon, avec notre famille et tous ceux qui voudraient se joindre à nous.

Nous ferions de la musique, parlerions aux gens, essaierions de les encourager et ferions la classe à nos enfants tout au long de nos pérégrinations. Nous voyagerions sans destination, restant au même endroit tant que notre aide serait nécessaire et acceptée par les veuves de guerre, les enfants, les malades et les pauvres, dont nous aiderions à reconstruire les maisons. Beaucoup de gens étaient attirés par cette vision.

Un peu plus tard, dans les mêmes réunions portes ouvertes, nous lûmes le livre des Actes, chapitres 2 et 4, sur la Pentecôte.

La multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait que ses biens lui appartenaient en propre, mais tout était commun entre eux... Car il n'y avait parmi eux aucun indigent : tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu, et le déposait aux pieds des apôtres ; et l'on faisait des distributions à chacun selon qu'il en avait besoin (Actes 4:32, 34, 35).

Là, sentions-nous, était une réponse à nos questions et à notre recherche : la communauté de foi, la communauté d'amour, la communauté des biens — toutes nées de l'énergie

de ce premier amour. Peut-être serions-nous une communauté itinérante, dans des remorques ou à pied, ou peut-être devrions-nous fonder une colonie. Quelle que soit la forme qu'elle prendrait, nous savions à présent que nous devions être les messagers d'une église rayonnante d'amour.

Nous sommes comme des feux brûlants dans l'obscurité,
Et quand bien même nous ne brûlerions qu'une seule nuit,
Notre feu apporte malgré tout joie sur joie, richesse
surabondante
Et lumière au pays.

Bientôt nous commençâmes à chercher de réelles possibilités. Des amis de la classe ouvrière étaient en faveur d'une colonie à la campagne, ce qui donnerait à des gens comme eux la possibilité de nous rendre visite, loin des villes industrielles. Nous-mêmes, nous envisageâmes une maison en ville, en collaboration avec l'association que nous avions aidé à fonder à Halle en 1907. Ce groupe envisageait un grand manoir ou bâtiment et était prêt à en mettre un à notre disposition, en plein centre du quartier le plus démuné de la ville.

Eberhard voyagea beaucoup pour trouver une propriété convenable. Puis une lettre de Georg Flemmig, professeur à Schlüchtern, nous suggéra des possibilités dans cette région. Sa lettre nous parvint comme un appel, un défi à vivre à la manière de l'Eglise primitive. Flemmig nous dit qu'il y avait des groupes avec le même esprit et la même recherche un peu partout dans le pays, que le mouvement ne se limitait pas à notre propre cercle. C'est ainsi qu'Eberhard se rendit à Schlüchtern pour faire la connaissance du groupe qui s'y était formé.

Près de Schlüchtern, Eberhard trouva plusieurs possibilités pour une nouvelle communauté, par exemple, le Ronneburg, un vieux château en ruine près de Gelnhausen. Friedrich

Wilhelm Cordes, un homme aisé de Hambourg et proche ami, tempéra beaucoup l'enthousiasme d'Eberhard pour ce projet quand il dit : « Comment allez-vous trouver quelqu'un qui s'y connaisse pour reconstruire un tel édifice ? » Malgré cela, Eberhard restait attiré par le château en raison de son histoire « spirituelle ». C'est là que, au temps du comte de Zinzendorf au dix-huitième siècle, un groupe avait vécu en communauté de foi et de biens, et Zinzendorf, qui fut exilé de sa Saxe natale à cause de sa foi, y avait lui-même participé. Le projet Ronneburg fut bientôt abandonné, mais plus tard nous y ferions de fréquentes visites.

DEUX AUTRES CONFÉRENCES eurent lieu durant cette période qui précéda la fondation de notre propre communauté. Nous avions envoyé auparavant des invitations à un certain nombre d'amis intéressés par une rencontre au mont d'Inselberg, dans la forêt de Thuringe. Ceux-ci partageaient notre souci de créer un nouveau mode de vie. Tous ensemble, nous escaladâmes la montagne, avec nos sacs à dos, nos guitares et nos violons, en jouant de la musique et en chantant.

En chemin, nous nous arrêtâmes pour une assemblée informelle. Cela nous faisait du bien de parler de tout cela dans la nature, par un beau temps printanier. Entre les réunions, nous chantions des chansons folkloriques anciennes et nouvelles : « O joli mois de mai en pleine floraison », « L'hiver est passé » et bien d'autres. Nous en chantions souvent une sur la fleur bleue — symbole pour les jeunes de beauté, vérité, pureté, et nostalgie :

Et tout au fond des bois, fleurit
Une fleur d'un bleu céleste ;
Et pour simplement gagner cette fleur
Nous voyagerons à travers le monde entier.
Les arbres bruissent,
Le ruisseau murmure doucement,

Et celui qui partira à la recherche de la fleur bleue
Doit aussi être un aventurier!

Tout le monde sentait qu'il y avait un mystère caché dans la nature : Dieu. La plupart n'avait jamais fait l'expérience de Dieu, ou l'avait perdu de vue — si ce n'était pas par désillusion face aux églises établies, alors c'était à travers l'expérience terrible de la guerre. Dans la nature, cependant, nous ressentions comme une véritable quête du Dieu inconnu et un sentiment de grande vénération pour lui quand nous nous réunissions et chantions ensemble.

Une chanson douce, une chanson calme,
Une chanson si tendre et si belle,
Comme un petit nuage qui vogue à travers le ciel bleu,
Comme une linaigrette portée par le vent.

Derrière tout cela était un Créateur dont nous osions à peine prononcer le nom, tant il avait été galvaudé et déformé.

Au cours de ces conférences, non seulement nous faisons l'expérience de la nature et du mystère qui se cache derrière elle, mais nous travaillions dur et recherchions ardemment des alternatives concrètes à la vieille vie que nous avons rejetée. Des groupes séparés furent formés pour s'attaquer à des tâches spécifiques, en explorant les voies et moyens possibles pour fonder une école rurale ou populaire, pour créer un centre de travail social et ainsi de suite. Un groupe envisagea la création d'une communauté rurale, et beaucoup participèrent à cette réflexion. Ils mirent l'accent sur un retour à l'agriculture comme la base la plus saine pour une telle entreprise.

Eberhard avait déjà exploré l'idée de colonies rurales, et en fit un résumé dans un article intitulé, « La confrérie des familles et la vie dans une colonie rurale ». Il parla de cinq domaines distincts dans lesquels les jeunes pourraient se

regrouper pour mettre en place quelque chose de nouveau : l'agriculture et le jardinage, l'éducation et la scolarité, l'édition et l'apostolat, le logement (sous la forme d'une maison d'enfants) pour les orphelins de guerre, et l'art et l'artisanat. Beaucoup se ralliaient à sa vision, mais la plupart n'en voyaient la réalisation que dans un avenir lointain.

A la fin de la conférence au mont d'Inselberg, Marie Buchhold, qui avait aidé à fonder une communauté de femmes près de Darmstadt, se leva et dit : « Assez de paroles. Passons à l'action maintenant ! » Sur ce, nous nous séparâmes, fermement résolus à passer à l'action. Nous descendîmes la montagne, un chant joyeux aux lèvres :

Quand nous marchons côte à côte,
En chantant les vieilles chansons,
Les bois résonnent avec des échos ;
Tous les cœurs croient joyeusement
Qu'une nouvelle époque commence.

Une autre conférence importante eut lieu à Schlüchtern vers la fin du printemps 1920, à la Pentecôte. En collaboration avec d'autres personnes, nous avons invité des dizaines de jeunes de divers groupes qui s'intéressaient à nous. Nous quittâmes Berlin à cinq heures du matin sur un *Bummelzug* (omnibus) — le genre qui s'arrête à chaque station — voyageant en quatrième classe, parce que c'était la moins chère. Nous devons arriver à Schlüchtern à huit heures du soir. Avec nous dans le train se trouvaient des membres de la Jeunesse allemande libre — les jeunes hommes en shorts et chemises amples et les jeunes femmes en robes simples aux couleurs vives. Beaucoup de ces jeunes avaient des violons, des flûtes ou des guitares, et nous chantions chanson sur chanson. Nos autres compagnons de voyage s'étaient assis le long du compartiment, mais nous chantions debout au milieu, car il n'y avait pas assez de sièges pour tout le monde.



A la conférence de Whitsun en mai 1920, sur le Lange Berg près de Schlüchtern, Eberhard Arnold (l'un des organisateurs) évoqua le « mystère de l'église primitive ». Un mois plus tard, les Arnold quittaient Berlin et se mettaient à pratiquer la communauté de biens.

Arrivés à destination, nous montâmes au sommet d'une colline et allumâmes notre feu de Pentecôte. Pendant que les flammes projetaient leur lueur sur le champ en contrebas, nous y voyions le symbole de la destruction de ce qui est vieux et la venue de quelque chose de nouveau. Nous pensions aussi à la flamme dont Jésus avait parlé : « Je suis venu jeter un feu sur la terre ; comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! » (Luc 12:49, La Bible du Semeur). C'était comme s'il s'adressait lui-même à nous.

Plus tard, nous nous assîmes sous les grands hêtres, écoutant pendant que des diverses personnes prenaient la parole, et participant ensuite aux débats qui suivaient. Plus tard,

la tête bourdonnante de toutes ces idées, nous dansâmes ensemble — des danses folkloriques qui exprimaient notre sens de la communauté — et chantâmes des chansons folkloriques, ainsi que des chansons d'amour et de la nature. Nos danses furent une expérience vraiment religieuse, comme Eberhard l'écrivit dans un de ses poèmes :

Saisis par l'Esprit,
Comme une seule personne,
Tous en rond,
Liés au centre !

Entre les réunions, nous faisons nos repas sur des feux de camp, dans le bois de hêtres. Chacun déballait les provisions qu'il avait dans son sac à dos, et tous partageaient une nourriture simple. Parfois, nous nous réunissions en petits groupes autour des marmites ; d'autres fois, nous nous asseyions sur le sol dans un grand cercle, les filles avec des guirlandes de fleurs dans les cheveux, les garçons dans leurs shorts et leurs tuniques. Nous avons rejeté les formalités extérieures et les conventions sociales. Nous étions habités par un esprit de joie et de camaraderie.

Ce qui nous portait tout au long de ces journées de Pentecôte était le désir de réaliser quelque chose de nouveau dans le monde, de montrer la voie pour le Royaume de Dieu, de proclamer le message de paix et d'amour. L'exemple de Saint François d'Assise et de son amour pour les personnes et les animaux, comptait beaucoup pour nous.

Un matin, le quaker anglais John Stephens suggéra que nous ayons une réunion de silence — « Vous les Allemands, vous parlez toujours trop ». Il commença par expliquer la vraie signification d'une telle réunion, et suggéra que nous restions en silence à peu près une demi-heure afin d'écouter l'Esprit. A peine avait-il terminé, qu'un vieux professeur de

Francfort se leva et fit un long discours, après quoi John se leva et dit simplement : « Chut ». Le professeur fut vexé, et nous éclatâmes tous de rire !

Les sujets abordés étaient d'une grande importance pour tout le monde. Avant tout, nous nous préoccupions du mouvement de l'Esprit de Pentecôte d'il y a deux mille ans et de ses conséquences jusqu'à nos jours. Nous parlions de la « vie nouvelle », et d'*éros* et *agapè* — l'amour humain et divin. Nous sentions tous que quelque chose pénétrait notre cœur.

Un jour, nous fîmes une randonnée jusqu'à une colonie rurale dite de « vie de réforme », appelée Habertshof, dans les environs d'Elm, pour voir ce à quoi la « vie nouvelle » pouvait ressembler. Cette colonie avait été fondée par Max et Maria Zink, un couple du Sud de l'Allemagne, un an avant le début de notre propre œuvre de renouveau. Nous citadins, fûmes profondément impressionnés par la vie simple de ces gens sur la colline — et par leur absence totale de prétention, qui se manifestait dans l'adoption d'un costume simple de paysan. Eberhard et moi commençons à penser que peut-être notre propre communauté future devrait prendre une forme extérieure semblable.

Assis ensemble le soir, nous chantions souvent la chanson de Matthias Claudius, « La lune s'est levée doucement ». Nous ne nous quittions jamais sans chanter la *Schlüchterner Lied*, (*Kein Schöner Land* — « Il n'est pas de plus beau pays »), qui parle des rassemblements dans la beauté de la campagne. Un soir, un an plus tard, après que nous eûmes formé un cercle et chanté cette chanson à la fin d'une réunion, quelqu'un ajouta un nouveau couplet spontanément:

Nous savons ce qui nous unit :
Ce soleil qui éclaire la nuit.
En lui nous vivrons, Par lui nous atteindrons
L'Église unie.

C'est à la fin de cette conférence de Pentecôte de 1920 qu'Eberhard et moi et quelques autres nous rendîmes au village voisin de Sannerz, pour voir une maison dont on nous avait parlé. Le grand bâtiment en brique était inoccupé. Il appartenait à un certain Paul Konrad, qui l'avait construit avec l'argent qu'il avait gagné en Amérique. Il nous fallut environ deux heures pour atteindre Sannerz, puisque nous avions choisi une route à travers les collines et que nous nous reposâmes en chemin. Notre premier arrêt fut dans l'auberge du village, où nous fûmes bien reçus et où on nous servit un bon repas. Puis nous allâmes en face jeter un œil à la villa comme on l'appelait — un bâtiment qui allait plus tard devenir important, pour nous et pour beaucoup d'autres personnes.

M. Paul fut amical et serviable. La maison semblait adaptée à notre projet, avec ses quinze chambres, sa cuisine et ses chambres au grenier qui pouvaient être transformées en logements. Il y avait des étables, des porcheries et des poulaillers, un verger de bonne taille, et même des champs qui pouvaient être cultivés. Dans l'ensemble, la maison nous sembla un peu trop bourgeoise, au moins par rapport à la Habertshof, qui semblait beaucoup plus convenable à la vie simple que nous envisagions.

Mais à cette époque, il n'y avait pas vraiment de choix. Dans une Allemagne trop pauvre pour pouvoir importer des produits, les agriculteurs étaient rarement disposés à se séparer de leur terre, et cette maison était une perle rare.

Nous retournâmes à Berlin sans avoir résolu la question de l'achat de la propriété, mais nous commençâmes néanmoins à emballer nos affaires. Nous n'avions aucun endroit où aller, mais nous étions certains que nous ne pouvions plus rester à Berlin, et nous pensions que si nous agissions avec une foi simple et confiante, nous serions clairement guidés.

4 ♦ débuts à sannerz

Nos relations avec la Maison d'édition Furche devenaient de plus en plus difficiles. Les articles et les manuscrits qui, d'après nous et nos amis, étaient stimulants et méritaient d'être publiés, n'étaient pas appréciés (et même refusés) par ceux qui occupaient les postes influents. Les tensions qui en résultaient nous frustraient au moment où nous sentions les besoins autour de nous et l'Esprit qui nous appelait à l'action. C'est à ce moment que des amis à Schlüchtern demandèrent à Eberhard s'il serait disposé à prendre en charge une nouvelle maison d'édition qu'ils voulaient fonder, le *Neuwerk Verlag* (L'œuvre nouvelle).

Non, il n'y avait de base financière d'aucune sorte, que ce soit pour le démarrage de cette entreprise proposée ou pour l'achat de la villa de Sannerz et la réalisation de notre rêve d'une maison communautaire. Mais cela ne changeait rien. Nous décidâmes qu'il était temps de tourner le dos au passé et de repartir en toute confiance. Des amis bien-intentionnés hochaient la tête. Quelle irresponsabilité téméraire de la part d'un père de cinq petits enfants d'aller ainsi vers l'inconnu! Frau Michaelis, l'épouse de l'ex-chancelier du Reich, me rendit visite et offrit de nous aider, les enfants et moi, si mon mari franchissait vraiment ce pas « inhabituel ». Après m'avoir parlé, elle rapporta à une amie commune : « Elle est encore plus fanatique que *lui* ! Nous ne pouvons rien faire ».

NOTRE DÉPART DE BERLIN, le 21 Juin, 1920 se fit brusquement. Monika, notre dernière-née qui avait alors deux ans, était chétive à cause de la malnutrition pendant sa petite enfance en temps de guerre. C'était aussi vrai de notre fils cadet, Hans-Hermann qui (comme Monika), à quatre ans, était trop faible pour marcher. Quand, en plus de cela, Monika tomba malade avec une infection gastrique, notre pédiatre nous conseilla de déménager immédiatement à la campagne avec elle, afin qu'elle puisse avoir du lait frais, des œufs, du miel et du bon pain. Nous envoyâmes un télégramme au propriétaire de l'auberge du village de Sannerz, annonçant notre arrivée pour le lendemain.

Eberhard et moi partîmes ainsi pour Sannerz avec notre petite Monika tôt ce dimanche matin, jour du solstice d'été. Nos quatre autres enfants suivirent quelques jours plus tard,



La grange à Sannerz où les Arnold louèrent trois petites pièces l'été 1920, après avoir quitté leur maison du très chic quartier de Berlin-Steglitz.

accompagnés de notre aide, Suse Hungar, une femme de l'Armée du Salut, ainsi que d'une autre femme, Luise Voigt. Les deux s'étaient engagées volontairement à venir avec nous, au moins pendant un certain temps. Ma sœur Else resta à Berlin pour liquider nos affaires avec la maison d'édition. L'aimable aubergiste, M. Lotzenius, avait préparé trois petites pièces où nous pouvions loger pendant l'été. Ces pièces avaient jadis été utilisées pour la fabrication des harnais et le stockage des pommes en hiver.

Plus tôt, bien sûr, nous avions mis nos espoirs dans la maison Konrad Paul, en face de l'auberge. Maintenant toutefois, le propriétaire hésitait, disant qu'après tout, il ne pouvait pas décider s'il voulait vendre ou louer. Plus vraisemblablement, il espérait qu'en nous laissant dans l'attente, il pourrait demander un meilleur prix.

De l'argent nous avait été offert — 30.000 marks allemands (qui avaient encore une certaine valeur à l'époque) — pour fonder « une communauté selon l'Eglise primitive ». Le donateur était notre ami Kurt Woermann, de la compagnie maritime Hamburg-America Line. Il y avait aussi notre contrat d'assurance-vie que nous comptions vendre, bien qu'il ne nous eût pas apporté beaucoup d'argent. Pourtant, nous étions décidés à brûler tous les ponts et à mettre notre confiance uniquement en Dieu, comme les oiseaux du ciel et les fleurs des champs. Cette confiance fut nos fondations — les fondations les plus sûres, pensions-nous, sur lesquelles construire.

Après plusieurs semaines, nous conclûmes finalement un accord avec M. Paul. Nous devions signer un contrat de location pour dix ans, et acheter tout l'équipement agricole et les meubles qui étaient sur le domaine, ainsi que tout le bétail, composé de quatre vaches, quelques chèvres, de cochons et de poulets. Nous dûmes payer un acompte de 30.000 marks, y compris un avance de loyer d'un an.



Eberhard et Emmy surnommèrent la villa de Konrad Paul « Sonnhertz » (cœur de soleil). Centre névralgique de la branche Neuwerk du Mouvement de jeunesse, elle abrita les Arnold et leur communauté croissante de 1920 à 1927.

DÈS LE DÉBUT, LA MAISON fut envahie par un flot constant de visiteurs, la plupart d'entre eux venant du mouvement de la jeunesse et de ses filiales. Pour l'hébergement, nous les envoyions trouver un logement dans les granges des fermes voisines. Le plus difficile était de trouver du travail pour tout ce monde : le seul travail sérieux était de ramasser et fendre le bois de la forêt derrière la maison pour la cuisine et la buanderie.

Peu à peu, nous pûmes prendre possession de la « Maison Neuwerk », comme nous l'appelions. Trois chambres en façade au rez-de-chaussée étaient disponibles tout de suite, et nous les utilisâmes pour les bureaux et pour notre travail d'édition. En décembre, ayant pu rassembler l'argent nécessaire, nous pûmes utiliser toute la maison. Nous célébrâmes avec beaucoup d'enthousiasme, chantant un chant de l'Avent après l'autre, en écrivant même un nouveau, qui exprimait notre joie : « Nous sommes chez nous dans une attente sainte. » Nous le chantâmes pour la première fois sous la fenêtre d'Else pour son anniversaire, le 13 décembre.

A six heures chaque matin, nous nous réunissions autour du feu dans la cuisine, où cuisait le porridge. Nous nous asseyions, nous sept qui étions restés ensemble pour suivre ce chemin nouveau — en silence, à l'écoute, après le départ de la foule de visiteurs de l'été. Nous étions habités par une forte espérance ; nous avions l'impression que le royaume pouvait surgir d'un jour à l'autre ! Nous tous qui vivions en communauté, de même que ceux qui venaient vivre avec nous, partagions cette perspective. Qui savait ce que le lendemain nous apporterait ? Puis, nous nous mettions au travail — au bureau, dans le jardin, dans la salle des enfants (nous leur faisons la classe chez nous) et ailleurs autour de la maison.

La simplicité — la pauvreté pour l'amour du Christ — était comme un article de foi chez nous. Comment pourrions-nous garder quoi que ce soit pour nous-mêmes, nous qui voulions partager la souffrance des masses dans ces années d'après-guerre ? C'est pourquoi nous mettions tout en commun, donnant tout ce que nous avions à ceux qui voulaient servir avec nous le même esprit d'amour.

Un autre sujet de grande importance pour nous était la chasteté — la pureté de chaque individu — et le mariage comme symbole de l'unité de Dieu avec l'Eglise. Etant des êtres humains faibles, nous étions conscients qu'une vie disciplinée ne serait possible que par la foi en Christ et en nous donnant entièrement à lui ; mais nous considérions comme une joie nos efforts pour arriver à cette fin.

Pendant les mois d'hiver, nous neûmes pas autant de visiteurs, ce qui nous permit de resserrer plus profondément les liens dans notre petit groupe. Mais dès que le printemps revint, les invités commencèrent à affluer de nouveau à la maison. Les jeunes qui faisaient de la randonnée à la campagne pour profiter de la nature nous rendaient visite par centaines. Au cours de cette année, quelque deux mille

vinrent à nous, restant chez nous au moins une nuit. Parmi eux se trouvaient des étudiants, des membres de groupes chrétiens, des Wandervögel (un mouvement informel de jeunes itinérants connus sous le nom d'« oiseaux de passage »), des anarchistes, des athées, et d'autres personnes qui se détournèrent de l'ordre social de l'époque.

La plupart de nos invités venaient à pied. Qui avait l'argent pour le train à cette époque de toute façon ? D'ailleurs, personne n'en voulait. Parmi ceux qui venaient, certains ne voulaient pas utiliser le charbon ou les outils, puisque ces derniers étaient produits au détriment des mineurs et des ouvriers d'usine, remplissant les poches de ceux qui n'avaient eux-mêmes jamais fait aucun travail honnête.

La quasi-totalité d'entre eux estimaient que la communauté était « la solution » : la communauté du peuple, la fraternité des nations, l'harmonie avec la nature et la paix avec l'humanité toute entière — enfin, l'union avec Dieu et avec le Corps du Christ. Nous avions l'habitude de causer jusqu'au petit matin. Souvent, nos discussions prenaient une tournure assez houleuse, mais en général nous arrivions à terminer sur une note harmonieuse. Souvent, nous finissions par une danse tranquille, nous déplaçant en rond en chantant.

Il y eut des moments au cours de ces réunions où quelque chose nous venait de l'au-delà, quelque chose qui n'était ni de nous, ni de nos visiteurs. C'était particulièrement vrai au cours de rencontres avec des gens qui étaient accablés ou tourmentés par des puissances démoniaques. Comme le décrit Eberhard des années plus tard :

Au cours de nos rencontres et réunions, le Saint-Esprit nous mettait — nous qui vivions ensemble ainsi que ceux qui venaient partager l'expérience — face à face avec la présence de Dieu . Durant cette première période, les salles

à Sannerz étaient remplies d'une puissance qui ne provenait ni de nous, qui y vivions, ni de nos hôtes. C'était une puissance qui venait de Dieu et qui venait parmi nous, une force invisible qui nous entourait. C'est de cette façon que nous fûmes en mesure de comprendre la Pentecôte comme le souffle puissant de l'esprit envoyant le Saint-Esprit sur l'église en attente. C'est de ce merveilleux mystère qu'est née l'Église. Ici, personne ne pouvait ajouter ni sa propre parole ni sa propre volonté, pas même la parole d'un soi-disant leader ou d'une soi-disant opposition. La voix vient du ciel, et l'homme se tait. Cela ne signifie toutefois pas que seuls ceux qui confessent le Christ et sont convertis ou chrétiens « nés de nouveau », sont touchés par ce souffle. C'est même le contraire. Nous fûmes de nombreuses fois les témoins de ce que le Christ secret se révèle à travers ceux qui affirment avec insistance qu'ils n'ont pas la foi. Christ se manifeste à tous, bien avant qu'ils ne trouvent l'unité avec lui. Nous croyons que la lumière du Christ illumine toute personne qui vient dans ce monde.

Pour ceux d'entre nous qui avons vécu ces débuts, le « premier amour » reste inoubliable. Même récemment, j'ai rencontré des gens qui étaient présents lors de ces jours de formation ; ils m'ont dit que ce temps avait eu un impact sur toute leur vie. Il est évident, bien sûr, que personne ne peut vivre des souvenirs du passé. Aujourd'hui encore, l'esprit est vivant, interpellant chacun, comme au temps de Jean-Baptiste : « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche ! » Jésus appelle les hommes et les femmes à le suivre, à tout abandonner pour chercher cette perle unique de grand prix. Ici et là, c'est ce qui se passe aujourd'hui. Pourtant, pour chaque personne, le temps de son premier zèle, de son premier amour restera toujours important, et dans les moments de faiblesse, il pourra y retourner, comme à un réservoir de force.

Dès le début, nous ne voulions pas être les fondateurs d'une œuvre personnelle. La communauté ne peut jamais

être fondée ; elle ne peut qu'être donnée, un don de l'esprit. Nous voulions tout simplement vivre comme des frères et sœurs, acceptant parmi nous quiconque désirait la même chose. Il nous parut évident, cependant, à plusieurs reprises, que ceux qui voulaient suivre leurs propres idées n'étaient pas prêts à s'engager dans cette voie. Il y avait des conflits dans notre vie quotidienne et dans nos discussions ; il arrivait même qu'un invité perturbe nos cultes, auquel cas nous devions lui demander de partir. En fait, il arriva rarement qu'une personne dut être renvoyée ; en général, les esprits opposants semblaient se passer au crible et s'éloigner d'eux-mêmes, même si cela ne se faisait pas toujours tout de suite.

Bien que les heures de la journée fussent consacrées au travail, les soirées appartenaient aux invités et étaient consacrées aux échanges avec eux. Comme je le mentionnais plus tôt, nos rencontres pouvaient devenir très animées. Il n'était pas rare, par contre, qu'une discussion réduise tout le monde au silence. Alors, quelque chose de nouveau et d'inexplicable, quelque chose qui nous unissait tous, émergeait.



Comme ce repas sous la véranda, toute assemblée à Sannerz était importante – non seulement pour les membres, mais aussi pour les milliers de gens de passage attirés par le nouvel esprit qui y régnait.

Nos hôtes étaient toujours très divers, mais certains étaient carrément bizarres. Celui qui fit sur nous la plus profonde impression fut un certain Hans Fiehler, qui se faisait appeler « Hans-le-chanceux ». Coiffé d'un chapeau de laine rouge, vêtu d'un short et d'un gilet rouge portant les mots « Hans-le-chanceux » en gros caractères sur le dos, il parcourait la campagne avec deux violons. L'un était un bon instrument italien qu'il avait acheté en Italie, l'autre un instrument en fer qu'il avait obtenu des gitans. Hans-le-chanceux avait quatre ocarinas (sifflets en terre cuite en forme d'oiseau) : l'« arrière grand-mère », la « grand-mère », la « mère » et l'« enfant ».

Quand il entra dans un village ou une ville en jouant de ses ocarinas, Hans-le-chanceux était rapidement suivi par une foule nombreuse d'enfants, qu'il rassemblait sur la place. Il avait toujours quelque chose à leur dire, un message à proclamer. D'habitude, il leur racontait des histoires sur le ciel et la terre, sur l'avenir de l'humanité et l'avenir de la création, disant que, dans un temps à venir, la terre entière serait comme les cieux ! Presque tous ces enfants avaient vécu des choses terribles pendant la guerre ; ils connaissaient la faim et la privation, et beaucoup avait perdu père ou mère, parfois les deux. Mais quand Hans formait un cercle avec eux et qu'ils chantaient et dansaient, leur joie était sans borne.

HANS-LE-CHANCEUX SE SENTAIT comme chez lui à Sannerz et faisait de longs séjours parmi nous. Ses perspectives nous touchaient tous. « Pourquoi, demandait-t-il, parlons-nous toujours du bon vieux temps ? Pourquoi disons-nous, « Il était une fois... », au lieu de dire « Un jour, il arrivera que ... » ? Pourquoi disons-nous 1920 et ainsi de suite ? Pourquoi ne pas dire 80 avant 2000 ? » Nous accueillions avec sincérité cette attitude d'expectative ainsi que cet ardent désir de la venue du Règne de Dieu sur la terre, et nous en étions profondément touchés.

Un jour, il invita les enfants à l'aider à planter un « arbre de l'année 2000 » — un tout petit prunier — dans le jardin devant la maison ; ensuite nous dansâmes tous autour de l'arbre, en chantant l'une de ses compositions spontanées et enfantines. Une autre fois, il nous fit défiler à travers le village avec lui, portant des lanternes en papier et chantant tous ensemble, accompagnés par ses instruments : « Nous passons les portes de l'ère nouvelle et nous marchons en avant en chantant. »

A plusieurs reprises, Hans-le-chanceux entra en conflit avec les autorités. Un été, il avait loué une tour d'observation dans les montagnes du Harz, où il travaillait comme guide et vendait des souvenirs. Un jour, il quitta la tour pour le déjeuner et fixa sur la porte un vers de sa composition : « Hans-le-chanceux remplit son estomac. Faites de même — par les collines et au-delà ». Quand il revint et trouva une foule qui fumait et buvait, il se mit en colère et mis le feu au bâtiment. Emprisonné plusieurs jours à cause de cet incident, il nous écrivit de sa cellule : « De la petite chambre mansardée d'un *Wandervogel* ... je vous envoie mes cordiales salutations ».

En 1924, à une période où l'inflation était à son comble et beaucoup de gens mouraient de faim, Hans-le-chanceux prit contact avec un général d'armée dans l'une des grandes villes (je ne sais plus laquelle) et fit la proposition suivante : « Si vous voulez restaurer votre réputation auprès de la population, amenez votre cuisine roulante dans la ville et donnez à manger aux pauvres. Je serai là pour en faire un film.

Etonnamment, le plan réussit ! Hans-le-chanceux était là avec sa caméra, dirigeant le général : « Tenez vous droit ! » « Faites vous-même le service ! » et ainsi de suite. C'est seulement après que tout eut été servi qu'il « découvrit » qu'il n'y avait pas de film dans la caméra. Heureusement pour Hans-le-chanceux, la foule prit son parti et il se tira bien de cette farce.

Avec le passage de centaines de personnes, notre maison à Sannerz se délabrait. Un jour, le propriétaire vint pour exiger que nous la repeignons. Naturellement, nous n'avions pas d'argent pour un tel projet, même si Hans-le-chanceux et un autre hôte disaient qu'ils feraient le travail si l'on achetait la peinture. Ils firent le travail, certes, mais pas tout à fait comme nous l'aurions imaginé. Au rez-de-chaussée, dans le vestibule, ils peignirent un grand tableau d'une aurore et de quelqu'un qui sonnait une



cloche : « Ding, dang dong ; venez, printemps des nations ! » Sur le mur dans l'escalier, une peinture murale apparut : l'ensemble de la maisonnée dansant et bondissant derrière Eberhard, qui nous conduisit gaiement en avant et vers les hauteurs. Chacun reconnut une caricature de lui-même, y compris les oies qui ne furent pas oubliées ! Sur un autre mur fut peinte la mélodie de la chanson : « Que nos cœurs soient toujours heureux », et autour des notes dansaient des enfants. Hans-le-chanceux était en train d'ajouter les dernières touches quand des visiteurs bourgeois arrivèrent, regardèrent sa peinture, et lui demandèrent, étonnés : « D'où venez-vous ? » « D'un asile de fous », fut la réponse joyeuse.

Hans-le-chanceux avec une amie en 1925 – ou, comme lui l'aurait dit : « 75 avant 2000 ».

Des années plus tard, dans un livre sur la résistance au IIIe Reich, nous lûmes que Hans-le-chanceux avait été emprisonné par son frère, alors maire de Munich, et torturé pour ses croyances en la paix du monde futur. Après la guerre,

cherchant à retrouver sa trace, j'écrivis à des connaissances à Munich, mais je n'en pus rien apprendre. Il semble que notre cher ami ait disparu, après avoir subi le même sort que tant d'autres qui, au cours de cette période sombre, avaient élevé la voix pour protester.

Quelque chose qui m'a toujours frappé à propos de ces premières années à Sannerz fut la façon dont des hommes et des femmes qui avaient complètement perdu la foi en raison de la guerre et de la révolution pouvaient faire l'expérience du Créateur par leur contact avec la nature. En plein air, dans le souffle du vent, dans la campagne magnifique et dans la vie simple de travail et de loisirs partagés, ils étaient mis en contact avec la réalité de l'Esprit, qui nous rapproche de Dieu. Pour beaucoup, cette expérience les conduisit à une nouvelle foi dans le Christ, mais il y avait aussi beaucoup de nos hôtes qui refusaient d'avoir quoi que ce soit à faire avec la religion.

Toutes sortes de gens hors du commun venaient nous rendre visite : il y eut le chanteur d'opéra qui chanta pour nous toute une soirée, et la famille dont chaque membre se présenta habillé comme une fleur différente. Tout ce qu'ils disaient était : « Nous venons de la forêt, nous vivons dans la forêt ; nous retournons à la forêt ». Certains de nos visiteurs végétariens étaient tellement fanatiques qu'ils ne mangeraient que des légumes crus ou des fruits bien mûrs. Un jeune homme décida qu'il ne pouvait, en toute conscience, rien manger du tout, et finit par mourir de faim.

Parfois, des clochards nous rendaient visite, éméchés mais attirés par la musique et les chants communautaires. Tout le monde était le bienvenu, et nous essayions de nous intéresser à chaque personne. C'est ainsi que Karl Gail débarqua chez nous un jour — ivre, mais conquis par ce qu'il voyait et vivait. « Je ne peux pas rester chez vous, dit-il, je suis un méchant homme ... » Dans les jours qui suivirent, Karl nous raconta

toute l'histoire de sa triste vie d'alcoolique, et les racines de sa grande misère. Heureusement, nous avons pu l'encourager à rester à Sannerz, ce qu'il fit, bien que tous les quelques mois il reprenait ses vieilles habitudes et partait. Quand il rentrait, complètement ivre, se lamentant qu'il n'était pas digne de nous, il nous demandait pardon et promettait, encore une fois, de s'amender. Cela dura des années, jusqu'à ce qu'Hitler arrive au pouvoir, après quoi Karl partit pour de bon. Malheureusement, nous n'entendîmes plus jamais parler de lui.

DANS L'ENSEMBLE, NOTRE VIE en communauté était une joie, portée par notre attente d'un nouvel avenir. Ce fut particulièrement le cas pendant les deux premières années. Chaque journée passée ensemble était une occasion de fêter, et nous ne manquions jamais une occasion de célébrer. Lorsque nous achetions une vache ou une chèvre, par exemple, nous la décorions avec des guirlandes de fleurs sauvages et la conduisions à travers le village, en chantant. Il en était de même dans notre travail : que nous ayons enfin ramassé tous les cailloux dans un champ nouvellement loué, ou fini le binage des haricots, des pois et des pommes de terre ; que nous ayons mis en conserve les derniers fruits d'automne ou que nous ayons eu une récolte de légumes particulièrement abondante — chaque tâche accomplie était une occasion d'amusement et de camaraderie. Tout le monde y prenait part, même ceux qui étaient surchargés de travail au bureau en raison des nombreux livres que nous publiions ces premières années. Souvent, les gens du village étaient aussi invités.

PARMI LES LIVRES que nous préparâmes pour la publication pendant ce temps, figuraient une collection de lettres de Tolstoï, *Sacrament of Life* (le Sacrement de la vie) de Joan Mary Fry en traduction allemande, *Die Rassenfrage* de

Goldschmidt (un livre sur le racisme), *Vom Glauben und Leben* (De la foi et de la vie) de Zinzendorf, *Du royaume de Dieu* et *Les disciples de Jésus*¹ de Christophe Blumhardt. Il y avait également *Junge Saat: einer Lebensbuch Jugendbewegung* (Jeunes semences — livre-vie d'un mouvement de jeunesse), une anthologie éditée par Eberhard Arnold et Normann Körber, *Dorfgedanken* (Pensées villageoises) et *Hausbacken Brot* (Du pain fait à la maison), de Georg Flemmig et *Legenden*, un petit livre de légendes. En outre, nous éditons la revue mensuelle *Das neue Werk* (L'œuvre nouvelle).

Quand je réfléchis à cette période, je pense qu'elle était un avant-goût de ce que nous pouvons attendre dans une plus grande mesure pour le futur. Je tremble à cette pensée, mais j'en ressens aussi une joie et une reconnaissance profonde. Quelque chose de l'éternité vivait parmi nous, quelque chose qui nous faisait oublier les limites du temps et de l'espace.

De temps en temps, des miracles, comme on pourrait les décrire, se produisaient. Il est difficile de parler de ces événements, car ils arrivaient tout simplement et discrètement. Des puissances démoniaques reculaient en pléines réunion ; des malades retrouvaient la santé, de manière presque inaperçue ; d'autres événements advenaient qui ne pouvaient pas être expliqués humainement. Néanmoins, nous ne considérions pas ces faits comme étant extraordinaires — ils semblaient une part naturelle de l'œuvre de Dieu parmi nous. Peu de temps avant sa mort, Eberhard me dit, « Dieu nous a donné beaucoup, mais il aurait donné beaucoup plus si nous avions eu plus de force ». Oui, tout cela arrivait malgré nous — en dépit de nos insuffisances et de nos inaptitudes.

TOUTES NOS GRANDES FÊTES — Avent, Noël, Pâques, Pentecôte — étaient célébrées en communauté, et leur portée demeurerait

¹ Ces deux titres paraîtront ensemble sous le titre *L'évangile de la règne de Dieu* chez Plough en 2015.

toute l'année, au-delà de leur date spécifique. Pendant l'Avent, chaque année, nous répétions ensemble une pièce de théâtre de Noël, puis nous la présentions, allant de village en village. Les conditions étaient rudimentaires. Les vestiaires n'étaient pas chauffés malgré le temps hivernal, et les salles où nous jouions (et que nous décorions avec des branches d'épinette odorante) étaient rarement chauffées avant la représentation, voire pas du tout. S'il y avait un poêle, nous devions aller ramasser le bois dans la forêt nous-mêmes. Nous ne faisons jamais payer l'entrée. Nous nous souvenions des paroles de Jésus : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement ». Nous posions tout de même un sac vide à la porte, dans lequel les spectateurs — presque tous des paysans pauvres — mettaient ce qu'ils pouvaient se permettre de donner : des œufs, un morceau de jambon, une saucisse, ou un pain. De retour chez nous dans la neige profonde, nous préparions un repas avec ces dons — un festin rare.

Une de nos belles traditions de Noël était notre promenade dans la forêt sur le Mont Albing. Là, dans un endroit abrité, nous formions un cercle autour d'un petit sapin décoré de bougies et chantions cantique sur cantique. Après avoir entendu la lecture du récit de Noël, chacun prenait une bougie de l'arbre et nous descendions, protégeant nos bougies du vent pendant que nous marchions. Si une flamme mourait, elle était rallumée par celle d'un autre — un symbole de l'amour et de l'aide mutuels auxquels nous nous efforcions dans notre vie quotidienne.

Chaque année, de vieux cantiques étaient redécouverts et ajoutés à notre répertoire ; j'aimais particulièrement le choral de Martin Luther : « Sois loué, maintenant, ô Christ Jésus », avec le couplet :

La lumière éternelle apparaît maintenant
Au monde proche et lointain ;

A l'heure la plus sombre de minuit, elle brille,
Et fait de nous des enfants de Sa lumière.

Chanté avec un arrangement de Bach, cela ressemblait à la musique des sphères. Il y avait aussi le vieux cantique : « Venez, rendez au Christ tout honneur ». Lorsqu'Eberhard le suggérait à la fin d'une réunion, il prenait mon bras et nous conduisait en chantant dans toute la maison. Le cantique d'Otto Salomon, « Voyez, une lumière naît dans l'Est » et celui d'Eberhard, « Sainte nuit, nuit de Noël » furent écrits à cette époque. Ce dernier exprimait l'essence même de notre vœu : « Rends-nous pauvres, comme tu l'étais, Jésus / Pauvres par ton grand amour. »

Ce fut au cours de ces premières années que nous fîmes notre première crèche silencieuse. Eberhard représentait Joseph et moi, Marie. Je tenais un balluchon avec une lumière vive à l'intérieur. Des enfants déguisés en anges se tenaient autour de nous, chacun avec une bougie, puis venaient les bergers, les rois, et une foule de spectateurs qui s'inclinaient pour rendre hommage.

Au fil des années, notre crèche silencieuse devint un élément central de notre célébration, qui avait lieu dans une étable ou quelque autre simple abri, et c'était souvent la seule réunion que nous avions la veille de Noël. Le partage de cadeaux, avec ses réjouissances et ses joies enfantines, était remis à plus tard, au jour même de Noël.

Une année, en décembre, nous répétâmes un drame simple, basé sur la parabole des dix vierges, et eûmes des représentations dans plusieurs des villages environnants. A chaque représentation, le public était saisi par son message sérieux — et nous l'étions aussi. Les répétitions étaient comme des cultes. Bien que nous évitions normalement d'employer un langage religieux et pieux, nous ne pouvions faire autrement

dans ce cas — d'ailleurs, nous ne le voulions pas, car les vers dans cette pièce étaient l'expression d'une vénération authentique. Non seulement les adultes étaient respectueux au cours de nos répétitions, mais aussi nos enfants. Comme nous le réaliserions dans les années à venir, ils percevaient l'importance de ce qui se passait, même s'ils ne pouvaient pas le comprendre.

Naturellement, les enfants (y compris les défavorisés que nous avons pris chez nous) produisaient eux aussi — et de tout leur cœur — leurs propres petites pièces. Et ils avaient de même leurs préférences pour les cantiques de Noël qui étaient enfantins.

La Semaine Sainte était un autre moment important pour nous — nous nous réunissions pour intérioriser la signification des événements d'il y a deux mille ans. Le Jeudi Saint, nous avions coutume de préparer un chevreau (nous ne pouvions pas nous permettre un agneau) pour notre repas du soir, puis nous chantions beaucoup de cantiques qui parlaient des dernières heures de Jésus sur cette terre. Le Vendredi saint était généralement vécu en silence — c'était une journée où chacun pouvait réfléchir au sens de la mort du Christ — bien que nous lisions l'histoire de la crucifixion à voix haute lors d'un culte le matin. Le samedi, nous nous rassemblions en silence pour nous remémorer la mise au tombeau de Jésus. Souvent, nous chantions un seul chant :

O tristesse, ô souffrance du cœur,
Ne nous lamenterons-nous pas?
L'unique enfant de Dieu le Père
Est porté au tombeau.
O le plus grand des manques,

Dieu lui-même est mort.
Sur la croix, il est mort,
Gagnant ainsi pour nous

Le royaume des cieux
Par son amour.

Le dimanche de Pâques était un jour de fête et de joie : le mal, le péché, la séparation et la mort étaient vaincus grâce à la résurrection du Christ ! Souvent, nous montions à la Croix de Weiperz avant l'aube, à trois heures du matin. Là, un feu avait été préparé la veille. Après l'avoir allumé, nous marchions autour, lentement et en silence. Parfois, l'un ou l'autre exprimait brièvement ce qu'il avait sur le cœur. Au lever du soleil, nous chantions beaucoup de cantiques magnifiques, et puis l'histoire de Pâques, de l'un des évangiles, était lue à haute voix.

Nos rencontres de Pâques étaient très émouvantes. Nos plus jeunes enfants étaient souvent présents, mais il était rare qu'ils perturbent de quelque manière que ce soit, tant ils étaient absorbés par ce qui se passait. Nos hôtes étaient également



Les danses folkloriques à Sannerz permettait l'expression enthousiaste de la joie d'une vie nouvelle, libérée des conventions sociales de la bourgeoisie.

avec nous, surtout les jeunes (hommes et femmes) du Mouvement de jeunesse. En raison de leur respect pour « ce qui se cache derrière », comme ils le disaient eux-mêmes, ils perturbaient rarement nos réunions. Souvent, ils sautaient par-dessus le feu de Pâques avec nous, seuls ou à deux, quand les flammes s'étaient apaisées. Cette redécouverte de la tradition, était un langage non de paroles mais d'actes, qui jaillissait d'une expérience intérieure. Il y avait eu trop de paroles dans le passé !

La Pentecôte était « notre » fête plus que toute autre : après tout, c'était l'esprit de la Pentecôte et de la première église à Jérusalem qui nous avait inspiré le choix de ce mode de vie. Non pas que nous voulions imiter quoi que ce soit. Cela ne peut pas se faire en tout cas, car ce qui est de l'Esprit ne doit jamais être imité. Pourtant, il est aussi impossible de fonder une église tout seul — c'est-à-dire, sans l'Esprit — que de se marier sans un partenaire. Et n'était-ce pas vrai que lors de cette conférence inoubliable de Pentecôte en 1920 à Schlüchtern, nous avons été inondés d'une nouvelle effusion d'énergie et d'amour ?

A la Pentecôte 1921, nous tînmes une conférence à Sannerz ; notre thème était la voie de l'amour et sa liberté. Au cours de ces journées, nous étions profondément unis par la lecture de la Première lettre de Jean. Tôt le matin, avant le petit déjeuner, nous gravissions le Mont Albing avec nos instruments de musique. Nous voulions être guidés et fortifiés pour la journée par les paroles de l'apôtre de l'amour !

Il y avait, bien sûr, l'habituel mélange d'éléments. Un matin, lors de la conférence, Max Schulze-Solde, un invité, entra dans notre réunion et implora l'esprit de tomber sur nous des feuilles de hêtre au-dessus de nous. « Que dites-vous ? » cria quelqu'un. « Est-ce cet esprit que nous voulons voir descendre sur nous ? » Il y eût une agitation considérable parmi ceux qui étaient présents, et Eberhard, qui n'était pas le principal conférencier, emmena Max doucement loin du groupe. Bientôt, cependant, nous pûmes continuer notre recherche commune sans être dérangés.

Les réunions matinales à Sannerz avaient une signification profonde pour nous, et pas seulement lors des conférences. Tous ceux qui étaient en paix avec Dieu et ses frères et sœurs pouvaient prendre part ; ceux qui ne l'étaient pas restaient à l'écart. A cette époque, nous portions des anneaux : les

femmes et les filles un serre-tête d'argent et les hommes un anneau ouvert au doigt. Les deux symbolisaient notre appartenance à un cercle ouvert. L'idée venait du mouvement de « l'église primitive » de Georg Flemmig dans la ville voisine de Schlüchtern, un groupe duquel nous nous sentions très proches à cette époque. Comme pour nos réunions, ceux qui se sentaient désolidarisés du cercle ne portaient pas la bague ou le serre-tête.

L'authenticité de la forme, qui naissait peu à peu grâce à notre unité et au sentiment d'être un, était d'une très grande importance pour notre vie commune, qu'elle concernât nos réunions et repas, nos produits (livres, artisanat, meubles), ou nos vêtements. Nous préférions toujours ce qui était le plus simple et le plus sobre. Pourtant, notre objectif n'était pas d'être maussade — loin de là. Aussi souvent que possible, nous utilisions des couleurs vives de l'arc-en-ciel qui, une fois mélangées, créent la couleur blanche de la lumière. Tout avait sa signification intérieure.

AU COURS DE L'ÉTÉ 1921, nous eûmes des dizaines d'hôtes de la classe ouvrière. Beaucoup d'entre eux nous exhortaient à vivre encore plus simplement, à renoncer à tout ce qui n'était pas absolument nécessaire, — par amour des pauvres. Eberhard et moi connaissions le socialiste religieux suisse Hermann Kutter depuis 1912 par la lecture de ses livres, et nous nous efforcions de vivre plus simplement depuis lors. Mais nous ne réalisions pas à quel point nous paraissions encore « bourgeois » aux yeux des plus pauvres d'entre les pauvres, et nous étions reconnaissants de leurs efforts pour nous aider à avancer sur le chemin que nous avions choisi.

Parmi ceux qui nous rendirent visite cet été furent Theo Spira, un écrivain qui avait été influencé par les premiers Quakers, et Martin Buber, philosophe juif bien connu.

L'arrivée de Martin Buber coïncida par hasard avec le jour où Suse Hungar devait être baptisée (Heinrich Euler, un ami Baptiste du Mouvement de la jeunesse, séjournait chez nous et avait accepté de la baptiser à la source dans les bois). Malheureusement, on ne put la convaincre d'attendre, et en conséquence nous étions absents, nous et l'ensemble de la maisonnée, le matin de l'arrivée de Martin— une situation qui, j'en suis sûre, n'aida pas nos relations avec lui.

Une autre fois, l'écrivain Eugène Jäckh¹, un ami de Christophe Blumhardt, vint nous rendre visite. Emu par l'esprit qu'il sentait parmi nous, il nous dit que notre communauté lui faisait penser à la paroisse de Bad Boll au temps des Blumhardt, et déplorait qu'elle ne fût « plus comme ça maintenant ». Eugène avait compilé deux volumes de textes écrits par Blumhardt, et c'est au cours de cette visite qu'Eberhard fit des projets pour les publier.

Les Blumhardt – le père et le fils — jouèrent un rôle important dans notre cercle, et leur attente du royaume de Dieu nous donnait un nouvel enthousiasme à chaque fois que nous lisions leurs écrits. Nous lisions avec une attention toute particulière les descriptions des guérisons dans la paroisse de Blumhardt² père— qui ne concernaient pas seulement des maladies physiques, mais aussi la possession démoniaque — car nous avons des expériences similaires. Mais notre aspiration la plus profonde concernait le royaume futur, quand l'amour et la justice règneraient sur le monde entier, de fait, sur tout l'univers.

Le pasteur suisse Leonhard Ragaz, qui avait renoncé à son poste de professeur à cause de son amour pour la classe ouvrière, nous influença aussi beaucoup à cette époque. Nous lûmes plusieurs de ses articles lors de nos cultes et nous étions

1 Ami intime de Blumhardt pendant les dernières années de sa vie.

2 Voir, Grin, F., *Jean-Christophe Blumhardt, homme de grande foi*, Plough, 2011.

profondément saisis et bouleversés par leur message. Je me souviens très bien encore de ses paroles sur la fidélité et sur ce que signifie suivre le Christ. Malheureusement Leonhard ne fut jamais en mesure de nous rendre visite, mais Eberhard correspondit avec lui régulièrement.

Il en fut de même avec Kees Boeke, un ami et allié en Hollande. Bien que riches quand ils s'étaient mariés, Kees et sa femme Betty (née Cadbury, de la célèbre famille de chocolatiers anglais) se sentirent appelés à donner leurs biens aux pauvres et à vivre en communauté ; après la Première guerre mondiale, ils avaient fondé une « maison communautaire » à Bilthoven.

Je rencontrai Kees au cours de l'hiver 1920-1921, quand il vint à Sannerz avec plusieurs délégués du Mouvement de la réconciliation, pour des discussions à propos de la « vie nouvelle ». Les personnes qui participèrent furent Oliver Dryer, un Anglais, John Nevin Sayre, un Américain, et Henri Roser¹, un français. Il y avait peut-être aussi d'autres participants. Ces réunions furent notre première rencontre depuis la guerre avec des représentants des nations « ennemies », et elles nous remplirent de courage et d'espoir pour l'avenir. C'était là des hommes qui partageaient notre rêve de construire un monde nouveau— un nouvel âge dans un nouvel esprit de réconciliation.

Une autre visite importante fut celle de Rudolf Koch. Célèbre graphiste et calligraphe, Rudolf était aussi un homme avec une vision pour l'avenir, et il prit une part active dans les mouvements de l'époque. Il se trouva que pendant les

¹ Henri Roser (1899-1981) était un témoin ardent de la paix et défenseur des grandes causes humaines. Président de la branche française du Mouvement International de la Réconciliation et du Service civil international, il ouvrit des voies à la non-violence. Selon la liste des hôtes à Sannerz, Roser ne fut pas dans ce groupe, et ne s'y rendit qu'en 1925. Voir Kneubühler (Pierre). *Henri Roser : L'Enjeu d'une terre nouvelle*, Paris : Les Bergers et les Mages, 1992.

jours qu'il passa chez nous, la maison était pleine à craquer d'invités ; nous décidâmes qu'il était enfin temps d'élaborer des directives pour les hôtes. Rudolf les écrivit de sa plume audacieuse et belle, et nous fixâmes la feuille au mur de la salle à manger.

Règles de maisonnée ou non, nous essayions d'être aussi généreux que possible. Comme le disait l'une de nos comptines préférées de cette époque : « Dix ont été invités, mais vingt sont venus. Ajoutez de l'eau à la soupe, et accueillez-les tout aussi bien ! » A propos de nourriture, notre cuisine était des plus simples. Je passais moi-même très peu de temps dans la cuisine en raison des nombreux invités, et la plupart des jeunes femmes qui venaient étaient des ouvrières d'usine, dactylos, enseignantes ou membres de la bourgeoisie.

En plus de cela, il arrivait parfois que la cuisinière (bien que nous n'eussions personne qui put vraiment être appelée cuisinière !) soit assise en plein air, faisant de la peinture ou de la poésie tandis que les pommes de terre débordaient, que le feu de bois s'éteignait, ou que la soupe brûlait. Personne ne s'en inquiétait vraiment ; de fait, de telles choses étaient généralement tournées en plaisanteries :

Cuisinière, qu'as-tu fait pour le dîner ce soir ?
Des nouilles encore ? O, tonnerre et misère !
Elles ont été brûlées par la bonne flambée ;
Cuisinière, dis-nous, n'est-ce pas une honte ?
Des nouilles brûlées si noires et croustillantes
Ne sont guère bonnes même pour chien ou chat.

Oui, rien de tout cela ne nous empêchait de dormir — nous n'avions pas été exactement gâtés au cours des années précédentes de la guerre et la révolution. Je ne trouvai cela difficile qu'en tant que cela touchait les enfants. En plus des nôtres, nous en avons accueillis plusieurs qui venaient de conditions

extrêmement précaires, certains avaient à peine un ou deux ans, et aucun n'était bien nourri. Chose étonnante, certains de nos hôtes ne pouvaient pas comprendre que ces enfants avaient besoin d'une nourriture meilleure que la nôtre, les adultes. On me demandait : « Pourquoi les enfants ont-ils du lait et des œufs au lieu de harengs, haricots et pois secs comme nous, les adultes ? Ne voulons-nous pas *tout* partager ? »

LA PREMIÈRE ANNÉE À SANNERZ, mis à part Eberhard et moi-même (et en dehors de nos centaines de visiteurs), cinq autres personnes appartenaient à notre cercle initial : ma sœur Else, Otto Salomon, Eva Oehlke, Suse Hungar, et Gertrud Cordes. On nous appelait — en plaisantant — « les sept saints ». Nous formions une équipe de combat, en pleine croissance, et nous discutions de tout, travaillant ensemble pour résoudre les problèmes. Mais nous n'étions pas unis au point d'être engagés les uns envers les autres pour la vie, comme le font les membres de nos communautés aujourd'hui.

Vers la fin de 1921, la population de notre maison augmenta rapidement, peut-être trop rapidement. Parmi ceux qui avaient été nos hôtes et nos aides au cours de l'été, un nombre considérable — plus de quarante — restèrent pour passer l'hiver avec nous. En raison de la sécheresse et de notre manque d'expérience, la récolte fut mauvaise cette année là, mais notre projet d'édition se portait bien, et nous utilisions toute la main-d'œuvre possible à ce projet. Otto Salomon y travaillait, ainsi que Fritz Schloss, Else Böhme (qui venait de la maison d'éditions Furche), Lotte Scriba, Hedwig Buxbaum, Eva Oehlke, et bien sûr Else et Eberhard, qui travaillaient ensemble principalement à la revue *Das neue Werk* (L'œuvre nouvelle). Tout compte fait, c'était une belle équipe qui travaillait dans les trois pièces en façade du rez-de-chaussée. Presque chaque jour, quelqu'un devait aller à l'imprimerie à Schlüchtern (à une heure et demie de marche) — tant nous



Sannerz, 1921. Debout (de gauche à droite) : Bob Hettenhausen, Anke Schulz, Otto Salomon, Suse Hungar, Paul Hummel. Assis (de gauche à droite) : Emmy, Eberhard, Paul Oberländer, Else von Hollander, Eva Oehlke.

étions occupés à sortir de nouveaux livres et articles.

Pendant ce temps, le travail agricole était aussi en expansion, et Eberhard invita un ancien ami à nous aider. Quand il arriva avec sa jeune femme, il s'avéra que, bien qu'il fût un jeune homme très sympathique, un vrai idéaliste de notre cause, il ne savait rien de l'agriculture. Tout d'abord, il s'arrangea pour que les villageois fassent disparaître le tas de fumier sans qu'ils aient à payer, parce que c'était « une telle horreur ». Naturellement, les fermiers dans le village furent ravis — bien qu'horifiés par tant d'ignorance. Puis il alla chercher des charretées d'échalas pour les haricots dans une forêt voisine qui appartenait à la riche propriétaire d'un château; il s'écria fièrement : « Nous aurons bientôt toute la forêt de la baronne ici ! ». Si seulement il avait pensé à planter

les haricots ! Parfois, avec ses grosses lunettes d'écaille, il s'asseyait près de la vache, essayant de la traire pendant qu'il composait des poèmes— au grand amusement des villageois. Inutile de dire que rien de tout cela n'inspirait beaucoup de confiance en nos méthodes de culture.

Notre travail éducatif s'améliorait. Suse Hungar, une femme issue de l'Armée du Salut et qui nous avait rejoint de Berlin, était une enseignante qualifiée, de même que Gertrud Dalgas (plus tard Hüssy), qui nous rejoint en Octobre 1921. Trudi, comme on l'appelait, avait été une jeune institutrice à Francfort où elle avait entendu Eberhard au centre d'éducation des adultes (*Volksschulheim*). Plus tard, elle assista à notre conférence de Pentecôte, abandonna son emploi et vint travailler avec nous, pleine d'énergie et de joie.

Le jour même où Trudi arriva, ma sœur Moni nous rejoignit. Elle travaillait comme sage-femme à Halle à l'époque, et vint d'abord tout simplement parce qu'elle « appréciait notre mode de vie ». Bientôt, elle décida de rester pour de bon. Ma sœur aînée, Olga, et sa fille adoptive, Ruth, qui était âgée de sept ans, vécurent avec nous pendant l'été 1921 (Olga passa ensuite à autre chose, mais Ruth resta pour de bon) .

Je voudrais parler ici du mariage de Gertrud Cordes, qui était un membre de notre cercle et la fille d'un riche homme d'affaires, avec Hermann Thoböll, un jeune médecin. Le mariage n'eut pas lieu à Sannerz, mais Eberhard et moi fûmes invités, car nous étions des amis des parents de Gertrud et avions souvent été invités à leur résidence de campagne dans les premières années de notre mariage.

Gertrud et Hermann voulaient que leur mariage fût célébré dans le style du mouvement de jeunesse ; ils ne voulaient pas d'un mariage « bourgeois », à l'église avec un voile de mariée, une couronne allemande traditionnelle de myrte, et ainsi de suite. Cependant, les parents du couple avaient tout préparé



Les cinq enfants Arnold avec des enfants placés ou orphelins à Sannerz, 1921.

pour un mariage bourgeois, et avaient même acheté un smoking pour Hermann et une longue robe de mariage pour Gertrud. Le jour du mariage, l'époux parut dans une tunique vert clair et en short, et la mariée dans une simple robe blanche paysanne avec une guirlande de trèfle rouge dans les cheveux. Au lieu d'une procession, nous suivîmes le couple dans un pré en chantant, et nous nous assîmes en cercle sur l'herbe.

Eberhard allait célébrer le mariage à la manière des Quakers et du Mouvement de jeunesse. Je ne sais plus ce qu'il lut ou dit, mais cela avait quelque chose à voir avec l'amour et la fidélité, et le sens de la véritable Eglise. Ensuite le Juge Thoböll, père d'Hermann, demanda un certificat de mariage officiel,

alors Heinrich Schultheis, un pasteur et ami qui assistait à la cérémonie avec Eberhard et moi-même, en établit un.

Vers la fin de 1921, tant de gens vinrent vivre avec nous qu'il nous fallait trouver une source supplémentaire de revenus. Nous pensions à la vannerie, à la broderie, au tricot — tout ce qui pourrait apporter quelqu'argent de plus. Examinant notre situation financière, il nous devint évident que tous ne voyaient pas l'importance de notre mission dans la même lumière. Par exemple, certains se demandaient si nous devions réellement accueillir des enfants démunis alors que nous pouvions à peine subvenir aux besoins des nôtres. Mais comment faire autrement ? Nous n'avions pas réclamé les enfants, ils avaient été tout simplement amenés chez nous !

Pendant ce temps, un second couple — Heinrich et Elisabeth Schultheis — vint vivre chez nous avec leurs deux petites filles. Heinrich, un pasteur de Gelnhaar qui avait son franc-parler, avait quitté son poste en raison de ses opinions radicales ; il sentait qu'il ne pouvait plus rester dans l'église. (Elisabeth, par contre, gardait un esprit bourgeois et tenta de maintenir parmi nous le style de vie dont elle avait l'habitude, ce qui créa bien des tensions.)

APRÈS NOËL, NOUS NOUS PRÉOCCUPÂMES de la Lettre aux Romains, en particulier le chapitre huit, où Paul parle de la victoire de l'Esprit. C'est au cours de nos réunions sur ce thème qu'Otto Salomon, l'un des membres de notre cercle initial de sept personnes, remit pour la première fois en question notre orientation en tant que communauté. « Comment pouvons-nous être les témoins selon le chapitre 8 de la Lettre aux Romains, si nous vivons encore selon le chapitre 7 ? », demanda-t-il. Otto faisait allusion aux paroles de Paul : « Je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais ... Qui me délivrera de ce corps de mort ? » Quelqu'un expliqua que le

huitième chapitre ne dit pas que nous *sommes* délivrés, mais que nous *pouvons* l'être. Otto ne fut pas convaincu.

Par la suite, il y eut de nombreux entretiens avec lui, seul à seul et avec l'ensemble de la maisonnée. Quand Otto s'était engagé dans la communauté un an et demi plus tôt, il avait dit : « Je suis le chameau. Vous pouvez me charger le dos de tout ce qui est trop lourd pour vous. » Mais cette foi et cette humilité initiale avaient disparu depuis longtemps. Maintenant, il disait : « Si je m'abandonnais complètement à l'appel, je ne pourrais plus créer d'œuvres d'art. » Il disait aussi : « Vous avez accueilli tant de gens sans valeur parmi vous que ceux qui ont quelque chose à donner commencent à rester à l'écart. » Eh bien, cela ne ressemblait pas à l'homme qu'il était lorsqu'il était arrivé !

Pas étonnant, alors, qu'un jour, peu de temps après, Otto vint nous dire qu'il s'était engagé dans l'Association de jeunes hommes de Georg Flemmig et voulait quitter notre église communauté croissante. Bien sûr, d'autres voix critiques, voire hostiles, se faisaient entendre déjà à cette époque — nous traitâmes ces questions dans un article : « A propos des critiques de Sannerz », dans la *Das neue Werk* de 1922. Mais Otto ? Son départ fut une douleur inattendue pour nous tous — il était la première personne à quitter nos rangs ! Après son départ, d'autres aussi dans notre cercle soulevèrent des questions. Néanmoins, l'Esprit Bienfaisant nous unissait et nous guidait, jour après jour.

5 ♦ crise

Dans notre recherche d'une vie nouvelle, autrefois si pleine de promesses, une influence différente commençait à se faire sentir, aussi dans des documents imprimés. Elle provenait tout particulièrement des pasteurs de diverses églises. Leur devise était : « Que ceux qui ont une vision nouvelle retournent à l'ancien mode de vie, et que leur lumière y brille. » A cause de ce message, l'élan du mouvement s'arrêta net pour de nombreux jeunes.

La Conférence de Pentecôte de 1922 n'eut pas lieu à Sannerz mais à Wallroth, dans les collines du Rhön, et le nouveau mouvement qui prêchait un « retour-au passé » invita des animateurs comme Wilhelm Stählin. Les sujets en eux-mêmes étaient révélateurs d'une direction différente : « Le fanatisme et le salut dans le Mouvement de jeunesse », « Sannerz (fantaisie, utopie) contre Habertshof (réalité) ». Ce dernier titre reflétait les changements à la Habertshof, où l'idée de fusionner la nouvelle vision à la vie ancienne s'était implantée dans beaucoup d'esprits, en particulier grâce à l'influence d'Emil Blum, un ancien pasteur suisse. Néanmoins, Eberhard parla, lui aussi. Entre autres choses, il parla des « funérailles » du Mouvement de jeunesse, et cela suscita un grand scandale.

Nous continuâmes à avoir de nombreux hôtes, y compris ceux qui avaient assisté à la conférence, et il y eut chez nous beaucoup de longues discussions le soir sur les deux directions dans notre mouvement. Les gens prenaient position pour

un côté ou pour l'autre. La lutte avait commencé au sein de nos propres rangs ! Entre temps, notre travail se poursuivait dans la maison d'édition et à la ferme, même s'il était certes interrompu par de fréquentes discussions.

L'ÉTÉ 1922, NOTRE FAMILLE fut invitée à passer le mois de juillet chez les Boeke à Bilthoven, aux Pays-Bas. Déjà au printemps, Kees nous avait donné de l'argent pour l'achat d'un moulin, puisque la maison à Sannerz était devenue trop petite pour le nombre croissant de personnes, et il ne semblait pas valoir la peine d'agrandir un bâtiment qui, après tout, n'était que loué.

Les agriculteurs à Sannerz nous avait loué jusqu'alors leur champs les plus pauvres et caillouteux, notamment parce que nous étions « si nombreux » et donc « bien en mesure » de ramasser les pierres. Je suis sûre qu'ils virent également que nous n'étions pas de bons agriculteurs et qu'ils conservèrent leurs meilleures terres pour eux-mêmes. Par contre, les champs qui appartenaient au moulin étaient bien meilleurs, et dans un endroit des plus romantiques, ce qui rendait l'idée très attrayante. Par ailleurs, le travail d'édition ne pouvait pas faire vivre les soixante personnes que nous étions. Vivre et travailler en lien plus étroit avec la nature, faire l'expérience des saisons de semailles et de récoltes, était sans doute une solution. Mais comme les mois s'écoulaient, il devint clair que rien ne sortirait jamais de ce projet.

Comme je l'ai mentionné plus haut, toute notre famille, y compris Else, avait été invitée à passer le mois de juillet à Bilthoven, et la communauté décida que nous devrions accepter ; Eberhard et moi étions plutôt épuisés après les deux premières années à Sannerz, et la santé des enfants n'était pas bien meilleure en raison de la malnutrition d'après-guerre. Une agitation croissante affectait la communauté depuis plusieurs mois, mais nous étions d'accord pour faire le voyage

et mettre notre espérance dans l'Esprit bienfaisant qui peut surmonter toutes les difficultés et toutes les différences. Nous fîmes également confiance à ceux qui avaient tant combattu et souffert avec nous. Ils avaient certainement encore la foi dans le royaume à venir, que nous croyions n'être pas très loin ! Cette vision vivait en nous.

En Hollande, nous fûmes accueillis chaleureusement et soignés avec beaucoup d'amour. Il y avait un vif esprit d'antimilitarisme dans le groupe des Boeke, et chaque samedi, ils se réunissaient aussi nombreux que possible pour défilé devant la mairie d'Amsterdam, chantant la chanson de Kees, « Non, non, nous en avons fini avec les combats », en plusieurs langues.

Le 2 août 1922, huitième anniversaire du déclenchement de la guerre, une grande foule d'opposants à la guerre, venant de Bilthoven et d'ailleurs, défilèrent dans Amsterdam avec des chevaux empaillés et des drapeaux de paix portant l'inscription : « Plus de guerre ! » Nous y prîmes part aussi, bien sûr, en chantant : « Cela fait trop longtemps que des chrétiens portent les armes contre leurs frères », et d'autres chansons de Kees Boeke, toutes en néerlandais.

Comme les colonnes militaires défilaient devant la Maison de la Fraternité à Bilthoven, tout le monde ouvrit les fenêtres et cria : « *Oorlog meer Nooit !* » « Plus jamais de guerre ! »

Kees et Betty avaient une attitude semblable à l'égard de l'argent : ils ne voulaient même pas le toucher. Quand ils traversaient un pont à péage, ils donnaient des œufs ou autre chose. De même, ils ne croyaient aucunement nécessaire de payer des impôts ou d'obéir aux agents de police, et ils furent par conséquent mis en prison à plusieurs reprises. Un jour, Kees s'est étendu à plat sur le sol et dut être emporté de force. Leurs meubles et autres biens furent mis aux enchères à

maintes et maintes reprises, mais à chaque fois leurs amis et parents riches remeublèrent leur maison. Et le cycle se répéta.

A d'autres égards aussi, le groupe à Bilthoven était très radical. Chaque hôte ou aide pouvait prendre part à leurs réunions, et toutes les voix avaient un poids égal. Comme Kees l'exprima, chaque personne a une lumière intérieure, et l'esprit bienfaisant peut se manifester et parler par elle. En ce sens, tout le monde était autorisé à donner son avis sur toutes les questions d'ordre pratique qui se posaient. Nous prîmes part à ces réunions à plusieurs reprises, et elles nous semblaient plutôt chaotiques. Ce qui nous manquait (et nous l'exprimâmes) était l'atmosphère du Christ, dans l'esprit duquel la liberté va de pair avec une vénération pour une puissance transcendante qui unit. En tout cas, Kees et Betty nous impressionnèrent : c'était un couple honnête et sincère — des gens qui mettaient leurs convictions en action — et il y avait tant de choses que nous pouvions apprendre d'eux.

Pendant que nous étions en Hollande, des lettres arrivaient de Sannerz sur la situation là-bas qui était de plus en plus préoccupante. D'une part, les soucis financiers augmentaient ; l'inflation était en forte hausse, les prêts (certains venaient de nos amis, et l'un d'une banque) furent rappelés, et nous fûmes tout à coup confrontés à des dettes que nous pensions avoir des mois pour rembourser. Puis Eberhard fut prié de rentrer à Sannerz. En réalité, comme il était impossible de collecter des fonds en Allemagne, nous pensâmes qu'il était providentiel que nous fussions en Hollande, et fûmes convaincus que ce qui était nécessaire nous serait donné là-bas. Eberhard écrit à Sannerz pour dire qu'il serait de retour avant que le paiement ne fût dû, c'est-à-dire, dans deux semaines, voire plus tôt.

En dépit de cela, l'agitation à la maison, que nous décrivait les lettres que nous recevions de Sannerz, ne faisait

qu'augmenter. J'étais prête à rentrer avec les enfants si besoin était, mais Eberhard voulait rester : au cours d'une longue marche à travers la lande, il avait reçu la certitude intérieure qu'il ne devait pas laisser son calme intérieur être troublé, mais qu'il devait remplir ses tâches en Hollande, comme convenu antérieurement, et être chez nous au moment où le paiement du prêt bancaire était dû. Lorsque nous discutâmes de la situation avec Else, nous arrivâmes à la même conclusion. Nous ressentions une forte assurance intérieure que Dieu nous montrerait le chemin si seulement nous le laissions faire. Ici, je voudrais partager quelques lignes d'une lettre qu'Eberhard écrivit à ma sœur Monika ces jours-là :

Prends courage ! Nous ne devons plus voir ce qui est petit ! Le grand doit s'emparer de nous, de telle sorte qu'il pénètre et transforme aussi ce qui est petit. J'ai de nouveau du courage et de la joie pour notre vie, avec, bien sûr, la certitude qu'elle exigera une lutte grande et glorieuse. L'Esprit va conquérir la chair ! L'Esprit est le plus fort ! Il nous éblouit, moi, toi, les uns après les autres. Cet Esprit est la bonté, l'indépendance et la mobilité.

Notre vie ne deviendra pas plus étroite, mais plus large, pas plus limitée, mais plus illimitée ; pas plus réglementée, mais plus abondante, pas plus pédante, mais plus généreuse, pas plus grave, mais plus enthousiaste, pas plus timorée, mais plus audacieuse ; pas pire et plus humaine, mais remplie de Dieu et toujours meilleure ; pas plus triste, mais plus heureuse ; pas plus stérile, mais plus créative. Tout cela, c'est Jésus et son esprit de liberté ! Il vient à nous. Donc, ne nous affligeons de rien, mais pardonnons à tout le monde, tout comme nous devons être tous pardonnés, et allons vers l'avenir rayonnant de joie. Restez et attendez jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance d'en haut.

Bientôt les lettres de chez nous commencèrent à parler de notre « manque flagrant de responsabilité ». Nous

découvrimés même que ceux qui étaient restés à Sannerz demandaient à la Maison de Fraternité à Bilthoven d'envoyer tout l'argent qu'ils allaient nous donner directement à leur adresse, plutôt que de nous le donner à nous. (Les Boeke ne tinrent pas compte de ce conseil.)

Notre départ de Hollande vint rapidement. Le dernier soir, une dame nous remit une enveloppe contenant des florins néerlandais. Lorsqu'Eberhard se rendit à la banque dans la matinée, il reçut en monnaie allemande la somme exacte que notre maison d'édition devait à la banque à cette même date. Pour une fois, l'inflation avait été à notre avantage ! Eberhard appela à la maison pour partager les bonnes nouvelles, mais fut accueilli avec ces mots: « Il est trop tard, la maison d'édition est déjà en cours de liquidation ! »

Après cela, nous prîmes le chemin du retour, passant une nuit à Francfort et arrivâmes à Sannerz le lendemain. Suse, Moni et Trudi nous attendaient à la gare de Schlüchtern. Suse semblait pétrifiée et nous dit seulement qu'on lui avait défendu de nous dire quoi que ce soit. A la maison nous attendaient un accueil glacial et une soupe trop claire. Toutefois, un petit gâteau avait été fait pour les enfants.

Après le dîner, nous fûmes invités à une réunion ; tout le monde était assis en cercle sur le sol de la salle à manger, la plus grande salle de la maison. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, et assis sur le seuil ou nous observant de l'extérieur, il y avait des étudiants et d'autres personnes venus d'une conférence qui s'étaient réunis à Schlüchtern ce même jour. (Eberhard était censé faire le discours d'ouverture, et plusieurs des participants étaient venus, désireux de voir quelque chose de Sannerz.)

Dans la salle, un affrontement éclata et fit rage ; le conflit qui avait couvé depuis des mois atteignit un point critique.

D'un côté, étaient ceux qui sentaient que nous devions abandonner les vieilles façons de vivre une fois pour toutes si nous voulions mettre en place quelque chose de vraiment nouveau ; de l'autre, ceux qui nous conseillaient de renoncer à notre « idéalisme ». Il fut dit que les questions de foi et d'économie n'allaient pas de pair, alors que nous sentions que la foi devrait tout imprégner et tout diriger, y compris les questions financières. Max Wolf avait parfaitement résumé la question lors d'une réunion à la maison d'édition, quelques jours avant : « Ce qui sépare Eberhard Arnold de nous autres est sa conviction que la foi doit déterminer *toutes* les relations, y compris en matières financières. »

Enfin, il fut dit que notre « porte ouverte » n'était qu'un grand mensonge — que nous avons organisé des réunions traitant de questions à la fois intérieures et pratiques auxquelles tout le monde n'était pas présent. C'était vrai ; nous nous réunissions parfois en fin de journée, quand la plupart des gens étaient déjà au lit, pour discuter des différents défis et des problèmes que les nombreux hôtes apportaient avec eux, et pour essayer de trouver un moyen d'aller de l'avant. Mais surtout, nous nous rencontrions tout simplement pour rassembler de la force intérieure pour pouvoir franchir la prochaine étape de notre chemin.

Evidemment, ce ne fut pas une réunion facile. Mais les discussions qui suivirent furent encore plus difficiles, et l'on sentait une atmosphère tangible de confusion et d'hostilité dans la salle. Lorsqu'Eberhard déclara que nous n'étions pas disposés à changer de direction mais que nous étions prêts à continuer à vivre avec eux, humblement et sans prétention si quelqu'un d'autre était d'accord pour reprendre la direction, le désordre fut à son comble. Les uns après les autres, des gens se levaient et déclaraient leur intention de quitter Sannerz.

Il dut y en avoir une quarantaine en tout. Nous avons peine à comprendre tout cela, ayant vécu tant de choses avec beaucoup d'entre eux. Que s'était-il passé pendant notre absence de quatre semaines ? C'était inconcevable !

A la fin, lorsque la personne chargée de la réunion demanda qui avait toujours l'intention de rester, il n'y avait que sept personnes — c'était le nombre minimum requis pour continuer en tant qu'association légalement constituée. S'il y avait eu moins de personnes, Sannerz aurait été



Eberhard et Emmy, 1922

automatiquement dissous, et l'argent pour le moulin, ainsi que tout l'inventaire, aurait été réparti entre ceux qui vivaient alors dans la maison.

Notre intendant de cette époque, un ancien employé de banque qui s'appelait Kurt Harder, fut parmi ceux qui voulaient partir. En dehors de lui, le conseil exécutif se composait d'Heinrich Schultheis (qui avait décidé de partir aussi), Eberhard, et moi. Comme deux signatures seulement étaient nécessaires pour une transaction financière, tout pouvait se faire sans Eberhard et moi — ce qui advint. Meubles, outils agricoles — même nos vaches et autres animaux — furent vendus. Des citadins comme nous ne pouvaient pas s'en occuper comme il fallait, disait-on. Des bocaux à conserve furent achetés afin que ceux qui partaient puissent emmener le plus possible des abondants fruits et légumes. Le bois de

chauffage que nous avions entassé pour l'hiver fut brûlé dans le poêle avec les fenêtres grandes ouvertes, bien que nous ne fussions qu'au début de septembre. Les gens utilisèrent même l'argent destiné au moulin pour acheter des manteaux, des chemises et d'autres vêtements, et nous encourageaient à faire de même. Leur colère dépassa toutes les bornes quand nous refusâmes d'en accepter une part. Mais la somme nous avait été donnée pour une cause commune ; Kees n'avait jamais eu l'intention qu'elle soit divisée entre des individus.

Puis des accusations de fraude furent lancées contre nous de tous côtés, et la situation devint presque insupportable. Naturellement, ceux qui se retournaient contre la communauté ne pouvaient pas la quitter avant d'avoir trouvé un autre moyen de subsistance ailleurs, et les jours semblaient s'éterniser. Les Schultheis, avec plusieurs autres, examinèrent d'autres possibilités pour l'intégration communautaire ; après un certain temps, ils trouvèrent un endroit acceptable dans un ancien foyer pour enfants à Gelnhausen. Mais leur communauté ne survécut que quelques mois, et ce n'est pas étonnant — il n'y avait rien pour les unir à part leur opposition à notre voie.

En attendant, notre petit groupe avait pris en charge la cuisine pour toute la maisonnée. J'en faisais la plupart, mais comme je n'étais pas habituée aux soupes vertes et claires, ce que nous mangions si souvent ces années là, j'essayais de préparer des aliments plus nutritifs, mais en plus petites quantités. Les autres pensaient que nous essayions de les priver de nourriture. Eberhard me conseilla immédiatement d'augmenter les quantités, ce que je fis. Cela voulait dire se remettre à la cuisine tout de suite après chaque repas, mais comment faire autrement ? Plus que jamais nous sentions l'importance d'agir en conformité avec les paroles de Jésus dans le Sermon sur la Montagne — de faire l'effort supplémentaire.

Notre situation — n'avoir aucune communauté, mais vivre ensemble dans la même maison — devenait de plus en plus intolérable au fil du temps. Parmi ceux qui étaient restés avec nous, il y avait plusieurs jeunes femmes qui n'étaient pas venues à nous en raison d'un désir intérieur, mais simplement parce qu'elles avaient besoin d'un domicile. L'une avait été confiée à nos soins par le bureau d'aide sociale, une autre venait pour donner naissance dans un endroit sûr. Toutes les deux faisaient circuler des rumeurs dans la maison, ce qui ne rendait certainement pas la vie plus facile.

Une lueur d'espoir dans ces tristes jours fut la visite d'Ernst Ferdinand Klein, l'oncle avec qui Eberhard avait passé les vacances d'été en 1899, et qui avait joué un rôle dans sa conversion cette même année. Onkel Ernst vint chez nous de Berlin avec sa femme Lisbeth pour « faire l'expérience de l'esprit de Sannerz » et nous étions inquiets de ce qu'il allait trouver. Au début, il ne prit pas parti, et avec sa façon de faire affectueuse, il tenta de susciter une réconciliation. Lorsque cela ne marcha pas, il se rendit, chaque jour, partout dans la maison, frappant à chaque porte et invitant chacun aux prières du matin ! Étonnamment, tous vinrent : personne n'était capable de résister à un homme si attachant. Et ceci aida vraiment à rendre la situation plus supportable.

Même s'il y avait des gens très sympathiques parmi ceux qui envisageaient de partir — des personnes qui avaient été, auparavant, profondément émues et inspirées par l'esprit de communauté — maintenant, elles émanaient un esprit de haine. Comment pouvions-nous être aussi fous, aussi obstinément déterminés à poursuivre le chemin que nous avions reconnu, se demandaient-ils ? Mais nous n'avions jamais envisagé Sannerz comme une simple expérience en laboratoire, comme selon toute apparence, ils l'avaient vu — une expérience pour laquelle, disaient-ils, « notre génération

est trop faible, trop humaine, trop égoïste ». Pour nous, pourtant, il s'agissait d'un appel.

Ici, je dois mentionner la liquidation de la maison d'éditions Neuwerk. D'abord, les partenaires et les actionnaires se réunirent pour officiellement fermer l'entreprise qui, à leur avis, n'avait pas été gérée d'une manière professionnelle. Ensuite, les livres furent répartis : ceux qui partaient, comptaient fonder leur propre entreprise et voulaient prendre les livres les plus adaptés pour cela, y compris *Junge Saat*, les deux volumes de Blumhardt (*Du royaume de Dieu et Les disciples de Jésus*), nos titres de Georg Flemmig, ainsi que d'autres livres, et surtout le magazine *Das neue Werk*. Nous en eûmes le cœur brisé. Notre vieil ami Otto Herpel, qui mourut peu après, eut la bonté de nous laisser le volume de Zinzendorf. Il dit : « Nous respectons la foi d'Eberhard, même si nous ne pouvons pas la partager. » Oui, même lui était de l'avis que le spirituel et le temporel ne doivent pas se mélanger.

A la fin de la réunion, nous votâmes afin de déterminer si tous acceptaient de procéder à la liquidation. Il sembla qu'il allait y avoir un « oui » unanime — jusqu'à ce qu'Eberhard se lève et dise : « l'unanimité à l'exception d'une voix ! Je ne suis pas d'accord. S'il vous plaît, notez-le dans le compte-rendu ! »

ENFIN, EN OCTOBRE, le dernier de nos anciens membres partit, et Sannerz devint calme. Pourtant, il y avait encore un grand obstacle à surmonter. Avant de partir, nos « amis » étaient allés au bureau de logement du gouvernement, déclarant que la maison allait bientôt être vide, et que les chambres seraient disponibles pour les personnes qui avaient besoin d'un logement. (Il y avait encore de nombreux sans-abris, même quatre ans après la fin de la guerre.)

Nous fûmes convoqués à comparaître devant le tribunal local de Schlüchtern. Les plaignants engagèrent un avocat incisif, qui se mit à exposer leur cas d'une manière très

agressive, et le juge avait un plan de toute la maison, montrant la disposition des chambres. Eberhard et moi étions tout à fait seuls. Nous énonçâmes clairement que ni le travail de la communauté ni son œuvre sociale n'avaient cessé, mais qu'un certain nombre de personnes étaient parties. Nous rappelâmes également au tribunal que, si la question était vraiment un manque de logements pour les sans-abris, il y avait toujours le château de Ramholz, dans les environs, qui appartenait à la noblesse locale et était presque vide toute l'année. Enfin, le juge annonça sa décision : le tribunal reconnaissait que la loi était de notre côté, et nous permit ainsi de continuer à utiliser la maison à Sannerz pour nos besoins et pour nos œuvres.

Lorsque nous rentrâmes chez nous, il y eut de grandes réjouissances. Maintenant, après toutes les difficultés et les désillusions de ces derniers mois, après que tant d'amis bien-aimés qui avaient d'abord partagé notre enthousiasme pour une nouvelle voie nous eurent quittés, nous pûmes reconstruire à nouveau. Et nous étions décidés à le faire, avec toute notre énergie. Ce n'était pas, comme certains pourraient le penser, que les personnes « faibles » ou les « pires » étaient parties et que les « meilleurs » ou les « forts » étaient restés. Nous n'avions pas ce sentiment du tout. Nous étions très conscients de nos propres faiblesses et de nos insuffisances pour la tâche à venir. Pourtant, en dépit de nos limites, il nous fallait continuer. Plusieurs années plus tard, juste deux mois avant sa mort en novembre 1935, Eberhard dit de cette époque :

Lors de notre premier appel, nous sentîmes que l'esprit du Christ nous avait chargés de vivre en communauté, dans la solidarité communautaire, avec nos portes ouvertes et un cœur aimant pour tous. C'était la parole de Jésus-Christ, la réalité de sa vie et son Esprit qui nous donnèrent la force de commencer sur cette voie et de continuer, bien que nos pas fussent petits et faibles. Nous n'avions parcouru qu'une courte distance sur ce chemin quand le temps vint où cette puissance

fut mise à l'épreuve, un temps d'adversité et d'hostilité, quand des amis que nous avions appris à aimer profondément firent soudainement marche arrière et devinrent des ennemis. Ils se détournèrent de la liberté et de l'unité et voulaient retourner à la vie bourgeoise — une vie « normale et privée », avec leur propre portefeuille. Ainsi, le mouvement tomba à nouveau dans la servitude à cause de l'influence du capitalisme, et de sa vie de professionnels et d'affaires.

Pourtant, même si la plupart de nos amis nous quittèrent et des groupes entiers désertèrent le drapeau de l'unité et de la liberté, et même si des gens bien intentionnés nous avertirent instamment que cette façon conduirait à une fin solitaire et infructueuse, nous n'en fûmes pas dissuadés. Avec nos propres enfants et ceux que nous avons adoptés, nous devons avancer vers l'objectif.

C'est à cette époque qu'Eberhard et Else se rendirent à Berlin pour discuter de la continuation de notre œuvre d'édition ; ils ramenèrent avec eux Hans Grimm, un orphelin de dix ans. Pendant ces mêmes jours, nous reçûmes un télégramme au sujet de notre sœur Olga, nous demandant si elle pouvait venir à Sannerz. Olga avait contracté la tuberculose un an et demi plus tôt et était restée chez nous pendant l'été de 1921 avec sa fille adoptive Ruth ; il semblait maintenant qu'elle était dans la dernière phase de sa maladie.

Moni et moi fîmes immédiatement le voyage à Lippe (chez Olga) et la trouvâmes très malade. Elle nous raconta à quel point les mois précédents avaient été durs pour elle, et le combat qu'elle avait vécu lorsqu'elle s'était rendu compte du peu de temps qui lui restait. Mais elle avait vaincu la dépression, et maintenant elle était remplie d'une joyeuse anticipation de l'éternité. Elle avait envie de voir la ville « des rues d'or », de rencontrer Jésus, les apôtres, ses parents, et d'autres proches qui étaient morts.

Nous étions en novembre, et Olga était triste à la pensée qu'elle ne verrait plus de printemps — le printemps terrestre



Olga von Hollander, sœur
d'Emmy (1882-1922)

avec ses violettes, ses primevères et ses autres fleurs sauvages. Mais avec quelle ardeur se réjouissait-elle du printemps éternel ! Nous étions profondément émus par son attitude de foi, et nous la ramenâmes chez nous. La petite Ruth voyagea avec nous ; elle faisait dès lors partie de notre famille.

A Sannerz nous mîmes Olga dans une assez grande chambre, avec deux grandes fenêtres vers le sud. Malgré cela, le chauffage était un problème. Comme je l'ai

dit plus tôt, tout notre bois avait été brûlé par imprudence, et du fait que nous n'avions pas d'argent pour en acheter davantage, il nous fallut ramasser ce que nous pouvions sur le Mont Albing. Chaque jour, nous allions, aussi nombreux que possible, ramasser du bois pour tous les poêles — et il y en avait beaucoup. Même les enfants aidaient — comme avec les autres tâches, ils participaient avec empressement et enthousiasme.

Le bois n'était pas des meilleurs — en fait, c'était surtout du bois vert— et les flambées fumeuses qu'il faisait n'aidaient pas les poumons d'Olga. Ses accès de toux et ses difficultés respiratoires étaient terribles à regarder. Moni et moi aurions préféré qu'elle reste à l'hôpital de Schlüchtern, où les conditions étaient meilleures, mais Olga ne voulait rien entendre. Elle voulait mourir « chez elle », entourée de ses sœurs et de notre petit cercle de croyants.

Ces dernières semaines avec Olga furent un grand défi pour nous tous. Elle était si proche de la mort, et pourtant si

proche de la vie qui dure éternellement ! M. Orth, le pasteur principal de Schlüchtern qui lui rendit visite au cours de ses derniers jours, déclara : « Pour elle, passer dans l'autre monde, c'est comme passer d'une pièce à l'autre. »

Parfois, nous nous sommes assis à son chevet en petits groupes — Else, Moni, Trudi, Hugga (Suse Hungar), et Eberhard et moi — chantant des chansons et anciennes et nouvelles de l'Avent. D'autres fois, l'un de nous restait seul avec elle, l'écoutant pendant qu'elle parlait de son espérance de gloire et de son désir d'être libérée de la souffrance. En raison du danger d'infection, la petite Ruth n'était autorisée à lui rendre visite qu'une seule fois par jour. Quand elle venait, Olga, avec ses mots simples d'enfant, l'encourageait, exprimant l'espoir qu'un jour Ruth trouverait le chemin vers le Christ.

La dernière nuit d'Olga, la nuit du 1er décembre, je me couchai avec un rhume et de la fièvre. Ruth et Emy-Margret étaient dans la chambre voisine de la mienne, Olga dans la chambre au-dessus. Soudain, les deux filles vinrent dans ma chambre et voulaient me parler. Nous étions toujours en train de parler quand j'entendis la porte de la chambre au-dessus se fermer à clé. Je savais, avant même que mes sœurs ne me le dissent, qu'Olga était morte.

Eberhard n'était pas à la maison depuis plusieurs jours ; il était à Sonnefeld à l'époque, avec Hans Klassen et son groupe de jeunes baptistes inspirés — le groupe qui fonda plus tard la colonie dite « Jeunesses de Neu Sonnefeld ». Nous envoyâmes un télégramme, et il revint vite à la maison.

Deux jours après la mort d'Olga, nous célébrâmes le premier dimanche de l'Avent. Les chansons que nous chantions reflétaient notre expérience, en particulier celle-ci : « Comment vais-je vous rencontrer dignement ? », que nous chantions avec beaucoup d'émotion en pensant à notre chère sœur qui

était étendue dans sa chambre. La chanson d’Otto Salomon, « Voyez, une lueur est à l’Est », en était une autre que je me souviens avoir chanté ces jours là. Les funérailles eurent lieu le lendemain à Ramholz. Nous emportâmes le cercueil au cimetière dans une charrette décorée très simplement.

Olga nous manquait, mais sa mort ne nous effraya point. N’était-ce pas un retour au Christ, et cela n’était-il pas porteur du pouvoir de la résurrection ? La mort fut un rappel brutal de la crise que nous venions de vivre en tant que communauté : les pouvoirs de la mort avaient essayé de détruire un mouvement qui avait été éveillé à la vie, et ces puissances l’avaient presque conquis. Pourtant, de cette lutte même, si douloureuse fût-elle, un nouvel espoir et une force nouvelle avaient surgi comme un souffle de printemps. Plus que jamais nous nous sentions prêts à défendre la cause à tout prix.

6 ♦ un nouveau départ

Après la crise de 1922, nous aurions aimé avoir du temps pour nous, mais nous n'étions jamais seuls. Beaucoup de gens venaient par curiosité, voulant savoir comment les choses allaient à Sannerz, et nous continuions d'entendre bien des reproches au sujet de tout ce qui s'y était passé. Ceci était vrai même loin de chez nous. Auparavant, lorsque nous avions assisté à des conférences, les gens étaient pleins d'enthousiasme pour ce qu'ils savaient de notre vie ; à présent, quand ils découvraient d'où nous venions, souvent ils s'éloignaient rapidement. Des commentaires comme, « Sannerz est un grand mensonge », ou « Sannerz n'est qu'une utopie idéaliste » furent largement répandus et acceptés comme des faits. Nous ne pouvions réfuter quoi que ce soit avec des paroles ; notre seule réponse était d'inviter nos détracteurs à venir voir notre vie pour eux-mêmes avant de juger. Rétrospectivement, je trouve que c'est un miracle que nous ayons pu continuer en dépit de tout cela.

Parmi ceux qui vécurent chez nous à cette époque, il y eut plusieurs femmes célibataires enceintes, la plupart d'entre elles dans le besoin, et qui avaient d'une manière ou d'une autre entendu parler de nous. L'une d'elles, Friedel, avait d'abord logé chez nous à Berlin, et en 1920 nous l'avions accueillie une deuxième fois après qu'elle eût purgé une peine de prison pour vol dans un grand magasin. Maintenant, elle apparaissait une troisième fois, attendant un bébé et ayant

besoin d'un endroit pour vivre. Malheureusement, les villageois dans notre voisinage essentiellement catholique interprétaient mal notre hospitalité dans de tels cas, ce qui n'aidait en rien notre réputation déjà douteuse.

On nous interrogea souvent sur notre attitude vis-à-vis de ce genre d'assistance pendant ces premières années. Pour dire les choses simplement, nous nous efforcions d'accueillir tous ceux qui venaient nous demander de l'aide. Moni était sage-femme et donc capable de fournir une assistance médicale, et tous, nous la soutenions. Il ne s'agissait pas de travail social, mais d'un acte d'amour.

Quant aux fruits de nos efforts, il n'y en avait pratiquement aucun, à part des déceptions. Ayant retrouvé leurs forces chez nous (sans frais pour elles-mêmes, bien sûr) nos jeunes mères en général disparaissaient, avec ou sans leur bébé. Est-ce que cela nous empêcherait d'accomplir l'œuvre d'amour ? La question se posa encore et encore, en partie à cause de notre image en tant que communauté. Mais nous la rejetâmes comme une tentation, comme une lâcheté. Oui, il y avait peu de reconnaissance pour toute la peine que nous prenions, mais ce n'était pas pour les remerciements que nous agissions.

Des enfants continuaient à être amenés chez nous ; les visiteurs allaient et venaient — certains en recherche, d'autres simplement curieux. Karl Keiderling (Roland, comme nous l'appelions à l'époque) vint avec un groupe de garçons juste à temps pour nous aider à ramasser les dernières pommes de terre. Ils nous aidèrent également à ramasser du bois de chauffage dans la forêt, une nécessité quotidienne. A Noël, Agnès, un chef de file des jeunes, vint pendant un certain temps avec un petit groupe de filles. Ce ne fut pas facile pour nous, car nous avions le sentiment qu'elles voulaient nous observer, plutôt que vivre quelque chose avec nous. D'une

manière générale, tout se faisait à un rythme plus lent, et nous trouvions plus de temps pour nous recueillir intérieurement et retrouver nos repères. Le poème d'Eberhard, « Je recommence à nouveau à vivre », qui fut mis en musique par notre ami Walther Böhme, exprimait très bien l'état d'esprit dans lequel nous étions.

EN 1923, LA MAISON D'ÉDITION fut entièrement refondée et devint les *Editions Eberhard Arnold* ; ceux qui nous avaient quittés avaient pris avec eux le nom bien connu de Neuwerk, ainsi que le logo. Parmi les livres du temps des Editions Neuwerk, nous ne gardâmes que le *Zinzendorf* d'Otto Herpel, deux drames qu'Otto Salomon avait amenés avec lui, le livre de Goldstein sur la race, et la petite anthologie de légendes. Les lettres de Tolstoï et le livre d'Emil Engelhardt sur l'amour et le mariage furent imprimés à cette époque.

Nous n'avions que peu de ressources, mais Kees Boeke nous avait dit de garder le reste de l'argent destiné au moulin après que les dépenses pour ceux qui étaient partis aient été couvertes, nous avons donc au moins quelque chose. C'est aussi à cette époque que, grâce à nos liens avec la Jeunesse Baptiste, nous reprîmes avec eux la publication conjointe de la revue *Die Wegwarte*.

Plus gratifiant que tout, un lien se tissa avec la Maison d'éditions Hochweg à Berlin, ce qui nous permit enfin de poursuivre le rêve d'Eberhard d'une série de *Quellen* (livres « source ») sur les divers courants religieux — et leurs figures importantes — tout au long de l'histoire.

A mesure que chaque nouveau volume voyait le jour, c'était un enrichissement pour nous tous de pouvoir partager le témoignage qu'il contenait. En triant les pommes de terre dans la cave, ou en faisant des conserves, nous lisions des parties d'un manuscrit à haute voix, et chacun y prenait un

vif intérêt. Les auteurs de plusieurs des volumes de la série de *Quellen* vinrent nous rendre visite, ce qui nous permit de nous familiariser plus intimement avec leur travail : Alexander Beyer, auteur du volume sur François d'Assise ; Karl Justus Obenauer, auteur de *Novalis* ; Hermann Ulrich, qui a édité les *Journaux de Kierkegaard* ; et Alfred Wiesenhuetter, rédacteur en chef de *Jakob Böhme*. Grâce à cela, nous acquîmes une meilleure compréhension du contexte historique de ces livres. Dans le cas du livre d'Eberhard, *Les Premiers Chrétiens*, nous participâmes tous au processus de compilation en choisissant des passages des matériaux qu'il partageait avec nous. (Deux livres « source » qui étaient prévus mais qui ne furent malheureusement jamais achevés sont le livre d'Eberhard sur les anabaptistes non-résistants du seizième siècle, et le volume de Theo Spira sur George Fox).

Puisque je m'étais intéressée aux chants religieux et aux hymnes depuis ma première jeunesse et avais également choisi la plupart des chansons que nous chantions ensemble, je fus invitée à faire une compilation de chansons de Zinzendorf dans leur forme originale à partir des archives moraves à Herrnhout. Elles devaient être annexées au volume d'Otto Herpel sur Zinzendorf. J'aimais beaucoup ce travail. Je compilai et éditai aussi les *Sonnenlieder* (chants du soleil), notre premier recueil pour nos chants communautaires. Ce projet me demanda beaucoup de travail mais il m'apporta beaucoup de joie.

Les voyages que nous fîmes chez l'imprimeur, dans la vieille ville romantique de Würzburg, furent des plus agréables et mémorables. Pendant qu'Eberhard et Else allaient à l'imprimerie, j'allais faire des emplettes ; ensuite nous passions plusieurs heures dans le Café Zeissner pour lire les épreuves ensemble. C'était merveilleux !

UNE CHOSE QUI NOUS OCCUPA à nouveau en 1923 — mais qui avait été importante pour nous dès le début de notre

vie commune — fut la constitution de notre communauté d'enfants. Les enfants les plus âgés, Emy-Margret, Hardy et Heinrich, n'avaient pas été épargnés par les turbulences de l'année précédente, et ils avaient besoin de notre amour et de notre attention. Ils étaient conscients des esprits en lutte qui avaient secoué la maison et de la haine qui s'était manifestée dans des remarques comme : « Sannerz n'est qu'un gros mensonge. Il doit être entièrement détruit ». Ils savaient aussi comment leur père avait été personnellement calomnié et attaqué.

Bien sûr, l'éducation de nos enfants ne se limitait pas au travail scolaire mais incluait d'autres activités. En été, par exemple, nous partions pendant des jours et des jours pour de magnifiques excursions pour cueillir des baies, ramassant le jour la récolte donnée par Dieu, et le soir mettant en scène des drames simples tels que « L'eau de vie », que nous jouions pour les agriculteurs dans les granges desquels nous trouvions un endroit où dormir.

Debout sous le *Dorflinde* — le vieux tilleul au centre de chaque village — nous chantions des vieilles chansons folkloriques, accompagnés par des violons et des guitares. En retour, les paysans nous régalaient de pain, de saucisson et d'œufs. Au bout de deux ou trois jours, une charrette venait de chez nous pour emporter les seaux pleins de baies que « Dieu nous avait donnés sans que nous ayons eu à semer », comme Eberhard disait toujours.

L'amitié des paysans ainsi que le travail, les jeux et les chants avec nos enfants — tout cela était pur bonheur! En outre, nous dépendions de la récolte, qui s'élevait souvent à quarante-cinq kilos.

A cette époque, il y avait une quinzaine d'enfants — ou plus — à Sannerz, y compris les cinq nôtres. Ce furent les années



(de gauche à droite) : Luise Kolb, Heinrich Arnold et Sophie Schwing à Sannerz vers 1925.

de la « Troupe du soleil », un petit groupe fondé par notre fils Heinrich et ses camarades de classe, Sophie et Luise, tous trois ressentant un grand désir de partager leur foi avec les autres enfants du village. Comme le plus âgé de ces enfants n'avait pas plus de onze ans, il fut parfois tentant de les freiner en attendant qu'ils aient plus de maturité. Pourtant, Eberhard et moi ne pouvions nous empêcher de partager leur enthousiasme enfantin qui les faisait attacher plus de prix aux joies de leur cœur qu'à leurs devoirs, leurs tâches et tout le reste. Cela nous rappelait l'esprit qui avait dû animer les Croisades des enfants, et le renouveau des enfants au temps de Zinzendorf.

Presque tous les enfants de l'âge d'Heinrich s'engagèrent dans la Troupe du soleil. Portant leur drapeau rouge, ils se rendaient dans un pré tranquille ou dans les bois où ils tenaient leurs réunions, discutant, chantant ou lisant ensemble. Tantôt c'était la Bible ou une légende, tantôt ils

lisaient le mystique Maître Eckhart, dont Heinrich aimait particulièrement les écrits. Ils avaient leurs propres feux de camp et leurs propres chansons, et ils n'aimaient pas quand quelqu'un les épiait, même s'ils invitaient l'un ou l'autre à une réunion de temps à autre. Heinrich mis son zèle en paroles dans une chanson enfantine qu'il écrivit à l'époque :

Allumons un feu avec ardeur
Pour réchauffer nos cœurs.
Chantons à haute voix une chanson
Qui réjouit notre cœur.
Le feu de Jésus s'allumera,
Emplissant nos cœurs d'amour et de joie.
Eclairant jusqu'au lointain.

Une chanson écrite par Emy-Margret au moment de la crise de 1922 était une autre de nos préférées :

Lorsque nos frères se préparent au combat,
Et dans leur cœur un feu est allumé,
Ils marchent à travers villes et campagnes
Avec courage et cris victorieux.
Ils avancent dans un saint élan
Pour semer les graines d'amour aux frères.
Ils se battent contre toute guerre et tout conflit,
Ils se battent contre tout péché.
Ils marchent avec une joie sincère dans le cœur,
Avec des cœurs-soleil vraiment clairs et radieux,
Et Jésus-Christ les devance,
Et tous ceux qui peuvent le suivent en courant.

Marcel Woitzschach, un musicien de café qui vivait avec nous à l'époque, écrivit une mélodie pour ce poème. Il avait été attiré par notre vie de fraternité, mais fut lui aussi déçu par nos luttes, et plus tard il partit. C'est triste à dire, mais nous n'entendîmes plus jamais parler de lui.

A MESURE QUE NOTRE ÉCOLE grandissait, grandissaient aussi nos besoins en enseignants. Trudi Dalgas et Suse Hungar étaient avec nous depuis 1921, et plus tard, Ludwig Wedel vint nous aider pendant un certain temps. Il fut influencé par le mysticisme oriental, et après nous avoir quittés, il alla en Inde, où il vécut dans un ashram de nombreuses années. Anneliese Dittrich, une enseignante de Brême, nous rejoignit quelque temps plus tard et enseigna aussi dans notre école.

En 1923, Georg Barth nous rendit visite pour la première fois. Formé aux arts industriels mais fortement influencé par les mystiques et par le Mouvement de la jeunesse contemporaine, il fut un véritable enrichissement pour notre petit groupe. Auparavant, Georg avait travaillé dans un foyer pour jeunes délinquants, et il accepta d'enseigner à nos enfants l'artisanat et de superviser leur participation aux travaux pratiques. En 1925, il revint pour de bon.

L'arrivée d'Adolf et Martha Braun et leurs deux filles, Elfriede et Gertrud, fut un événement marquant de 1924. C'était la première famille à se joindre à nous depuis la crise de 1922. Adolf avait appris notre existence tout d'abord par la lecture du livre d'Eberhard *La Guerre — un appel au pays intérieur* pendant son séjour dans un hôpital militaire à Constantinople, durant la Première Guerre mondiale. Après la guerre, de retour en Allemagne, il avait assisté à des conférences publiques où Eberhard avait parlé, et il nous avait rendu visite à plusieurs reprises. Maintenant, lui et Martha avaient décidé de venir pour de bon ; ils avaient vendu leur maison à Nordhausen et acheté des billets de train pour Schlüchtern. Le jour de l'arrivée des Braun, pleins de joie et d'impatience, nous allâmes les chercher à la gare avec notre charrette décorée de verdure et de fleurs, les enfants plus âgés portant des torches. Des jeunes hommes et des jeunes femmes nous avaient déjà rejoints, et nous avions de la reconnaissance pour chacun



C'est avec un charriot de ce type (ici en 1933 - Emmy tient les rênes) que furent accueillis les Braun à leur arrivée à Sannerz en 1924.

deux, mais là, c'était enfin une autre *famille* qui osait se joindre à notre aventure ! Deux autres membres de l'église des Braun nous rejoignirent : Rose Meyer (plus tard Kaiser), et quelques semaines plus tard, Lotte Henze.

A Sannerz les Braun nous dirent qu'en chemin, à la gare de Kassel, des « amis » qui nous avaient quittés en 1922 tentèrent de les dissuader de venir. Cela nous rendit encore plus reconnaissants de les avoir parmi nous, et de savoir qu'ils pouvaient avoir toute notre confiance.

Alors que Martha était un peu « bourgeoise » au premier abord, Adolf se sentit bientôt chez lui. Fidèle à l'idéal de la simplicité du Mouvement de la jeunesse, il ne voulait que ce qu'il y avait de plus ordinaire, et bien qu'il eût apporté une énorme cargaison de meubles avec lui, il ne voulait en garder que le minimum. A son avis, quelques chaises simples et une caisse en guise de table étaient suffisantes. Les conseils d'Adolf dans plusieurs situations financières difficiles nous furent

également d'une grande aide, tout comme le fut son courage de demander des prolongations et remises sur les prêts et les dettes. Il ne fallut pas longtemps avant que nous lui demandions de faire partie du Conseil exécutif de notre société légale.

Eberhard et moi, Trudi et Else, et maintenant Adolf étions membres de ce conseil ; je me souviens encore comment, après avoir nous être occupés d'affaires à Schlüchtern ou à Fulda, nous prenions tous les cinq le temps de nous détendre ensemble dans un café. Surtout quand nous avions dû nous occuper d'un problème financier, ces heures de camaraderie nous rapprochaient les uns des autres.

L'argent n'était cependant pas notre souci principal à cette époque, surtout vu les luttes intérieures que nous avons connues après 1922. Des personnes tourmentées — peut-être même possédées — par des puissances démoniaques venaient à nous, et souvent il semblait que, plus le Saint-Esprit œuvrait puissamment parmi nous, plus difficile devenait leur combat. Certains furent libérés d'une manière calme et discrète des forces obscures qui les assaillaient. Mais il y en eut deux (l'un d'eux un hôte, le deuxième un membre de notre maisonnée) qui étaient dominés par des esprits impurs, et leur combat fut beaucoup plus difficile. Eberhard, moi-même et plusieurs autres, prîmes une part active dans la lutte contre ces pouvoirs.

Nous ne nous préoccupions pas seulement des âmes accablées elles-mêmes, car nous sentions que nous étions impliqués dans une bataille entre les esprits — le bien contre le mal. Comme l'écrivit l'apôtre Paul : « Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les lieux célestes » (Ephésiens 6:12).

Oswald, un homme grand et musclé qui portait peu de vêtements, apparut tout à coup un jour, ses longs cheveux



Des membres de la communauté de Sannerz lors d'un rassemblement à Eisenach, 1925. Assis, au centre (de gauche à droite) : Eberhard, sa fille Emy-Margret, Gertrud Dalgas et Monika von Hollander (à la guitare).

attachés avec un ruban rose. Au début, nous ne faisons pas vraiment attention à ses manières bizarres, mais quand il s'est soudainement déshabillé complètement pendant le déjeuner communautaire en disant : « Pour ceux qui sont purs, tout est pur », nous savions que nous avions affaire à quelque chose de plus que de l'excentricité, et nous le renvoyâmes de la pièce.

Plus tard, nous confrontâmes Oswald sur son comportement et devînmes plus conscients de combien il était malheureux et tourmenté. Lorsqu'Eberhard lui demanda s'il voulait être libéré des esprits impurs qui manifestement le liaient, il répondit avec un sourire diabolique : « Vous ne pouvez pas le faire ! » Eberhard tint bon : « Mais l'Église le peut. » A cela, Oswald sortit de la chambre, en criant : « J'ai peur, ça a un lien avec la mort et le diable. Ça veut dire que je

dois mourir ! » Oswald courut si vite que personne ne pût le rattraper ; nous n'entendîmes jamais plus parler de lui.

Notre combat avec, Lotte Henze, une jeune fille de seize ans, fut bien différent, et beaucoup plus grave. Dès le début, Lotte avait souvent une expression bizarre, et il était évident qu'il y avait quelque chose d'anormal chez elle. Certes, il y avait des moments où elle avait l'air tout à fait normal, mais à d'autres, elle avait une expression tourmentée, presque méchante.

Tantôt Lotte réagissait à notre vie de manière positive, nous parlant ouvertement de son enfance difficile et posant des questions profondes, bien au-dessus de son âge ; tantôt, elle agissait très différemment, proférant des mots laids et haineux. Eberhard était troublé à son sujet, et nous fîmes en sorte qu'elle fût mon assistante dans le travail, pour que je puisse la soutenir dans les moments difficiles.

Un jour, Lotte nous supplia d'être baptisée. Nous sentions tous que cela l'aiderait, et nous ne tardâmes pas à avoir des réunions de préparation au baptême. Notre fils Heinrich y participa aussi, de même que Karl Keiderling, qui venait de revenir après un temps d'absence. Mais les réunions ne firent qu'aggraver les conflits internes de Lotte, et nous décidâmes de remettre son baptême ainsi que celui de Heinrich et de Karl, à plus tard. Je laisse ici les paroles d'Eberhard (dans une lettre à un groupe d'éditeurs chrétiens en avril 1926) parler d'elles-mêmes :

Nous avons traversé des moments difficiles cet hiver. L'un de nos combats fut lié à notre manque de finances ... et cette lutte ardue aurait pu à elle seule épuiser toutes nos forces ...

L'autre fut beaucoup plus difficile, plus fatidique. Je peux seulement en indiquer la nature à grands traits, les détails ne peuvent être racontés ici. Nous nous trouvâmes aux prises avec un combat spirituel contre des puissances ténébreuses

qui déployaient une force telle que nous n'en avions jamais connue auparavant ... Nous avons déjà été confrontés à des forces démoniaques, et nous avons vu quel pouvoir elles pouvaient avoir sur les gens. Mais jamais nous n'en avons rencontré de si effrayantes avant cet hiver. Nous devons être présents jour et nuit jusqu'à ce que, après des semaines de lutte, la force des puissances ennemies fut brisée.

L'exemple des premiers chrétiens qui nous révélait le pouvoir qui triomphe des démons était une aide pour notre petite communauté. La victoire donnée à Johann Christoph Blumhardt en 1843 après son combat contre les puissances démoniaques dans sa paroisse à Möttlingen était également un encouragement pour nous. Les manifestations sinistres et les blasphèmes terrifiants, les assauts furieux, la possession de la personne tourmentée par la puissance du mal, les attaques sur la foi des croyants — tout cela ne peut être brisé que par le nom de Jésus-Christ, en témoignant de sa vie, depuis sa naissance virginale jusqu'à ses paroles et ses actes, sa crucifixion et sa résurrection.

Ce n'est que par la puissance et l'autorité du Saint-Esprit que les forces du mal peuvent être brisées ; un individu ne peut rien faire. L'Eglise seule est investie de l'autorité pour leur commander, aussi petite soit la poignée de croyants dévoués qui la représente. Lorsque cette autorité est donnée, les puissances démoniaques deviennent anxieuses et craintives, ce qui peut se manifester dans la personne possédée par un effondrement physique ou en s'enfuyant et se cachant. L'important est donc de tenir bon, de croire en Jésus-Christ et, par lui, de bannir complètement la puissance maléfique, jusqu'à ce que la personne possédée soit libérée et puisse d'elle-même solliciter l'aide du Christ.

Dieu nous accorda cette victoire — quelle veille du Nouvel An mémorable ! — et par cela, certains d'entre nous trouvèrent une foi renouvelée (et une nouvelle conscience de leur propre petitesse humaine), telle qu'ils n'en avaient jamais eue auparavant. Il devint clair que l'essentiel n'était pas l'individu et son salut, mais la lutte pour la suprématie entre les deux forces spirituelles. Il s'agissait d'un conflit entre Dieu et Satan

— entre la seule force bonne, la puissance de l'Esprit Saint, et les forces mauvaises des démons. Et nous étions plus certains que jamais que le Royaume de Dieu, c'est le *pouvoir*.

Les luttes se prolongèrent sur une période de plusieurs semaines et continuaient souvent la nuit, de sorte qu'à la fin, nous étions épuisés. Puis, dans les mois qui suivirent (et ils furent presque plus difficiles) il fallut montrer à la personne qui avait éprouvé ces tourments indicibles le chemin de retour à la foi ... car en dépit de tout ce qui s'était passé, ce n'était pas encore gagné. Puis il y eut des doutes et des craintes chez ceux qui avaient tenu bon dans la foi le plus courageusement pendant les jours les plus durs de la lutte, parce que la personne en question eut plusieurs rechutes ... Malheureusement, notre attention se concentra trop sur cette personne en fin de compte, ce qui nous détourna de notre amour pour Dieu.

Maintenant, notre petite communauté a besoin d'être raffermie à nouveau dans des moments de calme ... afin que le Christ puisse nous purifier et nous préparer. Nous sommes toujours dans une lutte, mais il s'agit d'une lutte de devenir. Nous sommes au commencement d'un temps nouveau.

Nous vous demandons du fond de nos cœurs de patienter avec nous dans cette situation, et surtout de continuer à nous soutenir par votre aide pratique et vos prières. Que Dieu attise les flammes de la lutte décisive dans son église universelle, et qu'il la mène à la victoire.

Votre frère, Eberhard Arnold

P.S. Vous vous rendrez compte que cette information est strictement confidentielle, et que je n'ai écrit tout cela qu'à cause de ma confiance en votre amitié. Dans la mesure du possible, restez discrets sur les choses de cette nature.

Oui, ces jours de lutte intense nous rappelaient encore et encore le combat de Blumhardt, et nous croyions que Lotte s'engagerait dans notre communauté définitivement, tout comme la tourmentée Gottliebin s'était jointe à la maisonnée

des Blumhardt en son temps. Mais cela ne nous fut pas donné. Les combats de Lotte ne se reproduisirent pas, du moins pas tant qu'elle resta chez nous, mais après un an ou deux, elle nous quitta. Plus tard, elle revint de temps en temps pour nous rendre visite, une fois avec un enfant. Puis, au début des années 1930, nous apprîmes que la Gestapo l'avait arrêtée en raison de son implication avec les communistes, et l'avait envoyée dans un camp de concentration. Ce fut la dernière fois que nous entendîmes parler d'elle.

7 ♦ le « bruderhof » du rhön

Notre porte restait ouverte — pour entrer aussi bien que pour partir — et beaucoup de gens allaient et venaient. Toutes sortes de gens venaient chercher refuge chez nous. Une jeune visiteuse avait fui son mari et vint se réfugier chez nous ; un autre visiteur, recherché par la police, disparut soudainement derrière une armoire pendant un de nos repas communautaires : il avait regardé par la fenêtre et avait vu des policiers s'approcher. Une jeune fille fit le voyage de Berlin à cause d'une histoire d'amour malheureuse à laquelle son père avait mis un terme. Les gens venaient à Sannerz pour de multiples raisons — et pas toujours des plus profondes.

Au milieu des années 1920, plusieurs jeunes gens nous rejoignirent : parmi eux, il y avait Alfred Gneiting, Arno Martin, Hans Zumpe, Fritz Kleiner, et Kurt Zimmermann. Tous restèrent avec nous pour de bon. D'autres nous aidèrent pendant un certain temps, mais se fatiguèrent du caractère rude de notre vie. Des vagabonds — les « frères de la route », comme on les appelait — apparaissaient souvent aussi. Le chômage était très répandu en Allemagne dans les années d'après guerre, et beaucoup étaient contraints de vagabonder, à la poursuite d'une journée de travail là où elle se présenterait.

Comme notre maisonnée augmenta jusqu'à environ cinquante personnes, la maison à Sannerz devint trop petite, et nous fûmes contraints de commencer à chercher

une nouvelle propriété, même si nous n'avions pas d'argent. Nous entendîmes bientôt parler de la Sparhof, une grande ferme à quelques kilomètres de chez nous. C'était un endroit isolé sur des terres rocheuses, et les paysans dans le voisinage n'avaient pas très bonne réputation, ce qui ne nous effrayait pas. N'avions-nous pas toujours cherché les pauvres?

LE SPARHOF ÉTAIT COMPOSÉ de sept fermes, dont la plus importante — la Hansehof — avait environ vingt-six hectares. La propriété avait changé de main plusieurs fois en raison de dettes et de décès, les bâtiments étaient vétustes et les champs abandonnés. En plus de cela, il y avait des conditions inattendues — le couple qui vivait dans la ferme avait le droit d'y demeurer jusqu'à leur mort. C'était malgré tout le seul endroit que nous trouvâmes qui semblait offrir des possibilités, et le prix demandé était avantageux : 26.000 marks.

Si délabrée qu'elle fut, la ferme n'était pas loin de Sannerz, ce qui était un point important en sa faveur. Nous n'avions aucune idée d'où nous trouverions les 10.000 marks nécessaires pour l'acompte, ni de comment nous pourrions rassembler les fonds nécessaires pour reconstruire et agrandir la maison principale, qui était complètement inhabitable. Mais nous étions impatients de construire un « monument » à la vie communautaire, comme l'exprima Eberhard, et nous n'avions pas peur de travailler. Si c'était un pas dans la bonne direction, nous devons le prendre, et le prendre dans la foi. Nous décidâmes d'acheter.

A l'automne 1926, la communauté nous envoya, Eberhard et moi, pour parler avec les propriétaires ; ensuite nous allâmes à Fulda, dans l'espoir de pouvoir signer le contrat. Else et moi nous assîmes dans le Café Hesse en attendant le retour d'Eberhard de chez le notaire. Quand il revint nous chercher pour signer, j'hésitai, me demandant à voix haute comment donc nous pouvions signer sans avoir le premier des 10.000



marks d'acompte dont nous aurions besoin dans les dix Le "Hansehof" tel qu'il était en 1926, l'année où il fut acheté par la communauté de Sannerz et rebaptisé le Bruderhof du Röhn.

prochains jours. Naturellement, nous avons expliqué à un certain nombre de nos amis nos intentions, et nous espérons recevoir un don ici ou là, mais nous ne connaissions personne qui pouvait nous donner une telle somme. Pourtant, Eberhard fut catégorique : « C'est un pas dans la foi ! ».

Notre échéance approchait, et il n'y avait toujours pas d'argent. Puis, le dernier jour avant que l'argent ne fut dû, un ami, le prince de Schönburg-Waldenburg, nous remit 10.000 marks. Notre joie ne connut plus de bornes ! Tout le monde se réunit à la maison, et nous enchaînâmes les chants de louange et d'action de grâce.

Maintenant, il nous fallait résoudre les problèmes pratiques. Les formalités nécessaires, telles que le transfert de titre, avaient déjà été accomplies, mais il y avait beaucoup d'autres choses qu'il fallait planifier. Nous considérâmes d'abord la récolte de pommes de terre à venir — notre aliment de base principal pour l'hiver — et décidâmes que les écoliers et les enseignants la feraient. Puis, nous constituâmes un comité pour la rénovation et la construction, dirigé par

Georg Barth. Adolf Braun (et plus tard Arno Martin) fut chargé du travail agricole, y compris le labourage. La maison d'édition et les plus jeunes enfants devaient rester à Sannerz pour le moment, jusqu'à ce que le logement fût disponible. On demanda à Adolf et Martha Braun d'être les responsables du nouveau lieu, que l'on appela le Bruderhof du Rhön, et Gertrud Ziebarth (plus tard Dyroff) fut envoyée pour les aider. Gertrud nous avait rejoints quelque temps auparavant ; elle servit la communauté fidèlement jusqu'à sa mort inattendue en 1939, après la naissance de son troisième fils.

Le premier groupe d'adultes (et d'enfants de douze ans et plus) s'installa dans le nouveau Bruderhof juste à temps pour la récolte de pommes de terre. Nous étions déjà en novembre, avec de forts vents du Nord, de la pluie et du brouillard, et il fallut travailler rapidement pour devancer les premières gelées. L'une de nous — Martha, Moni ou moi — sortait avec les enfants, apportant des boissons chaudes à ceux qui travaillaient dans les champs toute la journée. Chaque fois que les mains et les pieds des enfants devenaient trop froids, nous interrompions les travaux pour danser en cercle. La nuit, nous mettions de la paille dans une des chambres et nous dormions dessus. Nous installâmes aussi un petit poêle en fonte, et il nous fallut faire passer le tuyau par une fenêtre puisqu'il n'y avait pas de cheminée à proprement parler. S'il ne faisait guère plus chaud à l'intérieur, il y faisait au moins plus sec.

Pendant que nous arrachions les pommes de terre dans l'un des champs, l'autre était labouré en préparation pour le printemps. Notre matériel agricole était dans un piteux état et devait être continuellement réparé. Heureusement, nous avions un forgeron, Fritz Kleiner, dont l'enthousiasme faisait de lui exactement la personne qu'il nous fallait.

En dehors de Georg, notre équipe de construction se composait principalement de jeunes amis du Mouvement de

la jeunesse et de la classe ouvrière. Sans argent ni matériel suffisants, la construction ne fut pas du tout facile. Il fallut d'abord abattre des arbres, puis échanger le bois abattu, qui était évidemment encore vert et inutilisable, pour du bois sec à Veitsteinbach, le village le plus proche. L'argile pour les briques séchées à l'air, que nous faisons nous-mêmes, devait être transportée de Mittelkalbach, à plus d'une heure de descente et plus encore pour remonter au retour. La charrette pour le transport était tirée par deux vieux chevaux qui venaient avec la ferme. Pendant la journée, nous utilisions ces chevaux pour labourer, ou pour transférer des meubles et équipements de Sannerz ; le soir, nous les employions aussi pour transporter du matériel pour la construction. Il n'est pas surprenant que l'un d'eux mourût bientôt, et que l'autre tombât malade, refusant net de continuer.

Les chevaux que nous achetâmes plus tard, d'une race prussienne plus fine, étaient également surchargés de travail. Attelés à une calèche légère, que nous avions provisoirement équipée pour exposer nos livres et nos brochures, ils furent utilisés pour la mission, ainsi que pour transporter des personnes jusqu'aux villages voisins. Ils furent également utilisés pour des trajets jusqu'aux gares — Sterbfritz, à environ une heure et demie de chez nous, ou Neuhof, un peu plus loin. Parfois, nous les utilisions même pour tirer la calèche jusqu'à Fulda, à une trentaine de kilomètres de distance, puisque la plupart du temps nous n'avions pas d'argent pour le train. Si quelqu'un avait besoin d'argent liquide en ville, il fallait d'abord vendre des livres ou des brochures, ou des pièces artisanales comme des bougeoirs en bois, des crèches de Noël et des marque-pages.

Je me souviens encore d'un voyage que je fis juste avant Noël : Else conduisait, et nous avions juste assez d'argent pour nous acheter une tasse de café chaud en route. Hélas, Freia, notre cheval, fit grève à mi-chemin vers Fulda. Il se



Le manque de matériel et une terre pierreuse rendaient les labours difficiles au Bruderhof du Röhn – pour les chevaux, qui travaillaient trop, comme pour les hommes, qui étaient pauvrement nourris.

coucha au milieu de la route et refusa de bouger, ne répondant ni aux paroles encourageantes ni aux claquements du fouet. Il ne voulait tout simplement pas se lever. Ce n'est que lorsque nous lui avons donné notre café qu'il eut l'amabilité de se relever et de faire les vingt kilomètres de route qui restaient jusqu'à Fulda. Oui, il y avait des jours ardues — mais un peu d'humour suffisait à alléger les moments difficiles.

Notre nourriture à Sannerz et au Bruderhof du Rhön était très pauvre, et il n'est pas surprenant que les jeunes gens qui travaillaient dans la construction fussent souvent complètement épuisés. Il y avait pénurie de tout, et les quelques provisions que nous achetions devaient être divisées entre les deux communautés. La viande était très rare, et les rations de pain, de lard, et de sucre insuffisantes. Les pommes de terre étaient notre principale denrée de base mais, en raison de la récolte tardive, une large part fut abîmée par le gel, ce qui leur donnait un goût légèrement sucré. Nous

eûmes un peu de viande dure d'une vieille vache, et il y avait de la choucroute en abondance. Mais d'une manière générale, il n'y avait pas de matières grasses dans notre régime alimentaire. Tout le monde aurait pu manger davantage, et les hommes qui travaillaient à la nouvelle ferme par temps froid eurent particulièrement faim. Quelques fois, ils tuaient même un chat (un « lapin des toits », comme disaient les paysans en plaisantant) tant ils étaient affamés.

Eberhard et moi passions deux ou trois jours par semaine à la ferme. Nous nous y rendions en traîneau, ce qui était assez agréable, mais parfois le brouillard et la neige étaient si mauvais que nous ne pouvions pas trouver le chemin. Il nous arriva parfois de tourner en rond jusqu'à ce que l'un des bâtisseurs ou des hommes travaillant dans les champs entendît nos cris. Un jour, la neige était si profonde que nous perdîmes complètement la route. Pour aggraver la situation, la nuit tombait de bonne heure, nous ne pouvions alors plus rien voir du tout.

Notre présence était nécessaire à bien des égards — pour encourager, pour avoir des entretiens personnels, pour régler des querelles, ou pour aider là où il y avait un manque de communication entre les différentes équipes de travail. Souvent, ces tensions étaient liées à nos difficultés financières, il semblait alors que la meilleure façon de les surmonter était simplement de chanter. Nous chantions des chansons humoristiques et des chansons d'espoir, ainsi que de vieilles chansons socialistes comme celle avec le couplet : « Nous sommes liés par l'amour et le besoin de lutter pour la liberté et pour le pain ».

En dépit de notre pauvreté, certains de nos jeunes collègues avaient énormément d'idéalisme. Ce ne fut pourtant pas toujours suffisant pour surmonter toutes les difficultés. Ainsi, plusieurs nous quittèrent. Rétrospectivement pourtant, je ne



Danses autour de l'arbre de mai au Bruderhof du Röhn, 1927. La pauvreté allait de soi, mais jamais elle n'était un obstacle aux célébrations.

pense pas qu'ils soient partis uniquement en raison de nos difficultés extérieures. La construction d'une vie nouvelle impliquait pour chacun de grandes exigences intérieures et, comme Jésus lui-même l'a dit : « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à *tout* ce qu'il possède ne peut être mon disciple ».

Pendant ces temps difficiles, notre petite école continuait de fonctionner aussi bien qu'elle le pouvait, et les enseignants trouvèrent même le temps de monter une pièce de Noël avec les enfants. Le travail d'édition continuait aussi, bien sûr, de même que nos efforts d'assistance à ceux qui étaient dans le besoin. Au cours de la dernière semaine de décembre, nous organisâmes une rencontre de la Jeunesse Allemande Libre à Sannerz — un jour, nous nous rendîmes tous au nouveau Bruderhof pour y tenir une séance.

Dans l'ensemble, il n'était pas facile d'être divisé en deux groupes : il y avait des malentendus qui devaient être résolus en nous réunissant pour en parler. Une vie en communauté

— une vie de partage et de collaboration ! Même après toutes ces années, je pense que c'est tout simplement un mystère.

L'ÉTÉ 1927, IL FUT ENFIN POSSIBLE pour ceux d'entre nous qui étaient restés à Sannerz de venir au Bruderhof du Rhön. Ce fut un exode heureux, d'abord pour les quinze enfants restants, puis quelques semaines plus tard, pour le personnel de la maison d'édition. Comme nous étions joyeux d'être enfin réunis en un seul endroit ! Nous étions toujours à court de place, et certains durent vivre dans une grange voisine en guise de logement temporaire. Mais qu'importe ? C'était l'été, et nous aimions vivre dans la nature.

Cet automne là, nous célébrâmes les premières fiançailles dans notre communauté, celles de Georg Barth et Monika von Hollander, ce qui nous donna une occasion — en particulier pour les jeunes — de beaucoup nous amuser. Le matin qui suivit l'annonce des fiançailles, toutes les portes et les fenêtres étaient décorées de cœurs rouges, et nous chantâmes la vieille chanson d'amour, « Qui arrive par le pré ? », y ajoutant spontanément de nouveaux couplets.

Le mariage fut célébré le 4 décembre 1927. En dépit de notre grande pauvreté — une soupe de nouilles fut le plat principal — ce fut une fête très joyeuse. On alluma des bougies de Noël rouges fixées sur un chandelier à sept branches que Georg avait fait lui-même, et la cérémonie de mariage ainsi que la célébration avec du café et du « stollen » qui suivit, furent très festives. Des invités avaient été conviés et ils vinrent, dont Hilde, la sœur de Georg.

Au lieu de prononcer des vœux religieux traditionnels, le couple utilisa des vœux de Zinzendorf, dont les mots sur le sens de l'amour firent une profonde impression sur tous ceux qui y assistaient :

« Quel mystère particulier a l'Eglise de Dieu ?

— Le mariage.

— Que symbolise le mystère du mariage ?

— C'est un symbole du Christ et de l'Eglise ».

Tenant une bougie rouge allumée, Emy-Margret récita ensuite un hymne de Méthodius le martyr, « D'en haut, ô vierges », avec son refrain, « Je me consacre à toi, / et portant une lampe qui brille / je vais à ta rencontre, mon Epoux ». Rose Meyer récita un poème de Zinzendorf, « Nous nous aimons sincèrement », qui contient un verset que j'ai toujours particulièrement aimé :

O église, donne complètement ton amour ardent,
Avec des pouvoirs consacrés ;
Car Dieu t'a choisie de toute éternité pour l'amour.
Il est bon que ton cœur étreigne
Tant ceux qui t'aiment que ceux qui te haïssent.

Moni avait plusieurs années de plus que Georg, mais debout dans sa robe de velours côtelé blanc, une couronne de myrte dans les cheveux, elle paraissait plus jeune que jamais.

Après toutes les festivités, le couple partit pour un court voyage de noces à Würzburg — cette belle vieille ville, si riche en histoire et en trésors architecturaux inspirés par une vénération pour Marie.

Le voyage des Barth ne fut rendu possible que par des sacrifices ; comme d'habitude, nos finances étaient serrées, et nous étions lourdement endettés. Des billets à ordre étaient dus, et le crédit dut être prolongé. Else, qui avait dû mettre en ordre les documents pour que tout cela fût possible, arriva juste à temps pour la célébration.

Je me souviendrai toujours de la fête de Noël qui suivit — notre première au Bruderhof du Rhön — comme d'un moment spécial. En plus de la crèche habituelle, nous jouâmes une pièce dans laquelle Georg tenait le rôle de Siméon, et moi

le rôle d'Anne. Il y eut aussi des chansons de Noël anciennes et nouvelles, bien sûr, et l'espoir qui remplissait nos cœurs chaque année. Comme nous attendions ardemment l'Avent Final, la seconde venue du Christ, quand la paix, la joie et la justice régneront chez tous les peuples !

Nous appelions la période entre le 25 décembre et le 1er janvier le temps « entre les années », et nous en profitions pour avoir des réunions de clarification et de renouvellement. Ce qui avait troublé la paix entre les individus ou dans la communauté était tiré au clair, et d'autres questions du même ordre étaient réglées et résolues. C'était également un temps pour examiner les événements de l'année passée et pour regarder vers l'avenir. Des années plus tard, lorsque les travaux agricoles et de construction nous accaparaient, nous nous disions l'un à l'autre : « Nous allons devoir en parler davantage sous l'arbre de Noël ».

Ce décembre là, « entre les années » 1927 et 1928, Ursula Keiderling, une enfant de onze mois, mourut. L'enfant jouait joyeusement dans son lit ; un instant plus tard, sa mère Irmgard, qui avait quitté la chambre pendant quelques minutes, revint pour trouver la salle pleine de fumée (un fagot de bois humide avait été laissé à sécher près du poêle) et l'enfant respirant péniblement. Pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, nous restâmes au chevet de la petite fille, le cœur serré par l'angoisse. Le lendemain soir, à notre grand choc et chagrin, elle nous fut enlevée.

Après que le petit corps eût été étendu dans le bureau d'édition, un petit sapin avec des bougies allumées fut installé près du lit ; plus tard, nous nous réunîmes autour de l'arbre pour chanter des berceuses de Noël : « Tout doux, tout doux, car Jésus va dormir » et « Berçons l'enfant doux ». Un couplet du cantique « De la montagne, le vent souffle doucement » prit une signification particulière pour nous :

Le bébé se réveille et regarde vers les cieux.
Alors chantez, tous les anges, réjouissez-vous,
tous les hommes,
Car la mort est désormais vaincue,
Ainsi que tout pouvoir de douleur et de péché.
Bien-aimé et loué soit Dieu dans les cieux !

Le 31 décembre, Eberhard et moi allâmes à Fulda, dans l'espoir d'obtenir la permission d'enterrer l'enfant sur notre propre terre. Malheureusement, nous arrivâmes au bureau des licences trop tard, et ce projet ne put aboutir. En fin de compte, nous amenâmes le petit corps au cimetière catholique de Veitsteinbach, où nous avions la permission de célébrer notre propre culte. Ainsi, l'année se termina sur une note grave, bien que la proximité de l'éternité nous rapprochât les uns des autres.

Au beau milieu de la vie nous sommes
Entourés par la mort la plus sombre.
A qui pourrions-nous demander de l'aide ?
Où trouverons-nous la miséricorde ?
En toi seul, ô Dieu !

Pendant longtemps après 1922, nous eûmes toujours moins d'hommes dans nos rangs que de femmes. Ainsi, nous eûmes d'autant plus de joie quand, le dernier jour de 1927, deux jeunes collaborateurs, Hans Zumpe et Fritz Kleiner, déclarèrent publiquement leur intention de s'engager pour la vie dans notre voie commune. Quel encouragement pour le Nouvel An ! Arno Martin avait pris la même décision peu de temps avant, nous avons donc alors trois jeunes frères qui étaient en mesure d'assumer de plus grandes responsabilités dans la communauté.

Les années 1928 et 1929 nous entraînèrent dans de nouveaux combats contre l'esprit de Mammon et les pouvoirs de la maladie. En ce qui concerne nos finances, c'était la

même histoire qu'à Sannerz : les traites arrivaient à échéance, et nous n'étions pas en mesure de les payer ; deux ou trois d'entre nous étions constamment sur la route, nous efforçant d'obtenir plus de crédit. Le prix à payer était lourd, tant en raison du temps que cela prenait qu'en raison du taux d'intérêt élevé. M. Schreiner, l'huissier local, venait presque tous les vendredis pour confisquer un autre meuble (ou une vache ou un cochon) par l'apposition d'un « coucou » (une étiquette du gouvernement portant l'aigle allemand). Eberhard plaisantait en disant que l'huissier n'aurait pas besoin d'attendre un an avant de devenir membre (comme devaient le faire les autres hôtes qui voulaient s'engager) ; après tout, il était notre hôte chaque semaine ! Un jour, le tribunal menaça même de mettre toute la propriété à la vente aux enchères. Ces inconvénients entravaient notre capacité de bâtir aussi rapidement que nous l'aurions voulu, mais ils ne refroidirent jamais nos convictions. Dieu nous avait confié une mission, et le travail devait aller de l'avant.

DEPUIS SES ANNÉES UNIVERSITAIRES, Eberhard avait été fasciné par les Anabaptistes radicaux de l'époque de la Réforme, et vers la fin des années 1920, cet intérêt l'absorba — ainsi que nous tous — une fois de plus. Nous étions particulièrement désireux d'apprendre tout ce que nous pouvions sur les huttériens du seizième siècle, puisque l'origine de leurs colonies collectives correspondait à bien des égards à la nôtre. Eberhard étudiait l'histoire et les bases économiques de leurs communautés, et aux repas communautaires et aux réunions, il nous lisait des passages de leurs écrits spirituels, ainsi que des récits au sujet de leurs martyrs.

A mesure que nous obtenions des informations sur les huttériens dans les bibliothèques et les archives, nous réalisions à quel point de nombreux aspects de leur vie étaient semblables aux nôtres : nous lisions des écrits sur les « règles »

de leur vie communautaire, leur niveau élevé d'hygiène, et — pour le seizième siècle tout au moins — leurs pratiques éducatives progressistes. Non pas que nous voulions copier ou imiter quoi que ce soit, mais plus nous les découvriions, plus nous nous sentions proches d'eux.

En substance, nous avions déjà les « services » d'une communauté traditionnelle huttérienne au sein de la nôtre. Nous avions un serviteur de la Parole (pasteur), quoique sous un autre nom ; nous avions un frère pour superviser les questions commerciales et financières, et un autre pour superviser les travaux. Nous avions aussi une mère-responsable, une infirmière, une sœur qui supervisait les travaux pratiques, un directeur d'école et plusieurs enseignantes. Ces fonctions n'avaient pas été désignées comme telles — elles avaient tout simplement émergé peu à peu de notre vie communautaire. Mais c'était le même esprit, nous appelant au même témoignage à notre époque.

Quelques années plus tôt, nous avions découvert que les huttériens existaient encore en Amérique du Nord, mais nous n'avions jamais pris contact. A présent, alors qu'un jour nous parlions dans le bureau d'édition, Fritz me demanda : « Au fait, qu'est-ce qui nous empêche de travailler avec eux ? » Dans les discussions qui suivirent, deux choses devinrent claires : d'abord, nous étions fermement de l'avis que tous ceux qui cherchent à vivre en communauté de foi et de travail, dans les temps passés ou présents, doivent appartenir aux mêmes rangs. Deuxièmement, nous affirmâmes de nouveau qu'Eberhard, Else et moi-même n'avions jamais voulu « fonder » un mouvement à nous.

Peu après, des mesures furent prises pour établir une relation plus concrète avec les huttériens. Nous préparâmes un document déclarant que nous nous sentions appelés à suivre le même chemin de vie de disciples qu'eux-mêmes avaient

été appelés à suivre quatre cents ans plus tôt, et que nous désirions être unis avec eux. Eberhard envoya la lettre à un certain Elias Walter dans une communauté dans l'Alberta au Canada, et nous attendîmes sa réponse avec impatience. Quand, après une longue attente, une enveloppe arriva, notre enthousiasme retomba quelque peu : elle ne contenait que quelques livrets d'Andreas Ehrenpreis, un évêque anabaptiste du dix-septième siècle. Plus tard, cependant, nous reçûmes un bref remerciement pour notre document. En 1929, les lettres se mirent à arriver plus régulièrement, et à la suite de cette correspondance, Eberhard fut invité à rendre visite aux communautés hutériennes au Canada en 1930.

En même temps qu'un dialogue se développait avec les hutériens, l'énergie qui avait incité tant de nos compatriotes allemands à une vie nouvelle dans les années d'après-guerre diminuait. Certes, l'Esprit demeurait dans certains milieux, telles que la Jeunesse de Neu-Sonnefeld et Eisenach, et il y avait encore des groupes comparables en Suisse, en Hollande et en Angleterre.

Mais il y avait aussi bien des choses qui avaient mal tourné, en particulier dans les *Siedlungen*, des colonies communautaires disséminées un peu partout dans les campagnes. Plus d'une communauté s'effondra à la suite de désillusions, de relations érotiques ou du fanatisme. L'idéalisme radical ne faisait jamais défaut mais, hélas, la plupart des gens n'étaient pas prêts à mettre leurs théories en pratique.

Le manque de direction était un problème critique dans le Mouvement de la jeunesse : dans certains groupes, tout le monde voulait déterminer son propre mode de vie, son propre travail. Certains croyaient que personne ne devait être commandé par un autre pour faire un certain travail, et que la liberté consistait dans le droit de chacun de faire ce qu'il voulait, quand il en avait envie. Les gens aspiraient à la vie en

communauté, mais il n'était pas rare d'entendre des remarques comme : « Nous avons travaillé sous le fouet trop longtemps » ou « Nous ne nous sommes pas engagés dans une colonie juste pour être commandés par d'autres » ou encore « Nous ne reconnaissons aucune autorité ici ». Dans notre Bruderhof, aussi, la question de la liberté et de sa véritable signification était un thème fréquent dans les réunions.

Les visiteurs continuaient à venir, et nous étions reconnaissants pour tous ceux qui restaient. Katrin Ebner, une paysanne du voisinage, vint chez nous avec son bébé, Anna, et devint bientôt un membre engagé à vie. Du voisinage immédiat, elle fut la seule à nous rejoindre. Gretel Knott (plus tard Gneiting), une enseignante de maternelle, nous rejoignit en 1928 — un merveilleux ajout de plus à notre communauté.

De nombreux communistes nous rendirent visite durant ces années. Certains d'entre eux furent bouleversés par ce qu'ils trouvaient. Nous appelant *Edelkommunisten* (des communistes nobles), ils disaient que notre vie incarnait les idéaux les plus profonds de leur philosophie. D'autres nous quittèrent pleins d'indignation, en particulier par notre refus de la violence. Ceux-ci nous dirent : « Lorsque le communisme gouvernera le pays, vous serez les premiers à être pendus. » Eberhard exprima notre conviction selon laquelle, en tant que disciples de la voie de Jésus, nous ne pourrions jamais recourir à la violence ; nous n'en continuâmes pas moins d'être convaincus que le communisme et le socialisme avaient un message vital pour le monde, et surtout pour des soi-disant chrétiens. La religion institutionnelle n'était qu'une pierre d'achoppement car, parmi les églises établies, il n'y en avait pas une qui n'avait pas fait cause commune avec la richesse et le pouvoir temporel. « Et si les disciples se taisent, les pierres crieront ».

Des visiteurs des milieux nationalistes venaient aussi à nous ; je me souviens de longues discussions avec eux sur la question de l'intérêt national au-dessus de l'intérêt personnel, et sur le *Volksgemeinschaft* (la communauté nationale), un concept que les nazis feraient connaître, à leur propre manière tordue, dans les années à venir. Nous cherchions un terrain d'entente avec ces visiteurs, mais cela n'empêchait pas les disputes.

La popularité croissante des idées nationalistes détenues par des hommes comme Hitler, peut être en partie comprise dans le contexte de cette époque. Certes, la guerre était terminée depuis longtemps, mais les Allemands souffraient toujours des ravages économiques de la défaite. La nourriture était rare et les prix élevés et les marchandises importées inabordables. A cela s'ajoutait le taux de chômage élevé qui provoquait de l'agitation dans les grandes villes (Je dois rendre hommage ici à l'aide que les Quakers anglais donnèrent à tant d'écoles et hôpitaux, aux orphelinats et aux foyers pour personnes âgées tout au long de ces années difficiles.) L'inflation n'était aussi élevée qu'elle l'était dans les pires années, 1923 et 1924, mais la monnaie papier était encore sous-évaluée. Pas étonnant qu'avec toutes ces difficultés, les habitants cherchèrent un leader pour rétablir l'ordre dans le pays, sans réel souci de son appartenance politique.

A MESURE QUE LE TEMPS passait, d'autres enfants démunis nous étaient amenés. Un jour, la police nous demanda si nous pouvions prendre un enfant de deux ans abandonné. Ils l'avaient trouvé dans un sac accroché à un arbre au bord de la route, avec une note : « Celui qui trouve cet enfant peut le garder. » Adolf et Martha Braun (qui avaient déjà deux enfants) accueillirent l'enfant dans leur famille.

Erhard, (comme il s'est avéré qu'il s'appelait), avait été négligé — il était couvert de poux et de gale, et mal nourri. Mais grâce aux soins de Martha, il se porta bientôt bien. Au



La salle à manger du Bruderhof du Röhn décorée pour l'Avent, 1930. Elle était éclairée grâce aux chandeliers à sept branches accrochés au plafond.

fur et à mesure qu'il grandissait, nous remarquâmes une certaine agitation chez lui, un besoin d'errer, de vagabonder, et parfois même il s'enfuit, mais jamais pour longtemps. Malheureusement, quelque temps après l'arrivée de Hitler au pouvoir, un homme apparut un jour sur un vélo ; il prétendait être le père du garçon, et produisit un document officiel à cet effet. Que pouvions-nous faire ? L'étranger emmena Erhard avec lui, ce fut la dernière fois que nous le vîmes.

Puis il y eut « Ulala », un autre enfant que les gitans nous apportèrent quand il était encore bébé. Moni éleva Ulala et l'aimait beaucoup, mais lui aussi fut repris par sa famille quand il fut plus âgé. Ils vivaient dans une remorque dans un quartier pauvre près de Fulda, dans lequel nous nous rendîmes dans l'espoir de reprendre le garçon, mais en vain. Plus tard, nous apprîmes qu'il était mort dans une institution catholique.

Walter avait un an et demi lorsque sa mère nous l'amena en raison d'une situation familiale malheureuse. Nous l'accueillîmes dans notre propre famille, et Else s'occupa de lui avec dévouement. Après un certain temps, il retourna à sa mère, mais Else réussit finalement à le ramener et à l'adopter légalement.

PENDANT CE TEMPS, nos propres enfants grandissaient, et nous commençons à étudier les possibilités de formations postsecondaires pour eux en dehors du Bruderhof. D'une part, nous voulions trouver un domaine ou une profession qui pourrait les aider une fois adultes, mais surtout, nous voulions que chacun soit en mesure de prendre une décision indépendante quant à son avenir. Nous ne voulions pas de compagnons faibles ou peu enthousiastes sur le chemin étroit que nous avons choisi — ni dans nos propres familles, ni parmi les enfants que nous avons accueillis et élevés.

Pour commencer, Emy-Margret allait entamer une formation d'enseignante dans une école maternelle Fröbel à Thales dans les montagnes du Harz. Hardy alla à Bieberstein, un pensionnat qui enseignait l'agriculture et l'artisanat ainsi que des matières académiques, et Hans Grimm fut mis en apprentissage chez un menuisier pour trois ans. Il y en eut d'autres aussi, bien sûr, mais seulement jusqu'en 1933, lorsque la répression nazie mit un terme à tout cela.

Pendant les premières années du Bruderhof du Rhön, nous étions tous engagés dans les travaux agricoles. Nous avions un jardinier professionnel — Walter Hüsey, un socialiste religieux suisse qui nous rejoignit en 1929 — mais il ne pouvait pas tout faire. Le Sparhof avait été négligé depuis si longtemps, et le sol si pauvre au début, que cultiver ces terres n'avait jamais vraiment fourni une base suffisante pour vivre.

Les légumes du potager mûrissaient tardivement en raison de l'altitude élevée du Rhön et des vents dominants froids. Les

pommes de terre s'épuisaient au printemps, après quoi notre nourriture était toujours particulièrement maigre jusqu'à la prochaine récolte. Nous cultivions notre propre blé, mais ce n'était guère suffisant pour les six mois de l'automne jusqu'au printemps. De plus, nous n'avions pas d'argent pour acheter du pain. Je me souviens encore comment, après qu'un visiteur nous eût donné cinquante marks, nous envoyâmes sur le champ un des enfants au village pour acheter du pain ! Lors des fêtes d'anniversaire, une miche de pain remplaçait le gâteau — et beaucoup la préféraient.

Dans la « Lettre à nos hôtes », une sorte de règle de la maison écrite en 1928 que nous donnions à chaque visiteur, nous conseillions à tous ceux qui voulaient absolument du pain de s'en procurer eux-mêmes, puisque notre récolte avait été mauvaise et que nous ne pouvions pas promettre une nourriture suffisante — pas même pour nos propres membres. Certains trouvaient cela difficile à accepter. La simplicité, disaient-ils, ils pouvaient comprendre. Mais le pain ? C'est une nécessité de base, et ce n'était certainement pas trop demander que d'en avoir suffisamment à portée de main. Mais par périodes, c'était tout simplement ainsi que les choses étaient.

Dans une de nos chansons préférées, « Nous labourons les champs et dispersons la semence », au lieu des vers « il donne la pâture au bétail / Et du pain à nos enfants », nous chantions parfois, « Il donne la pâture au enfants / Et du pain au bétail ». Ce n'était pas vraiment une plaisanterie — pendant que nous donnions autant de céréales que possible aux vaches pour assurer du bon lait pour les enfants, le reste d'entre nous devions nous contenter d'épinards sauvages, repas après repas.

Lorsque (pour la première fois après de nombreuses années), nous eûmes des porcs à abattre et fûmes en mesure d'ajouter du porc à notre régime alimentaire, beaucoup d'entre nous eûmes des indigestions. Nous n'étions tout simplement

plus habitués à la viande.

Plusieurs d'entre nous avaient une mauvaise santé, et non pas seulement à cause de la malnutrition. Else, qui avait perdu la moitié de son estomac après une opération, souffrait de tuberculose, de même qu'Emy-Margret. Au cours



d'une période particulièrement mauvaise, les médecins ne donnèrent à Else que quelques jours à vivre, mais quand nous priâmes pour elle, elle se rétablit ; elle fut bientôt de retour au travail, reprenant un emploi à plein temps en tant que secrétaire d'Eberhard.

Afin d'améliorer notre situation alimentaire à long terme, nous décidâmes de planter des brise-vents sur la colline derrière nos bâtiments, là où ne pouvait pousser que la bruyère. A l'automne de 1932, avec l'aide d'un groupe de jeunes baptistes venus pour fournir le personnel d'un « camp de travail », nous plantâmes des centaines de jeunes plants d'épinettes et de mélèzes. Nous plantâmes aussi des cerisiers, des pruniers et des pommiers.

En dépit des difficultés de ces années, la communauté de nos enfants continuait de croître, et en 1928 nous construisîmes une nouvelle maison d'enfants. Grâce à un fonctionnaire local sympathique, l'administrateur du district von Gagern, nous pûmes obtenir du gouvernement un

crédit de construction avantageux à long terme. Georg élaborait les plans et Fritz supervisait la construction. Il y eût une excitation incroyable le jour où nous célébrâmes la cérémonie d'inauguration des travaux (sur le site d'une grange délabrée), et toute la communauté se réunit pour faire la fête. Quelle joie ce fût de voir les murs de cette première maison, construite par nous-mêmes, s'élever sur notre terrain, malgré le manque d'argent !

Pour l'inauguration de la maison d'enfants, nous invitâmes des fonctionnaires de Kassel et de Fulda. Il se trouva que c'était ce jour là que le tribunal avait précédemment fixé pour la vente aux enchères de notre propriété, mais heureusement elle fut évitée à la dernière minute par un cadeau inattendu de 5.000 francs suisses d'un ami. Je me souviens encore de la chanson que nous chantâmes à cette cérémonie d'inauguration — la vieille ballade des étudiants allemands, « Nous avons bâti une maison, belle et solide », avec sa vision courageuse de l'avenir envers et contre tout :

La maison peut être en ruines —
Nous ne comptons pas les pertes ;
L'Esprit vit parmi nous
Et notre bastion est Dieu.

QUELQUE QUATRE ANS plus tôt, Eberhard avait fait part de l'un de ses rêves à notre cercle : il imaginait un jour où toutes sortes de personnes — industriels, professionnels, travailleurs, enseignants, lavandières, et les plus pauvres des pauvres — viendraient à nous dans une grande procession, tous désireux de vivre en communauté. Eberhard non seulement espérait qu'un tel jour viendrait, il y croyait fermement. Par conséquent, notre tâche principale, nous dit-il, était de faire de la place pour toutes ces personnes, de construire leur demeure future.

Au début, je n'arrivais pas à saisir tout cela. Oui, nous avions l'intention, à long terme, d'acheter l'ensemble des sept fermes du Sparhof, et peu à peu de les améliorer. Mais même après la réalisation de tout cela, je ne voyais absolument pas comment nous pourrions accueillir et subvenir aux besoins de plus de 200 à 250 personnes. Eberhard, par contre, n'avait pas la patience pour de telles inquiétudes : sa vision pour l'avenir naissait de la foi, et non pas d'estimations et de calculs humains.

Parfois, je me sentais comme le chasseur dans une chanson populaire : « Je ne peux pas aller aussi vite que toi / tant que tu bondis comme ça ». Je l'exprimai aussi lors d'une réunion, afin que chacun puisse comprendre ce que je ressentais, et au prochain repas, ce refrain fut chanté à plusieurs reprises pour me taquiner : « Hu-sa-sa, tra-la-la-la / Je ne peux pas aller aussi vite que toi / tant que tu bondis comme ça ». Quelque temps plus tard, lors d'une visite chez ma belle-mère à Breslau, nous pûmes discuter des choses en profondeur, et Eberhard et moi trouvâmes une entente complète. Je n'oublierai jamais nos échanges animés lors des promenades dans le parc.

AU COURS DE CES ANNÉES où la communauté se construisait, nous lisions souvent, pendant nos réunions, des textes sur le mouvement de l'Esprit dans les siècles passés. Plus nous nous immergions dans la pensée de la Réforme radicale du seizième siècle, plus elle nous captivait. Là, nous sentions un esprit communautaire qui imprégnait tous les aspects de la vie et menait tout droit à la lutte pour la paix, la justice et l'égalité. Les écrits de Hans Denk, Balthasar Hubmaier, et d'autres anabaptistes nous fascinaient particulièrement, mais aussi ceux de Thomas Münzer, un combattant exceptionnel pour ceux qui souffraient à son époque. Pour nous, Münzer n'était pas différent des dirigeants du mouvement ouvrier de notre époque, d'hommes tels qu'Hermann Kutter, Leonhard Ragaz, et (jusqu'à sa mort en 1919) de Gustav Landauer.

Comme les premiers anabaptistes — et comme ces radicaux contemporains — nous n'avions pas l'impression qu'il suffisait de protester, bien que nous le fissions aussi. (Après l'assassinat de Walter Rathenau et Kurt Eisner, par exemple, nous participâmes aux défilés et aux manifestations contre les meurtres politiques.) Nous étions décidés à trouver des réponses positives aux crises de notre époque, et nous les trouvions encore et encore dans la construction d'une vie de fraternité pour tous les hommes et toutes les femmes.

8 ♦ voyage en Amérique

Le moment d'un voyage en Amérique du Nord se rapprochait. Eberhard correspondait avec des huttériens du Dakota du Sud et du Manitoba, et notre petit cercle était désireux de l'envoyer — peut-être accompagné d'une deuxième personne, pour une visite de six mois. Dès le début, nous avons ressenti un grand respect pour leurs quatre siècles de vie commune, et comme je l'ai dit précédemment, ce que nous lisions au sujet de leur histoire nous donnait le sentiment que nous faisons partie de leur mouvement.

Après la crise de 1922, nous nous étions souvent sentis isolés, même si les gens continuaient à se joindre à nous, et nous nourrissions l'espoir que, grâce à nos contacts avec le mouvement huttérien, de nouveaux horizons s'ouvriraient pour nous. Et puis, il y avait nos difficultés financières constantes, et nous espérions que les huttériens américains seraient prêts à partager avec des coreligionnaires. Bien que quelques-unes des lettres qui vinrent d'eux nous encourageaient à cet égard, d'autres étaient décevantes, nous ne savions donc pas quoi attendre de ce voyage. Les huttériens d'aujourd'hui étaient-ils toujours guidés par le même esprit de communisme radical basé sur la foi que leurs ancêtres ?

Il était caractéristique de notre vie dans ces années-là que rien ne se gagnait sans combat, et il en fut de même pour ce voyage en Amérique. Au début de 1930, Eberhard eût une inflammation grave de l'œil gauche, qui était presque aveugle.

Il s'était blessé plusieurs années avant dans un accident de ski, et plus tard à nouveau à Sannerz, quand il avait reçu un éclat dans l'œil alors qu'il coupait du bois, ce qui avait provoqué un décollement de la rétine.

En mai, juste avant le départ d'Eberhard d'Allemagne, son œil s'enflamma de nouveau.

Malgré cela, il continua la préparation de son voyage, en particulier en étudiant davantage sa collection croissante de vieux écrits hutte-

riens. Son œil empirait, et j'insistai pour emmener Eberhard chez le médecin. Tandis que nous y étions, je fus appelée dans le bureau et l'on me conseilla de défendre à mon mari d'entreprendre un si long voyage tant que son œil était en si mauvais état. Eberhard ne voulait pas en entendre parler. « Laisse-moi y aller ! », suppliait-il. « Nous avons toujours tout osé dans la foi ! »

La veille de son départ, Eberhard baptisa neuf nouveaux membres dans une source dans le bois. Le lendemain matin, Else et moi l'accompagnâmes jusqu'à Fulda, où nous retrouvâmes notre fils Hardy, qui avait fait le voyage de Bieberstein pour assister au départ de son père. Ainsi, Eberhard partit.

Naturellement, nous étions tous impatients d'entendre ce qu'Eberhard trouverait dans les communautés hutte-



Adieux à la gare de Fulda, mai 1930. Eberhard porte un gros pansement à l'œil et Emmy vient de sécher ses larmes. Sans téléphone, la distance entre l'Amérique et l'Europe paraissait infinie.

lettres de lui, elles mettaient longtemps pour arriver jusque chez nous. La poste transatlantique ne partait que par bateau à cette époque et prenait normalement plusieurs semaines. Les câblogrammes coûtaient chers et étaient très rares. Souvent, nous avons l'impression de n'être plus en contact du tout.

Je ne vais pas écrire en détail ici sur les huttériens et nos contacts avec eux, puisque les paroles d'Eberhard lui-même racontent mieux tout ce qu'il vivait. Les extraits qui suivent sont tirés de ses lettres à moi :

A bord du SS Karlsruhe, le 1er et le 2 juin 1930.

Mon œil est censé guérir d'ici mon arrivée à New York. Je suis assidûment le traitement, et j'ai foi dans le Christ qui veut que la lumière intérieure soit une lumière pour le corps, pour que l'œil extérieur puisse éclairer le chemin. Le royaume doit toujours être premier pour nous.

Chicago, le 18 juin 1930.

Enfin, mon œil va tellement mieux aujourd'hui que je n'ai plus guère de douleur du tout. A New York et Scottsdale, en Pennsylvanie, l'amour des mennonites, très fidèles, ponctuels et sincères, ne m'a pas laissé de temps, et encore moins de force, pour écrire. Je me suis donc installé pour une journée dans un hôtel de luxe. Je passe la journée dans ma chambre, sans aucune intention de sortir, afin de penser à vous, et de vous écrire dans le calme, ainsi qu'aux enfants et à tout le Bruderhof fidèle, et aussi afin de prendre soin de mon œil.

Les cultes dans l'église mennonite durent plusieurs heures et sont étonnamment vivants. Des extraits prodigieusement longs de la Bible sont lus. La dernière heure — exactement soixante minutes — m'a été accordée. Comme message aux mennonites, j'ai pris notre thème spécial : l'événement de la Pentecôte à Jérusalem avec toutes ses conséquences. J'ai fortement insisté sur l'évangile du Christ, parlant ensuite de l'amour total et de la communauté, où tout appartient à Dieu et à la communauté de l'Esprit. Sur leur souhait exprès, j'ai ensuite parlé de mon cheminement personnel, de vous et de

Halle, Leipzig et Berlin. J'ai témoigné du Sermon sur la montagne et essayé d'éveiller leur conscience religieuse-sociale...

Pour finir, j'ai parlé de Sannerz et du Bruderhof du Rhön, et de la communauté des enfants, soulignant que ce n'était pas mon rôle de témoigner de notre Bruderhof, mais que c'était notre Bruderhof qui devait témoigner de l'effusion de l'Esprit Saint, avec toutes ses conséquences. J'ai conclu en récitant la chanson d'Emy-Margret. Aux dernières paroles, « Et Jésus-Christ les devance, / Et tous ceux qui peuvent le suivent en courant », j'ai regagné ma place en *courant*, pendant que des rires joyeux terminaient l'exposé.

Selon John Horsch (un historien mennonite et ami des huttériens qui avait aidé à l'organisation de l'itinéraire du voyage d'Eberhard), je ne devrais pas avoir de mal à comprendre la langue des huttériens. Leur dialecte bavarois tyrolien ne posera pas problème, mais mon allemand bien trop abstrait sera peut-être difficile pour eux. Eh bien, peut-être vais-je rentrer chez moi un simple paysan, même dans la langue.

Il m'a également raconté beaucoup de choses positives à propos des dirigeants des huttériens... Il est vrai que l'un d'eux, David Hofer de Rockport, a été prudent et distant concernant ma prochaine visite aux communautés, mais c'est peut-être à cause de mes espérances vis-à-vis de la collecte de fonds. David estime apparemment que pour financer un Bruderhof il faut 250.000 dollars, soit plus d'un million de marks. Eh bien, je peux comprendre pourquoi il serait inquiet à ce sujet ! Espérons que je saurai m'y prendre. Mais l'essentiel est notre témoignage de l'unité dans l'Esprit !

Harold Bender a écrit une bonne lettre aux huttériens de notre part, racontant ses impressions sur nous. Il nous appelle des vrais baptiseurs au sens huttérien, et décrit notre pauvreté et notre vie commune ; il décrit notre rejet du libéralisme moderne et notre biblicisme qui, il en convient, est loin du piétisme et est plutôt une question d'honnête conviction. Il a dit que chez nous, il y a des actes plutôt que des paroles, ce qui le touche profondément.

Tabor, Dakota du Sud, le 24 juin 1930.

Les frères et sœurs sont très gentils avec moi, et vous envoient à vous tous beaucoup d'amour. L'esprit et la réalité de l'huttérienisme d'aujourd'hui dépassent de loin mes espérances. Leur relation avec Dieu est vivante, et leur foi dans l'Esprit Saint et dans la rédemption du Christ profonde. Ils sont bien conscients que l'Église a besoin de voir le Saint-Esprit venir nous parler encore et encore. Une bonne discipline est maintenue en parlant ouvertement, et non pas derrière le dos d'une personne. La joie et la bonne humeur s'expriment constamment par de gentilles plaisanteries, et à un niveau plus profond, en citant des paroles de foi tirées de la Bible, des proverbes populaires ou des expériences passées. La simplicité de leur vie est encore assez pure. Par exemple, aucun Bruderhof n'a de voiture, ni ne veut en acheter une. Les personnes âgées, mais aussi beaucoup de ceux qui sont plus jeunes, connaissent une joie profonde dans leur vie et dans le feu ardent du premier amour qui mène à la communauté. Néanmoins, leur richesse matérielle est difficile à comprendre pour moi.

Wolf Creek, Dakota du Sud, le 15 juillet 1930.

Le médecin soigne mon œil depuis des semaines, mais il ne m'a pas encore permis la lecture ni l'écriture... Mais je crois que ces journées ne sont pas perdues. De mon lit, j'ai fait l'expérience de la vie quotidienne des gens ici d'une manière spéciale, et j'ai pu absorber et réfléchir à tout ce qui m'est arrivé. La foi des huttériens est réelle et authentique. Elle est profondément enracinée dans le cœur de tous. Ils ne veulent pas — ils ne peuvent pas — vivre autrement que dans la communauté. Leur oubli de soi dans le service de la communauté est beaucoup plus fort que chez nous. L'importance du témoignage divin à la vérité est très présente, même chez le plus simple des membres. Leur vie de prière est touchante. Elle m'a touché en particulier quand j'ai été invité chez Michel Waldner et dormais dans sa chambre : j'ai vu le vieil homme en prière dans l'obscurité à côté de son grand coffre de bois, les genoux pliés, les mains tendues vers la face de Dieu, avec

une dignité et un respect admirables. C'est l'attitude de prière des premiers chrétiens...

L'Amérique n'a pas vécu le jugement d'une guerre mondiale ou d'une révolution, et la conscience sociale de la population n'est pas éveillée. Il n'y a pas de sentiment pour le royaume de Dieu et sa justice, et l'on prêche à des sourds. Mammon règne en maître incontesté sur les religieux et les irréligieux indifféremment. Les huttériens sont tout de même conscients de leur manque de dynamisme missionnaire. A cause de cela, peut-être attendent-ils plus de nous que nous ne pouvons donner... David [Hofer] a récemment déclaré : « Si Arnold est venu d'Allemagne pour chercher ce que nous avons dans l'ancien temps, il sera très insatisfait de nous, ne serait-ce qu'à cause de nos grands biens fonciers et de notre argent. » Il est très peiné par la façon dont les choses ont évolué...

Rockport, Dakota du Sud, le 26 juillet 1930.

La tâche que j'ai ici est trop grande pour être accomplie en peu de temps. Tu sais que je ne suis pas par nature lent à remplir un devoir une fois que je l'ai identifié, particulièrement face à une nécessité pressante. Mais ma promptitude à agir n'a pas toujours été une bonne chose !

Byron Lake, Dakota du Sud, le 5 août 1930.

La confirmation de ma nomination en tant que Serviteur huttrien de la Parole (pasteur) se rapproche. Quand je pense aux douze articles du Credo apostolique et à la remarquable *Confession* de Peter Rideman ... je sens ma propre faiblesse et mon péché si fortement que je voudrais voir quelqu'un d'autre de notre cercle dans cette position. Mais je n'ose m'y dérober.

Winnipeg, Manitoba, août 1930.

Peter Hofer (un pasteur huttrien) a dit à plusieurs reprises que le renouveau, la revitalisation et l'unification de l'huttrienisme Américain devra venir de nous. Et Joseph, le jeune Kleinsasser (un autre pasteur) souligne — sans

doute trop — que ma visite et notre « nouvel élan » ont une grande importance pour eux. Joseph Kleinsasser, l'évêque du groupe, reconnaît que nos débuts sont justes, en particulier là où il estime que nous sommes plus radicaux et plus huttériens que sa propre communauté. Mais il est contre l'établissement de liens formels par la contrainte... C'est un homme de foi, de l'Esprit, un homme qui semble vraiment dépendre entièrement de Dieu.

Winnipeg, le 25 août 1930.

Les promesses d'aide financière que j'ai pu confirmer ... sont encore rares. David Hofer, de la Colonie de James Valley, et Joseph Waldner, de la Colonie de Huron, deux des plus importants représentants du mouvement ici, estiment que nous avons été suffisamment testés et éprouvés par le fait que nous avons persévéré plusieurs années et préservé notre ordre de vie. Ils sont enthousiastes au sujet de nos fondements et pensent que pour ma nomination, il me suffit de répondre aux questions prescrites par leur ordre.

La plupart des soirs, je tiens des discussions ouvertes avec les membres des différentes communautés ici jusqu'à minuit, parfois jusqu'à une heure. C'est là que je ressens le plus fortement la foi, l'amour, et la fermeté des frères et sœurs. Ils prennent tous part à ces discussions et sont impatients d'entendre ce que je peux leur raconter de toi.

Winnipeg, le 4 septembre 1930.

Je ne peux pas te décrire la joie profonde que je ressens quand je lis tes lettres merveilleuses. Je voudrais pouvoir répondre à toutes... Comparées à l'Allemagne, les personnes âgées ici sont pour la plupart beaucoup plus vives. Mais beaucoup de jeunes adultes ne commencent leur longue recherche pour atteindre la même profondeur de foi qu'au moment du baptême... Il y a de réels problèmes chez les jeunes, et je ne pense pas que les craintes d'un déclin prochain soient sans fondement.

L'amour et la gratitude avec lesquelles je suis accueilli ici sont la preuve d'une aspiration, d'une foi, et d'une vie

ardente. Je suis gêné quand on dit que je devrais devenir le dirigeant de toutes les communautés, de manière à les rapprocher et les guider dans la mission. Je ne sais que trop que je ne serais pas la personne qu'il faut pour cela...

Ils disent tous : « Vous priez pour la mission, mais votre Bruderhof avec ses visiteurs est la mission. » Leur conception de la mission est de rechercher les « zélés » — et seulement ceux-ci — de les interpeller, de les rassembler, et de les inviter à venir vivre chez eux. David Hofer, de la Colonie de Rockport, dit : « Si l'église est en ordre, il y aura de la mission ; si elle ne l'est pas, il n'y en aura pas. » Ici, les gens estiment que nous devrions rester en Allemagne aussi longtemps que nous pouvons maintenir notre zèle, et aussi longtemps que les autorités scolaires et les autres organismes gouvernementaux n'entravent pas nos efforts...

Pour résumer, je dirai que même les huttériens d'aujourd'hui, avec toutes leurs faiblesses, sont si uniques de par leur vie communautaire presque parfaite, leur simplicité et leur modestie que, pour autant que nous sachions, il n'y a rien en Europe qui s'en approche. Tout ce que nous attendions du Mouvement fraternel, du Mouvement de jeunesse et des socialistes-religieux se trouve ici, bien que, encore une fois, comme dans tout groupe, il y ait des signes évidents de faiblesse.

Cardston, Alberta, le 2 octobre 1930.

Aujourd'hui, 2 Octobre, c'est le jour où, en 1899, j'ai vécu ma première rencontre consciente avec notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ. A cette époque, toi aussi, encore enfant, tu avais déjà été profondément touchée par notre bien-aimé Jésus, et tu t'es donnée entièrement à lui. Je suis convaincu que l'unification avec les huttériens opérera en toi, en moi et en nous tous, l'accomplissement du désir de notre foi de tant d'années.

Lethbridge, Alberta, le 8 octobre 1930.

Maintenant, je vis ce que tu avais prédit : que je ne supporterai pas longtemps la séparation d'avec toi, nos enfants,

notre maisonnée, et nos chers et fidèles frères et sœurs... Mais je tiendrai bon – il le faut.

Ici, à Lethbridge, comme ailleurs, les huttériens sont très affectueux et manifestent beaucoup d'intérêt pour notre cause, qu'ils ont très à cœur. Et pourtant, encore jusqu'à ce jour, je peux à peine mentionner la nécessité pressante de notre situation financière, un besoin qui n'est pas connu ici. Tout le monde est d'avis, avec la fermeté rigide bien connue chez les huttériens, que les choses de l'esprit sont de première importance, et qu'ensuite seulement ce qui est temporel peut être considéré. Quand je peux le faire sans nuire à notre cause, je soulève la question des 25 000 dollars, que je tiens à rapporter chez nous à Noël. La naïveté huttérienne répond avec un regard sincère : « Tant à la fois ? ».

Lethbridge, le 23 octobre 1930.

Tu vas être inquiète maintenant [que je n'ai pas écrit depuis si longtemps], et en effet c'était à nouveau à cause de mon œil. Le traitement m'a coûté toute une semaine et 35 dollars...

Je veux visiter les communautés encore une fois, en prenant plus de temps, cette fois-ci. Si je me presse, il y a immédiatement un prix à payer pour mon œil — surtout si je dois partager un lit avec le vieux Andreas [un pasteur âgé] ! En même temps, je suis enveloppé et submergé par tant d'amour. Je crains qu'ils n'attendent trop de moi. Par ailleurs, ils me donnent une quantité de vieux écrits à rapporter chez nous, qui nous seront d'une grande aide dans notre travail d'édition.

Milford, Alberta, octobre-novembre 1930.

Aujourd'hui, je me rends dans une colonie près de Wilson — dans une voiture fermée, car voyager dans un chariot ouvert avec un vent vif ne fait rien de bon à mon œil. Tu peux imaginer que l'enthousiasme de tous les frères et sœurs qui se pressent autour de moi à chaque endroit ne me laisse pas une minute de repos. Je ne me plains pas. Comme le dit Johannes Wurz, nous devrions remercier Dieu qu'une telle prise de conscience se soit opérée grâce à ma visite, dont beaucoup (mais pas tous) attendent un renouveau

spirituel... Le pire, c'est que la date de mon départ est remise en cause en raison des demandes urgentes de Walter Elias. S'il te plaît, ne fais rien pour empêcher cela. Chaque fibre en moi me pousse à rentrer, mais le but de ce voyage coûteux et pénible ne doit pas être compromis par notre impatience et nos désirs.

Crow's Nest, Colombie-Britannique, le 30 novembre 1930.



Je peux à peine supporter plus longtemps notre longue séparation, et d'être si loin du cercle bien-aimé de nos compagnons d'armes fidèles, anciens et nouveaux, de l'esprit et de la vie unique de notre Bruderhof. Chez presque toutes les communautés, les réunions ont été merveilleuses, avec des heures ininterrompues d'attention et d'enthousiasme.

Emmy portant une robe hutérienne envoyée du Canada par Eberhard, octobre 1930

Je suis tellement demandé que ni à Lethbridge, ni à Macleod, Cardston, ni à Calgary, ni même dans les communautés plus petites, je n'ai eu ne serait-ce qu'une demi-journée de repos pour l'écriture, sans être découvert et amené quelque part. Les frères et sœurs ressentent de la peine si un hôte venu « de si loin, et qui vit en réelle communauté » n'a pas de temps pour un entretien fraternel !

Les Rocheuses, le 26 novembre 1930.

Comme je suis heureux et joyeux que le Saint-Esprit t'ait clairement guidée pendant tous ces mois ! Avec quelle fidélité tu as répondu aux frères et sœurs des communautés, menées

naguère par Jakob Hutter avec le feu ardent de l'amour et une discipline toute aussi brûlante ! De la même façon, tu as courageusement accepté leurs traditions et leurs règles bien éprouvées, sans poser beaucoup de questions, ce qui humainement parlant aurait été tout à fait compréhensible. Et maintenant tu as un véritable trésor d'écrits qui rayonnent l'Esprit — des dizaines et des dizaines de livres manuscrits, des brochures et des dépliants, dont plus de cinquante écrits très anciens. Peu des communautés ici, voire aucune, ont une collection aussi précieuse de manuscrits anciens.

L'amour des frères pour nous est si grand qu'ils ne nous décevront sûrement pas en ce qui concerne nos demandes d'aide financière. Cependant, connaissant leur minutie persistante, tout cela va prendre du temps... Sois assurée que je rentrerai chez nous aussi vite que possible — dès que ma tâche de trouver l'unité et le soutien pour mon service et pour la gestion de notre Bruderhof est terminée, au moins dans une certaine mesure.

Ayez confiance que, tous vous serez guidés par l'Esprit de Dieu en toutes choses et dans l'unité. Ayez le cœur ouvert et prêt l'un pour l'autre. Ayez de la joie les uns dans les autres ! Vous avez toutes les raisons pour cela. Protégez votre sensibilité à la pureté et à l'unité dans l'Esprit ainsi que votre vitalité en Dieu. Mais devenez libres, et demeurez libres de toute susceptibilité et inquiétude d'être traités différemment des autres, dans vos fonctions et votre service également ! Il n'y a vraiment aucune raison pour cela.

Réjouissez-vous d'être tous différents, et n'essayez pas d'égaliser et d'uniformiser les qualités particulières de chacun — ce qui ne ferait que les paralyser et les étouffer. La communauté n'est vivante que quand il y a une réciprocité active. Réjouissez-vous donc de votre diversité et n'en éprouvez jamais de ressentiment... Certes, il y a des choses qui ne peuvent jamais être permises : l'égoïsme et la mesquinerie, les commérages, l'envie et la jalousie, la peur et l'inquiétude. Tout comme l'égoïsme et l'obstination, ils ne provoquent que pertes et dommages. Mais personne n'a si peu de

dons qu'il se rende totalement inutile par son souci de ces trivialités. Je vous en supplie, persévérez et restez ensemble dans l'unité, l'amour et la joie. Ne gaspillez pas même une seule réunion avec des discussions qui ne seraient pas nécessaires si vous étiez plus unis dans la fidélité, la fermeté, la confiance et la reconnaissance...

Je vous le demande instamment : portez votre grande et sainte responsabilité avec constance, comme une lumière allumée dans vos mains. Pour l'amour de cette lumière, ne vous laissez pas forcer, secouer, ou renverser ! Alors, l'éclat de vos bougies allumées brillera jusqu'à moi comme dans une vision, me fortifiera et me ramènera avec tout ce dont vous avez besoin.

Vous savez que l'incarnation du Créateur et de sa parole d'amour, avec les paroles et l'œuvre de Jésus grâce à l'effusion de son Esprit, est la force dans laquelle vous pouvez tout faire.

Par conséquent, que nul esprit étranger, sombre, obscur, ou apathique pénètre chez vous, pas même par des visiteurs, parents, amis anciens et nouveaux, ou autres hôtes. Que rien — pas la moindre chose — ne vienne chez vous qui offense Jésus-Christ, sa rédemption du monde, son humilité dans la crèche et sur la croix, l'effusion de son Esprit d'unité et de pureté.

Lethbridge, pour Noël et pour ton anniversaire.

Nos sacrifices portent enfin des fruits. Dieu, qui guide tout, a même utilisé mon œil infecté pour émouvoir les frères, de sorte qu'enfin, ils ouvrent prudemment leurs cœurs à la cause qui nous a été confiée en Allemagne... Ainsi, je t'écris en tant que vrai frère huttérien.

Le 9 décembre, les frères ont décidé unanimement de me recevoir et de m'intégrer dans l'église huttérienne. Je vais t'écrire à ce sujet en détail dès que ma nomination comme Serviteur de la Parole aura eu lieu [le 17 décembre]...

Le fait que j'ai été accepté comme membre devrait signifier que nous allons être pris en charge comme des frères et sœurs, que le temps de quémander devrait prendre

fin, et que le temps de construction et de mission devrait commencer.

En raison de la piquûre pour mon œil, je ne peux plus écrire aujourd'hui. Que Dieu fasse que je puisse vous rejoindre bientôt, et muni de la réponse aux nombreux besoins de notre Bruderhof...

Jusqu'à présent, voici ce qui a été organisé et décidé : chaque communauté sans dette contribuera mille dollars à notre cause, et celles qui sont à demi-endettées, cinq cents dollars. Les communautés qui sont complètement surchargées de dettes ne seront pas obligées de contribuer. En plus de cela, trente chevaux de trait de grande qualité doivent être envoyés outre-mer, ainsi que quinze vaches laitières à haut rendement.

Stand Off, Alberta, les 25 et 31 décembre 1930.

Il n'y a pas d'autre alternative pour moi que de rendre visite une fois de plus aux communautés de l'Alberta afin de recueillir les sommes dont nous avons besoin. Ce sera très pénible pour moi ... mon système nerveux et mon corps, et peut-être aussi ma vie intérieure, ne se sont pas adaptés à tous ces déplacements. Je suis complètement épuisé. Pourtant, je dois rassembler toutes mes forces pour poursuivre la collecte des fonds nécessaires pour l'édification de notre communauté.

Le vieux Christian, le pasteur qui a présidé à la grande réunion de nomination de vingt et un Serviteurs, n'est pas disposé à nous accorder un soutien plus important, puisque son Bruderhof a épuisé ses fonds dans un gros achat de terres. Il n'y a qu'une seule façon de prendre d'assaut ces forteresses, et c'est de les assiéger sans cesse, comme la veuve persistante...

Lethbridge, février 1931.

J'ai visité encore une douzaine de colonies, mais avec un succès partiel seulement. Notre bien-aimé Bruderhof ! Pour moi, c'est toujours le meilleur, le seul possible. J'ai été

profondément convaincu de cela ici — et aussi de ce que nous devrions rester en Allemagne aussi longtemps que possible, en partie parce que les peuples d'Europe sont à nouveau en difficulté et souffrent tellement.

Lethbridge, février 1931.

La collecte de fonds va de l'avant à nouveau, quoique lentement — si lentement que je perdrais espoir de jamais rassembler ce qu'il nous faut si une foi plus haute ne me guidait pas. Je dois donc persister.

Lethbridge, mars 1931.

Voici enfin venu le moment de mon départ ! Voici mon costume huttrien usé et deux chapeaux pour notre « musée ». A garder aussi pour le musée — et non pas à utiliser — j'ai un balai qui a été fait pour moi et présenté par Jakob, d'Old Elm Spring, qui a plus de soixante-dix ans.

Dakota du Sud, le 10 avril 1931.

Je sais une chose : jamais plus je n'entreprendrai un tel voyage seul, sans toi ! C'est vrai que j'ai reçu les meilleurs soins partout où je suis allé. Mais c'était très difficile d'être si loin de cette fraîcheur d'esprit particulière à Sannerz et au Bruderhof du Rhön.

Radiotélégramme, le 1er mai 1931.

Sur le bateau, enfin ! Venez à ma rencontre dimanche Bremerhaven, le 10 mai. Heureux, ton Eberhard.

L'ACCUEIL FAIT À EBERHARD par les huttréens avait varié considérablement d'un endroit à l'autre. Il avait vivement apprécié l'amour et la confiance que lui témoignait la plupart des communautés ; et pourtant, par ailleurs, il était troublé par beaucoup de choses qu'il avait vues. Premièrement, il semblait qu'il y avait peu de partage réel au-delà du partage au sein de chaque communauté. Certaines fermes étaient



Eberhard au milieu d'un groupe dans un Bruderhof en Alberta, Canada, 1931.

vastes et aisées, tandis que d'autres étaient pauvres et lourdement endettées. La question de la technologie fut également difficile pour lui ; il trouva que, dans certains domaines tout au moins, c'était la machine qui contrôlait l'homme, et non l'homme la machine. Pire encore, les communautés huttériennes étaient divisées en trois groupes, ou *Leut* (peuple), distincts. Comment, demandait-il, cette situation pouvait-elle être en accord avec l'Esprit, avec l'amour qui donne et partage tout, l'amour à partir duquel une communauté ecclésiastique unie peut s'ériger et durer ?

Eberhard avait parlé à plusieurs reprises aux huttériens de toutes ces choses, en se basant en particulier sur leurs propres écrits anciens. Après tout, en dehors de leur adoption des méthodes plus modernes d'agriculture, ils étaient très traditionnels, en particulier dans les formes extérieures telles que leurs costumes de paysans. En réaction à la liturgie catholique, ils rejetaient non seulement l'orgue et le piano, mais aussi les flûtes, les violons et les guitares. Quant aux photos, ils citaient l'interdiction de l'Ancien Testament

contre les images gravées (oubliant, néanmoins son point principal : « Vous ne devez pas les adorer ! »). Eberhard eu de nombreuses discussions au sujet de tout cela, qui semblait inutilement sévère, mais les anciens ne cédaient pas.

Bien sûr, ils l'avaient interrogé sur nos pratiques, notamment le tabagisme. Fait étonnant, ils ne s'opposaient pas à l'alcool, chose que nous aurions pu comprendre, bien que, vu notre situation, nous étions trop pauvres pour en avoir. Naturellement, lorsque ces questions et bien d'autres étaient portées à notre attention par les lettres d'Eberhard, elles nous faisaient réfléchir. Bien que nous sentions que nous avions besoin d'apprendre des huttériens, nous ne voulions pas nous placer sous des lois et des règlements qui ne provenaient pas de notre expérience vivante.

Il est intéressant de noter que, même si nous apprécions tous les manuscrits anciens qui avaient été donnés à Eberhard, nous trouvions que les écrits des premiers fondateurs au seizième siècle étaient les plus frappants ; eux, au contraire, préféraient les enseignements moins concis et plus piétistes des époques plus tardives, et estimaient qu'ils étaient mieux adaptés à leur vie.

Quand notre incorporation dans l'Eglise huttérienne fut confirmée en décembre 1930, nous essayâmes, Eberhard et moi, de faire justice à leurs origines du seizième siècle. Nous étions très conscients des courants qui avaient influencé nos propres débuts : le Mouvement de réveil, la Jeunesse allemande libre, le socialisme-religieux, et le ferment de la classe ouvrière. Mais nous vîmes aussi que, étant des produits de notre époque confuse, ces mouvements avaient leurs défauts et qu'il leur manquait un sens éternel à bien des égards.

Concernant l'unification, tout ne fut pas facile pour nous. Il ne nous fut pas difficile d'accepter le costume huttérien pour les femmes, avec son fichu, ou *Kopftuch*, pour la tête. Nous étions

même heureux d'adopter le simple style paysan. Le costume des frères fut une autre affaire. Nous n'aimions pas les noirs et les gris foncés obligatoires et aurions préféré les couleurs vives du Mouvement de jeunesse. Ce n'était cependant pas une question de conscience, et nous étions prêts à assumer tout ce qui pourrait promouvoir notre unité.

Renoncer aux photographies et aux instruments de musique nous semblait un sacrifice beaucoup plus grand. Les photos pouvaient souvent dire beaucoup plus que les mots ! Et les randonnées avec flûtes et guitares ... et toutes les belles chansons folkloriques et les chants de réveil religieux — tout cela faisait partie de notre vie. Et pourtant, comment pourrions-nous refuser de céder sur tel ou tel point — de tout repenser — si cela nous conduisait à une plus grande unité avec les autres ? Cela n'avait-il pas bien plus de valeur ? Nous réfléchissions souvent à ces questions en l'absence d'Eberhard.

En général, tout se passa assez bien chez nous pendant cette année sans Eberhard, mais il nous manquait énormément, et nous avions souvent une envie folle d'être auprès de lui. Il avait été demandé à Hans Zumpe, âgé alors de vingt-trois ans, de prendre la place d'Eberhard, et nous avions fait de notre mieux pour le soutenir. Certes, la vie n'allait pas sans luttes. L'ambition et l'arrogance — les ennemis perpétuels de la vie communautaire — réapparurent peu après le départ d'Eberhard, et nous eûmes à nous occuper de nos faiblesses à plusieurs reprises. Mais Hans voyait clairement la voie et la suivait avec amour et fermeté. Comme toujours, nous étions convaincus que si un problème était abordé dans l'unité — c'est à dire, dans l'esprit qui cherche une solution commune — il pourrait être surmonté.

De nombreux visiteurs vinrent au cours de l'été 1930 ; je me souviens en particulier d'un camp de travail que nous

organisâmes pour Erich Mohr et sa Jeunesse allemande libre. Avec l'aide de nos frères, les participants drainèrent un pré humide, et nous eûmes beaucoup de discussions animées avec eux. Dans l'ensemble toutefois, tout cela n'alla pas beaucoup plus loin. Pour beaucoup d'entre eux, le végétarisme semblait être la préoccupation principale.

Les lettres d'Eberhard étaient reçues avec beaucoup d'intérêt, et nous lisions chacune d'elles lors de nos réunions. De temps en temps, de l'argent nous parvenait, aussi souvent qu'il pouvait l'envoyer, ce qui nous fut d'une grande aide pour combler certains déficits. Mais comme d'habitude, nous étions toujours très à court d'argent.

Le jour de notre anniversaire de mariage, le 20 décembre, des nouvelles vinrent via une dépêche que l'unification avec les trois groupes huttériens — le *Lehrerleut*, le *Dariusleut* et le *Schmiedeleut* — avait eue lieu. Ce fut une grande joie, également parce que le retour d'Eberhard semblait maintenant imminent. Mais les prochaines nouvelles modérèrent notre bonheur : il avait l'intention de visiter toutes les communautés à nouveau pour demander des fonds.

Lorsqu'Eberhard rentra enfin au printemps suivant, nous fûmes déçus de l'ensemble des résultats de ses efforts acharnés. Tout compte fait, compte tenu de leurs circonstances, la quarantaine de communautés huttériennes avait donné bien peu pour l'édification de notre communauté. Mais nous n'avions aucun autre choix, aucun autre désir que celui de continuer, même si le travail était laborieux et lent. Pour nous, chaque jour nouveau que nous pouvions partager était pure joie.

9 ♦ entre le temps et l'éternité

Le retour tant attendu d'Eberhard le 10 mai 1931 fut une joie immense qui nous redonna beaucoup de force. Hans Zumpe et moi allâmes à Bremerhaven à sa rencontre le 9 mai, car le bateau était prévu dès six heures le lendemain matin. Nous étions debout sur le quai et le regardions s'approcher de loin. Il y avait beaucoup de gens sur le pont, faisant des signes de la main à leurs familles, mais malgré nos efforts, nous ne pouvions pas voir Eberhard. Nous l'aperçûmes enfin, debout tout seul à l'arrière du bateau. Malgré toute sa joie de rentrer sain et sauf, le fait qu'il revenait sans l'aide financière espérée pour la communauté lui pesait encore lourdement. Pourtant, quelles retrouvailles après une absence de toute une année ! Nous avions tant à nous dire, d'abord avec Hans, puis seul à seul.

Else, malheureusement, n'était pas là. Elle souffrait de tuberculose à nouveau et, grâce à la bonté de notre ami Friedrich Wilhelm Foerster, était en convalescence chez un ami en Suisse. Elle y resterait jusqu'en juillet, car nous savions que, dès son retour, son travail en tant que secrétaire d'Eberhard l'absorberait complètement.

Emy-Margret et Hardy étaient tous les deux à la communauté lorsque leur père arriva ; Emy-Margret avait passé ses examens d'enseignante de maternelle l'automne précédent, et Hardy avait terminé sa dernière année de *Gymnasium* (lycée) à Pâques. Ayant été absent pendant trois ans, Hardy allait

aider aux travaux agricoles pendant une année avant d'aller à l'université de Tübingen. Les deux enfants avaient décidé de s'engager dans la communauté et étaient devenus membres, ce qui était un grand encouragement pour Eberhard et moi.

Dans l'une des premières réunions des membres après le retour d'Eberhard, nous fixâmes les dates de mariage pour les quatre couples fiancés de notre cercle : Leo Dreher et Trautel Fischli, Alfred Gneiting et Gretel Knott, Hans Zumpe et Emy-Margret Arnold, et Walter Hüssy et Trudi Dalgas.

Préparer un appartement pour chaque couple était plus facile à dire qu'à faire, puisque nous devions constamment trouver des logements pour les nouveaux membres et aussi pour les enfants, et nous avions très peu de ressources disponibles. Une grande partie de l'argent envoyé par Eberhard au cours de son année de voyage avait été utilisé pour rembourser des dettes ; en plus de cela, le remboursement de plusieurs créanciers avait été remis jusqu'à son retour.

Néanmoins, nous pûmes aménager une chambre pour chacun des nouveaux couples. Nous fabriquâmes nous-mêmes les meubles, tous dans le même style simple, mais teinté avec des nuances différentes de rouge, rouille et marron. Les chambres furent peintes de couleurs vives — orange, jaune, vert clair. Chaque couple avait un lit, une table, un banc de coin, deux chaises et un lavabo. Des rideaux aux couleurs vives pendaient aux fenêtres.

Le mariage de Hans et Emy-Margret eut lieu en juillet et fut couronné par la joie d'avoir Else de retour de Suisse. Elle n'était plus capable de travailler à plein temps, mais elle faisait ce qu'elle pouvait, tapant des lettres et les comptes-rendus des réunions. Parfois, elle travaillait assise dans une chaise longue en plein air ; plus tard, elle devint si faible qu'elle ne pouvait travailler que de son lit, dans une petite cabane qui avait été aménagée spécialement pour elle.

De nouvelles familles nous rejoignirent de Suisse — d'abord Hans et Else Boller, puis Peter et Anni Mathis en 1932, et finalement Hans et Margrit Meier au début de 1933. Les deux familles venaient de la Werkhof, une communauté socialiste-religieuse près de Zurich. De jeunes célibataires vinrent aussi de Suisse : Rudolf Lini, Margot Savoldelli, et Julia



Lerchy. Tous ces nouveaux membres nous furent d'une grande aide dans notre développement ; chose incroyable, ils apportèrent aussi avec eux une somme d'argent dont le montant total correspondait presque exactement au montant que nous avions espéré recevoir des huttériens.

Else von Hollander au Tyrol, en 1913, époque à laquelle elle commença à s'occuper des enfants Arnold et à assurer le secrétariat pour Eberhard — tâches auxquelles elle se consacra jusqu'à sa mort.

D'autres vinrent aussi — pour des séjours plus ou moins longs, ou pour se joindre à nous pour de bon, dont Annemarie Wächter (qui épousa plus tard notre fils Heinrich) et Ria Kiefer. Nils Winggaard et Dora Saaf, un couple de suédois fiancés, vinrent à nous peu après le retour d'Eberhard et décidèrent de rester ; ils se marièrent en automne 1932. Friedel Sondheimer, l'un de nos premiers membres juifs, arriva pendant l'absence d'Eberhard.

De nombreux invités venaient avec des besoins personnels difficiles ou des visions insolites du monde. Des personnes atteintes de maladies, dont certaines de maladie mentale,

venaient chercher de l'aide. Les cas individuels sont difficiles à relater ; il suffit peut-être de dire qu'il y eut et des victoires et des défaites.

Comme ces soirées, passées sous le grand hêtre au sommet de la colline derrière la maison, nous stimulaient et nous passionnaient ! Parfois, les discussions se rapportaient aux questions soulevées par nos visiteurs et les nouveaux membres : le national-socialisme, par exemple, le végétarisme, l'éducation, la propriété, le rôle de l'Eglise et de l'Etat, les divergences de vues sur le mariage et la famille, et bien d'autres sujets. Lors d'autres réunions, nous continuions de tenter d'éclaircir les différents aspects de l'huttérienisme que nous n'avions toujours pas saisis.

Souvent, comme dans les premières années de notre vie communautaire, nous oublions complètement l'heure. Si une bonne discussion avec des visiteurs se déroulait au déjeuner ou au dîner, il arrivait que le repas continuât pendant des heures. Parfois, ces longs échanges communautaires empêchaient notre travail, mais peu importe. Nous voulions que tous participassent à l'expérience. Nous pensions, après tout, que ces réunions, plus que toutes autres, assuraient que nous ne perdions pas de vue les raisons mêmes pour lesquelles nous vivions ensemble.

Au milieu de cette joyeuse période, nous eûmes également une expérience effrayante. En raison de la pression supplémentaire causée par la construction de bâtiments sur trois sites en même temps, on avait embauché des ouvriers du voisinage ; tous les vendredis, quelqu'un allait à Fulda dans notre carriole pour retirer l'argent pour les salaires. Un de ces jours de paie, en octobre 1931, Hans Meier et Arno Martin revenaient chez nous dans le brouillard avec plus de 500 marks, lorsque deux hommes masqués et armés arrêtèrent la carriole. Debout devant la carriole, leurs fusils pointés sur

la poitrine de nos frères, ils ordonnèrent : « Donnez-nous l'argent, ou nous tirons ! » Hans refusa, et croisa les bras sur sa poitrine pour protéger son portefeuille. En fin de compte, les hommes ne tirèrent pas, mais saisirent le portefeuille de force et s'enfuirent en l'emportant. Quel choc terrible ce fut quand Arno fit irruption quelque temps plus tard pour nous dire ce qui s'était passé ! Pourtant, nous étions aussi reconnaissants envers Dieu — à la fois parce que nos deux frères n'avaient pas été blessés et parce qu'ils n'avaient pas remis de leur plein gré l'argent, qui n'appartenait pas à eux mais à l'église !

Nous n'avertîmes pas la police de l'attaque. Nous invitâmes, cependant, nos voisins et surtout nos ouvriers à une réunion pour leur raconter ce qui s'était passé ; nous leur demandâmes que si un jour ils apprenaient quelque chose, ils pourraient nous aider à faire en sorte que l'argent nous soit rendu. En dépit de cela, le vol ne fut jamais élucidé.

Plusieurs années plus tard, dans une lettre que l'administrateur du district von Gagern m'écrivit pour ce qui aurait été le soixante-dixième anniversaire d'Eberhard, il mentionna cet incident : « J'ai souvent admiré la constance des membres du Bruderhof dans leur attitude chrétienne. Par exemple, deux frères qui portaient le salaire de la semaine pour leurs travailleurs — l'un d'eux un géant avec la force d'un ours — ont été attaqués dans les bois par des hommes masqués. Se souvenant des paroles du Sauveur, ils ne se défendirent pas, mais se laissèrent voler ».

A partir d'octobre, la santé d'Else se dégradait — à la fin de l'année, elle était si proche de la mort que nous savions qu'elle n'allait pas survivre beaucoup plus longtemps. Le 11 janvier 1932, elle mourut — ma chère sœur, mon amie loyale, ma camarade et compagne d'enfance.

Un an après sa mort, j'écrivis ces lignes :

... Pourquoi ma nostalgie est-elle si prosaïque
que, dans mes pensées, je te cherche
sur ton lieu de travail, dans ta piété,
dans la robe que tu portais quand tu étais ici,
quand tu étais encore parmi nous ?
Combien de fois je me perds dans mes pensées
Et je me dis : elle doit revenir ! Ou bien,
me réveillant et songeant, je regarde avec nostalgie,
attendant ton retour !

Il y a une telle douleur en moi, sachant
que jamais plus je ne
te verrai comme tu étais ...
ton visage loyal, tes yeux rayonnants d'amour.
Et pourtant, ta réponse me vient —
comme d'un autre monde :

« Pourquoi cherches-tu la vie ici,
Pourquoi la chercher parmi les morts ? »
Eternité signifie accomplissement,
accomplissement de vie, de travail, de temps.
Les paroles de Jean viennent à mon esprit :

« Il n'y aura plus de douleur,
il n'y aura pas de séparation,
car la première vie s'achève ! »

Et c'est ainsi que je demande, comme liée à toi,
toi qui nous a précédés :

Seigneur, viens vite avec ton règne ;
réunis tous ceux qui te sont dévoués,
réunis-nous dans le Corps du Christ,
la demeure de la promesse divine !

Cela fait maintenant plus de trente ans qu'Else nous a quittés.
Mais son témoignage des pouvoirs de l'éternité vit encore
dans ma mémoire, et le lien que je ressens avec elle et d'autres
qui sont partis reste fort. Else était avec nous même avant le
début de notre communauté — à partir du moment de notre
renouveau en 1907 — et elle fut toujours l'une de nos plus
proches assistantes, menant à nos côtés le même combat. Elle

était aimée des jeunes et des vieux. Il y avait quelque chose de l'esprit de Saint François en elle : en dépit de ses nombreuses tâches et de son dévouement à son travail, elle avait toujours du temps pour les besoins des autres, et pas seulement ceux de nos propres rangs. Ses excursions dans le voisinage et plus loin pour quémander de l'aide n'étaient jamais sans résultat. Qui pouvait résister à cette personne, si frêle de corps, mais si enflammée d'enthousiasme et d'amour?

Une lettre circulaire envoyée par Eberhard à nos amis en juin 1932 en dit plus sur la dernière maladie d'Else que je ne pourrais en dire moi-même, et je l'ajoute ici :

La mort de Jésus-Christ et la mort des martyrs d'autrefois étaient constamment devant les yeux de notre sœur mourante, au point qu'elle s'efforçait de témoigner : « Rien de plus grand que la mort du Christ n'aurait pu arriver. C'est la plus grande chose, et c'est là où la miséricorde de Dieu se montre, miséricorde dans le jugement ». Else était si profondément saisie par son ardeur pour Jésus et pour le Royaume des cieux, qu'elle disait encore et encore : « l'Esprit et l'épouse disent : Viens ! Amen, oui, viens, Seigneur Jésus. Les pouvoirs de l'éternité sont très proches.

Je suis la même personne faible que j'ai toujours été ; cela n'a pas changé. Mais la proximité du Christ est plus forte que jamais, à tel point que je suis assez loin de ce qui se passe ici et maintenant, et tout près de ce qui se passe là-bas, dans les cieux.

Et pourtant, je suis tout aussi près de l'histoire actuelle de Dieu, mais c'est comme si je la voyais d'une autre étoile. Pour moi, je ne peux pas penser ou souhaiter quoi que ce soit de terrestre ». Une de ses dernières demandes fut : « Redresse-moi ; aide-moi à lever la tête.

Le 1 Janvier 1932, elle dit : « Cette nouvelle année sera très spéciale, une année de grandes luttes et de grande croissance. Mais il n'y a pas de vie ici sur la terre sans lutte. La nouvelle vie doit venir à travers la mort ».

Une autre fois, elle dit : « L'éternité est quelque chose qu'on ne peut pas comprendre ou saisir. L'éternité a toujours été, et sera pour toujours. L'éternité est très proche de moi, et ses pouvoirs me viennent de Dieu. La plus grande chose en Dieu est sa miséricorde. Elle est si merveilleuse ! Et c'est merveilleux de vivre dans la fraternité. L'amour et la fidélité de notre fraternité est un miracle. C'est incroyable qu'une telle chose soit possible. Combien je les aime tous ! Et comme ils me sont tous chers ! Un renforcement de l'âme et de l'esprit doit venir aux jeunes. Dans la lutte contre eux-mêmes, ils doivent être libérés de toutes ambiguïtés et toutes susceptibilités, donnant leur force dans un travail stable. Je vois clairement que le Bruderhof va devenir très grand, et je suis heureuse qu'il m'ait été permis de faire partie de ses modestes débuts. Son influence sur le monde entier sera importante, par la mission, aussi. Je vais le vivre avec vous de l'au-delà et je serai sûrement en mesure d'aider un peu aussi. Aussi souvent que l'esprit de l'Eglise vous unira et vous donnera la force pour le travail, je serai avec vous. Car dans l'Esprit Saint, c'est l'Eglise toute entière qui est parmi vous. L'Esprit Saint apporte pour vous la Jérusalem d'en haut ici-bas.

« Je suis très reconnaissante du don de l'unité. L'unité dans l'Esprit et dans les choses de l'Esprit — c'est ce qui demeure. Tout ce que nous faisons peut exprimer cette unité, mais ce n'en est qu'une expression. L'unité elle-même est différente et supérieure à toutes ses manifestations extérieures. Si elle doit durer, elle ne doit être construite que sur l'Esprit. L'expression périt, mais l'unité demeure.

« C'est une chose merveilleuse que d'adorer Dieu. Je tiens à l'adorer toujours. Dieu est si bon, si merveilleusement bon ». Elle se tourna vers la fenêtre et demanda : « Est-ce que les étoiles brillent ? C'est là que je vais être emportée. Je voudrais tellement être avec les prophètes, les apôtres et les

martyrs, mais je vais d'abord probablement être avec les petits enfants. Je n'ai qu'un souhait, que le Christ lui-même vienne me chercher. Il est toujours près de moi, maintenant. Parfois, je voudrais demander à Dieu de me laisser m'endormir, dans un rêve et sans les douleurs de la mort, pour me réveiller dans l'éternité. Mais ce serait présomptueux ».

Au milieu des pires douleurs et tourments, elle pouvait crier : « C'est si merveilleux, je suis si heureuse, et ici dans l'église, c'est si merveilleux. La vie de la fraternité est quelque chose de merveilleux. Comme je me réjouis de l'édification de la communauté ! Une grande période viendra cette année, mais elle viendra par la lutte et le conflit. Quand les choses sont difficiles, vous devez tenir ferme dans la foi. Rappelez-vous toujours qu'à la fin, c'est Dieu qui est vainqueur. La vie est un combat. C'est en mourant que cette lutte devient la plus forte. Souvent dans la vie, les gens ne ressentent pas cette lutte du tout, et ils ne la prennent donc pas au sérieux ».

Une autre fois, elle dit à nos enfants : « Je pense au bateau sur lequel votre père Eberhard a voyagé en Amérique. Il avait écrit alors : « Prions pour que ce soit un bon débarquement sur la terre même de Dieu. » Et voici le Rhön, la terre où se trouve notre Bruderhof. Ici, je vais embarquer pour un voyage vers un autre pays, le pays le plus beau qui soit. Je vois une longue procession pleine de lumière. Ils sont là, tous, et ils m'appellent, « Viens avec nous ! » Mais le Christ n'est ni devant ni derrière eux ; il est avec moi. J'ai combattu un grand combat ».

Une fois, Else regardait par la fenêtre avec les yeux grands ouverts et quelqu'un lui demanda : « Vois-tu quelqu'un ? » Elle répondit : « Non, mais je dois être aux aguets pour voir quand Il vient. Je vis encore et encore les paroles de l'Apocalypse : L'Esprit et l'Épouse disent : “Viens !” ».

Souvent, elle regardait au loin et dit à plusieurs reprises, tout doucement : « Seigneur, viens bientôt ! C'est tellement

beau de voir le jour naissant. Que sera-ce, alors, quand le matin éternel naîtra ? »

Dans la nuit parfois, elle se réveillait, ouvrait de grands yeux et joignait les mains dans la prière. Une fois, elle dit : « Je me sens comme si je me tenais entre le temps et l'éternité, comme si je vous reliais avec l'éternité. J'ai besoin de Jésus, plus que jamais, si seulement il venait bientôt me chercher.

Quand il me faudra partir, ne me quittez pas ! Maintenant, chantez et soyez joyeux ».



Else von Hollander, 1931.

Dans ses derniers jours, elle se rappela avoir eu une vision extraordinaire de lumière. Sur la terre en-bas, elle voyait un grand feu fumeux, qui n'était ni clair ni lumineux, et elle ressentait une peur oppressante que ce feu détruisît tout. Mais tout à coup, au milieu de ce feu rouge foncé et fumeux, une petite flamme blanche pure était apparue, et cette flamme pure la réconfortait. Puis elle avait regardé la petite flamme qui se diffusait de plus en plus, et du haut des cieux était venue une grande flamme pure et brillante, qui s'était réunie à la petite flamme blanche. Et tout de suite, une grande ville avait jailli de cette pure lumière. Le feu fumeux et charbonneux reculait de plus en plus. En fin de compte, la ville de lumière était si brillante que les murs de la ville n'étaient plus visibles. Elle était devenue tout soleil — une seule lumière immense, toute blanche et pure. Telle était sa foi dans l'église qui rayonne, et dans la descente de l'Esprit sur l'Eglise pour bâtir la ville sur la colline.

Oui, les derniers mois de la vie d'Else nous interpellèrent tous, comme jamais auparavant. Souvent, il nous avait

semblé qu'elle nous avait déjà quittés, seulement pour revenir de nouveau. Une fois, se réveillant d'un sommeil profond, elle dit : « La vie là-bas est tellement plus vivante qu'ici ! » Lorsque nous lui demandions ce qu'elle voulait le plus, elle disait seulement : « Avoir plus d'amour ! » Pas davantage de jours sur la terre ni le soulagement de ses souffrances — tout ce qu'elle désirait était un plus grand amour pour les autres.

Le 11 janvier 1932, après avoir enduré une dernière longue nuit difficile, elle rendit le dernier soupir. Rassemblés autour de son lit, nous ne pouvions que chanter : « Maintenant, remercions tous notre Dieu ! » Elle était victorieuse.

10 ♦ avant la tempête

La vie continuait, car nous sentions qu'Else n'aurait pas voulu que nous retardions quoi que ce soit à cause d'elle. Elle avait même demandé que sa mort ne dérange pas les projets de mariage de Fritz Kleiner et Martha Braun, et d'Arno Martin et Ruth von Hollander (fille adoptive de ma sœur Olga). Nous les célébrâmes le 24 janvier.

En mars, Eberhard et Adolf Braun assistèrent à une conférence des socialistes-religieux à Bad Boll dans le Württemberg. C'était le lieu où Jean-Christophe Blumhardt et son fils, Christophe Frédéric Blumhardt, avaient travaillé pendant plus de soixante-dix ans. Eberhard raconta ses impressions du voyage lors d'une réunion après son retour, le 3 avril 1932 :

On se souvient encore vivement aujourd'hui du fils, Christophe, et quelques-uns se souviennent encore du père, Jean-Christophe. Nous fûmes heureux de constater que cette mémoire est une force vivante aujourd'hui.

Jean-Christophe Blumhardt était venu de l'Ecole de la mission de Bâle et des milieux piétistes traditionnels dans une paroisse pleine d'incrédulité et de superstition. Il avait un grand amour des personnes et leur rendait visite fidèlement dans leurs maisons, se préoccupant de chacun personnellement. Il avait aussi, grâce à sa formation, une large vision du monde entier.

Sa vision s'élargit encore plus quand il entra violemment en conflit avec l'incrédulité. Il vit clairement que, si



Bad Boll, l'ancien centre de soins près de Stuttgart que les Blumhardt rendirent célèbre.

Jésus remportait des victoires dans sa paroisse, leur portée devrait avoir une signification non seulement pour Möttlingen et sa seule petite congrégation, mais au-delà. Dans la délivrance de Gottliebin Dittus, une femme possédée, les forces des ténèbres avaient été conquises ; à présent, Blumhardt sentait qu'il fallait continuer à combattre pour le royaume de Dieu dans tous les coins du monde, afin que la lumière vainquît les ténèbres...

Parmi les piétistes de Württemberg, une orientation forte et profonde, qui contrastait vivement avec le mouvement évangélique, plus superficiel, s'était développée. Grâce à l'influence des théologiens du dix-huitième siècle, le piétisme à cette époque était loin d'être aussi subjectif que le piétisme d'aujourd'hui. Mais il fut bientôt évident à Blumhardt qu'il devait avoir une vision encore plus large. Les gens étaient guéris, les démons chassés, et les maladies émotionnelles guéries. Les convictions de Blumhardt différaient à un tel point des enseignements de l'Eglise populaire que finalement, il dût quitter Möttlingen.

Ainsi, Blumhardt arriva à Bad Boll avec sa femme et ses enfants. Il amena aussi Gottliebin Dittus, sa sœur et ses deux frères, et un certain Théodore Brodersen, qui épousa plus tard Gottliebin. Peu à peu, une petite communauté d'une cinquantaine de personnes, y compris les enfants, prit forme ; elles vivaient et travaillaient ensemble.

Des amis nous dirent que Blumhardt père et son fils étaient discrets, presque secrets, vis-à-vis de leur pratique de demander la guérison par l'imposition des mains. Ils ne voulaient rien avoir à faire avec quelque magie ou sorcellerie que ce soit. Tout comme le symbole extérieur du baptême n'accomplit rien si la nouvelle naissance n'a pas déjà eu lieu dans le cœur, ainsi, à leur avis, en était-ce en ce qui concerne la guérison de la maladie. Même la plus petite influence psychosomatique ne devait être tolérée ... La dernière chose qu'ils voulaient, c'était la création d'un établissement de guérison par la prière.

Jean-Christophe Blumhardt avait plusieurs fils, dont deux étaient particulièrement remarquables : Christophe et Théophile. Les gens pensaient que Théophile serait le successeur de son père, mais ce fut finalement Christophe¹ qui reprit le travail de son père...

Peu à peu, Christophe rompit avec l'église organisée, le piétisme et le langage de son père ... Il cherchait à discerner les endroits *au monde* où Dieu voulait révéler son royaume de justice et sa victoire sur les mauvais esprits ; il estimait qu'on ne peut rien attendre des « gens pieux ». Ainsi, il cherchait parmi les gens du peuple — les paysans et les ouvriers d'usine — pour trouver des signes de la victoire de Jésus.

Même s'il s'était un peu mêlé de politique comme social-démocrate, il n'était pas un homme politique au sens ordinaire. Il avait été, pendant un certain temps, fidèle à ce parti, mais le royaume futur de la justice et sa préfiguration dans les luttes de la classe ouvrière le passionnaient beaucoup plus. Il n'y avait aucun doute qu'il voyait dans le royaume de Dieu la réponse authentique, l'aide véritable...

1 Voir Scherding (Pierre). *Christophe Blumhardt et son père, essai sur un mouvement de réalisme chrétien*, Editions F. Alcan, 1937.

Je ne pense pas qu'il serait très heureux d'apprendre que ses sermons et prières sont publiés et lus aussi largement qu'ils le sont, et que tant de gens affluent toujours à Bad Boll.

Lorsque les gens essayaient de l'imiter, cela le rendait malheureux, et il les mit en garde à maintes reprises de ne surestimer ni le lieu, ni son œuvre, ni sa propre personne.

Malheureusement, son avertissement semble avoir été ignoré. Et malgré cela, le véritable sens de son travail, à mon avis, n'a jamais été vraiment reconnu ...

Comme aucun des fils de Christophe Blumhardt ne devint son successeur, les frères moraves reprirent l'administration de Bad Boll [après sa mort en 1919], et le responsable de la maisonnée actuelle s'efforce de poursuivre fidèlement dans son esprit.

Nous entendîmes des témoignages de plusieurs personnes qui avaient connu le fils de Blumhardt. L'une, une veuve dont le mari (un jardinier à Bad Boll) était mort dans un accident, fut prise en charge par Blumhardt. Plus tard, on lui acheta une pension de famille à Freudenstadt ... Cette femme me raconta beaucoup de choses. Elle fut également très heureuse d'entendre parler de notre vie, et me dit que ça lui rappelait le témoignage de Blumhardt.

J'ai rencontré aussi un homme qui découvrit la théorie de la relativité avant Einstein. Fils d'un professeur d'université, il était très dépressif dans sa jeunesse, et hanté d'une manière effrayante par des démons, au point qu'il était suicidaire. Ses dépressions alternaient avec des périodes d'exubérance,



Christoph Blumhardt (1842-1919) enseigna que le message central de l'Évangile n'a pas tant trait à la « religion » qu'à la justice sociale.

au cours desquelles il se sentait comme un demi-dieu ; dans les intervalles entre ces deux états, il réalisait son travail scientifique.

Après avoir vécu pendant des années de cette façon insupportable, cet homme vint à Bad Boll, où il rencontra Jésus et fut libéré de sa souffrance. Je l'ai vu moi-même — c'est un vieil homme, maintenant, un docteur en philosophie. Il n'est pas si complètement guéri qu'on ne remarque rien du tout, mais il peut travailler sans sédatifs. Et il rayonne d'un feu intérieur : il me lut toute son histoire, dix pages d'une écriture serrée, et se confia à moi comme à un confesseur...

Bien que Christophe Blumhardt se fût éloigné de plus en plus de l'église organisée, il ne connût pas dans son propre cercle l'unité authentique d'une église communautaire, sauf à quelques rares occasions. Cette unité fut entrevue, mais jamais atteinte ... Malgré cela, comme le souligne Leonhard Ragaz, Blumhardt était un homme qui ne vivait pas de son propre pouvoir et de sa propre autorité. C'était le feu de Jésus qui émanait de lui. C'était un homme qui comptait sur l'intervention de Dieu dans tous les problèmes de la vie et dans chaque événement historique, un homme qui avait la grande vision du royaume de Dieu et pourtant soignait et défendait chaque individu.

Le printemps arriva peu de temps après le retour d'Eberhard de sa visite à Bad Boll et avec lui, un nouvel effort de développer la communauté autant que nous le pouvions. Des visiteurs, surtout des jeunes, continuaient à venir. Annemarie Wächter, qui nous avait rendu visite l'été précédent, revint définitivement le jour de la mort d'Else. Des étudiants de Tübingen qui avaient entendu parler de nous grâce à notre fils Hardy (qui étudiait là-bas) vinrent aussi, parmi lesquels Susi Gravenhorst (plus tard Fros) et Edith Boecker (qui épousa plus tard Hardy). Il y avait aussi Gerhard Wiegand, Ria Kiefer (qui avait lu dans le *Deutsche Sonntagspost* des articles nous concernant), Marie Eckardt (une diaconesse âgée),



Rassemblement sous le grand hêtre au Bruderhof du Rhön.

Hildegard Friedrich (et sa mère Elsbeth), August Dyroff et Josef Stängl. Tous restèrent.

Nos visiteurs et les nouveaux membres provenaient des milieux les plus variés. Il y avait des catholiques et des protestants, des jeunes religieux de toutes convictions, des sans-abri et des gens de sensibilité politique de gauche comme de droite. Comme toujours, ils apportaient d'innombrables idées et questions — questions que nous débattions avec eux sous le grand hêtre à la fin de la journée.

Parfois, nous avions des rencontres silencieuses et à d'autres moments, des débats les plus passionnés. Mais peu importe le ton, nous essayions de nous laisser guider par un esprit de recherche commun et constructif. Heureusement, quelque chose du Christ et de son Eglise finissait toujours par percer, tôt ou tard, versant sa lumière sur nos rencontres ; et quand cela arrivait, tout était perçu dans sa juste perspective.

11 ♦ en conflit avec l'état de hitler

L'été 1932, l'esprit du nazisme séduisait un nombre croissant de personnes en Allemagne : « On ne peut pas continuer comme ça ! Il est temps de mettre l'intérêt national au-dessus des intérêts personnels ! Nous avons besoin d'un chef puissant ! » Tout cela sonnait bien, mais ceux qui voyaient au-delà des apparences réalisaient — à cause des déclarations sinistres de Hitler — à quel point il pourrait être un dirigeant dangereux. Et pourtant, la puissance croissante des bolcheviks était-elle meilleure ? Nous ne pouvions qu'espérer que ces deux menaces, le national-socialisme et le bolchevisme, passeraient.

Ce fut par un appel téléphonique de notre fils Heinrich, qui étudiait dans une école agricole à Fulda, que nous apprîmes la nouvelle : Hitler avait été nommé chancelier du Reich allemand et avait déjà pris ses fonctions. La nouvelle surprit presque tout le monde, mais pour ceux qui avaient un pressentiment de ce qui les attendait, ce fut un choc particulièrement dur.

En voyant de nouveaux décrets et des changements législatifs affichés chaque jour — nous sûmes que nous ne pouvions rien attendre de bon. La *Gleichschaltung* (la politique nazie de conformité forcée, ou « égalisation ») et la persécution des juifs furent parmi les premières choses dont nous entendîmes parler.

Les écoles, les monastères et les communautés furent fermés parce qu'ils ne voulaient pas être « égalisés ». Les Allemands devaient se saluer avec le salut « *Heil Hitler* », et la plupart des gens s'y conformait, supposant qu'on ne pouvait faire autrement. Quel spectacle pitoyable que de voir une vieille dame comme notre grand-mère Arnold saluer quelqu'un de cette manière ! Pourtant, nous pouvions comprendre pourquoi les gens avaient peur de dire ce qu'ils pensaient sur ces questions. Toute personne qui le faisait était qualifiée de « traître du peuple et ennemi de la patrie ».

Tous les problèmes, tous les maux, furent attribués aux juifs. A l'entrée de nombreux villages, des panneaux furent mis en place qui disaient : « Entrée interdite aux chiens et aux juifs ». Bientôt les Allemands ne furent plus autorisés à acheter dans les magasins juifs. Dans certains endroits, par exemple à Kassel, une zone fut délimitée par une clôture de barbelés, et toute personne surprise en train d'acheter dans un commerce juif était dénoncée et enfermée à l'intérieur. Tout à coup, la nouvelle « science » de la race déterminait tout, et toute personne qui prétendait être de descendance « nordique » ou « germanique » devait prouver sa lignée « aryenne ». Les mariages « mixtes » entre les gentils et les juifs étaient interdits, et ceux qui existaient déjà furent annulés, ce qui causa des souffrances indicibles. Beaucoup de juifs cherchèrent à émigrer vers d'autres pays, mais il était loin d'être simple — en fait, souvent impossible — d'obtenir les documents nécessaires.

Bientôt, les colonnes des sections d'assaut, des chemises noires, et des Jeunesses hitlériennes se mirent à défiler jusque dans les plus petits villes et villages. Leurs chants de marche, notamment *Die Fahne Hoch !* (Levez haut le drapeau !), étaient chantés partout avec beaucoup d'enthousiasme. Ces groupes agressifs défilaient aussi dans notre Rhön Bruderhof, mais ils



Comme un défi face à l'oppression croissante de l'Etat Hitlérien, le Bruderhof mit en œuvre, pendant l'été 1933, la construction de trois nouvelles maisons.

comprirent vite que nous n'étions pas disposés à participer à leurs activités. Lors de bien de nos réunions de membres, nous discutons la question : dans quelle mesure devait-on donner un témoignage contradictoire ? Nous voulions agir ouvertement en tout temps. Nous refusions d'être « égalisés », c'est à dire d'accepter tous les nouveaux décrets, et nous ne pouvons pas dire « *Heil Hitler* », puisque nous ne croyions pas que le *Heil* (salut) venait de lui ! Naturellement, cette position nous occasionnait souvent des ennuis dans la rue ou dans les magasins. Mais comment pourrions-nous coopérer ? Sans l'ombre d'un doute, nous savions quel esprit servait Hitler, et nous refusions d'avoir quoi que ce soit à faire avec lui.

Dès les premiers mois de 1933, des nouvelles nous parvinrent sur la fermeture de certaines écoles, en particulier celles des progressistes, sur des dissidents qui étaient déportés dans

des camps de concentration, et sur l'opposition croissante de l'Etat aux églises, catholiques comme protestantes. Bientôt, la liberté d'expression fut de fait interdite sur tous les fronts, et chaque bribe d'information publique devait passer par la censure. Toutes les conditions étaient réunies pour un désastre. Personne ne savait ce qui se passait vraiment, et la presse n'était d'aucun secours. De temps en temps, il nous arrivait de voir des avis dont le message était énigmatique, comme : « Un nouveau dangereux nid communiste découvert ! » Mais au-delà de cela, nous ne savions que peu de choses.

Que devons-nous faire? Nous ressentions tous la même chose : nous devons continuer à vivre pour le témoignage qui nous était confié et en parler ouvertement. « Cela dépendra de qui tiendra bon le plus longtemps », déclara Eberhard. Ainsi, nous avons continué à construire. Au printemps et à l'été 1933, nous avons de nouveau beaucoup de visiteurs, dont certains voulaient rester. Nos discussions avec eux, en particulier celles concernant le national-socialisme, étaient intenses, et il semblait parfois que chaque mot comptait. Cela s'avéra particulièrement vrai à la fin de l'année, lorsque le climat politique devint encore plus répressif. Nous ne fûmes pas surpris de voir que plusieurs de ceux qui avaient auparavant demandé à devenir membres nous quittèrent à mesure que le climat devenait plus dangereux ; plaisantant à moitié, Eberhard les appelait nos « novices d'été ». Un de ceux qui restèrent fut Günther Homann, qui travailla dans nos bibliothèques et archives avec un grand dévouement, année après année, jusqu'à sa mort.

A Pâques 1933, nous baptisâmes dix-huit nouveaux membres, dont la plupart étaient arrivés l'année précédente avec la claire intention de suivre le chemin de la croix avec nous, quoi qu'il arrive. Parmi eux étaient Hans et Margrit

Meier, Peter et Anni Mathis, Edith Boecker (plus tard, Arnold), Susi Gravenhorst (plus tard, Fros), Gertrud Loeffler (plus tard, Arnold), et deux de nos enfants, Hans-Hermann et Monika. Advenant au cours de cette période si critique, les baptêmes de ces nouveaux frères et sœurs renouvelèrent notre courage et notre force pour suivre le chemin que nous avons choisi.

En juin, malgré les objections de ses parents, nous célébrâmes les noces de Marianne Hilbert, une enseignante dans notre école, et de Kurt Zimmermann. Des tensions avec les familles de ceux qui venaient se joindre à nous n'étaient pas inattendues, bien sûr, mais au fur et à mesure que le nazisme prenait le pouvoir, chacun choisissait plus clairement son camp, même au sein des familles. C'était forcément tout ou rien.

Quelque temps auparavant, après qu'Edith Boecker nous eût rejoints, elle avait subi des pressions de ses parents pour rentrer à Hambourg, au moins pour dire au revoir. Une fois arrivée, ils avaient tenté de la convaincre de ne pas retourner dans notre communauté et quand cela ne réussit pas, ils avaient pris son argent pour le voyage et l'avaient enfermée dans une chambre au deuxième étage. Finalement, Edith s'échappa : elle fit une corde avec ses draps, se laissa glisser par la fenêtre et fit le voyage de retour jusqu'au Bruderhof du Rhön.

Nos relations avec les autorités locales n'étaient pas bien meilleures, et Eberhard leur rendait souvent visite afin de clarifier notre position — à savoir qu'un disciple du Christ, tel que nous l'entendions, ne pouvait transiger avec les exigences du national-socialisme.

En octobre, dans un effort pour donner une légitimité à son gouvernement, Hitler ordonna un plébiscite national. Le 27 octobre, Eberhard alla trouver les autorités à Fulda pour expliquer notre attitude à l'égard du référendum à venir. Un fonctionnaire lui dit : « Si vous ne votez pas «oui», Docteur

Arnold, il ne reste qu'une chose : le camp de concentration ». Eberhard rentra chez nous en taxi. Comme d'habitude, il entama le dernier tronçon à pied en prenant un raccourci à flanc de coteau ; cette fois-ci, cependant, il glissa sur l'herbe mouillée de pluie, tomba et se fractura la jambe gauche. Heureusement, Alfred était parti à sa rencontre avec une lanterne, mais il était incapable de l'aider à se lever. Repartant en courant vers la maison, il alla chercher Moni, qui revint avec lui, jeta un coup d'œil à la jambe, et diagnostiqua une fracture avec complications. Il fallut le porter jusque chez lui sur une civière.

Eberhard souffrait beaucoup, et il était clair que la jambe devait être opérée dès que possible, de sorte que le lendemain, nous le conduisîmes à Fulda, où il subit une intervention chirurgicale. Une fois rentré, il fut cloué au lit pendant plusieurs semaines.

Le plébiscite qui eut lieu le 12 novembre ne fut en aucun sens une élection libre, mais une démonstration de force étroitement surveillée. Toute personne en âge de voter fut contrainte de se rendre aux urnes, et les autorités se firent un point de nous en informer. Que devons-nous faire ? Après beaucoup d'introspection, nous décidâmes de nous y rendre. Plutôt que de refuser de participer — plutôt que de simplement dire « non » au gouvernement, comme les anarchistes — nous voulions utiliser cette occasion pour témoigner de nos croyances d'une manière positive.

Eberhard formula une brève déclaration, affirmant que, dans la mesure où le gouvernement était institué par Dieu, nous le respections, mais il ajouta que notre mission était toute autre : notre tâche était de vivre selon la manière du Christ, comme un correctif pour le reste du monde. Après avoir discuté de cette déclaration dans une réunion des membres, et étant tous d'accord pour l'utiliser, chacun de nous la copia

sur un morceau de papier gommé. Puis nous nous rendîmes à Veitsteinbach, le village dans la région à laquelle nous appartenions, collâmes nos déclarations sur nos bulletins de vote, et rentrâmes chez nous. Quelle surprise nous eûmes le lendemain, lorsque le journal rapporta que la politique de Hitler avait été confirmée aux urnes par un « oui » unanime !

Quatre jours plus tard, le 16 novembre, notre Bruderhof fut la cible d'un raid surprise par les SS, les SA, et la Gestapo (police secrète). Environ 140 hommes cernèrent le Bruderhof, et il ne fut permis à personne de quitter sa chambre ou son lieu de travail. Des hommes en uniforme se tenaient à toutes les portes pendant que d'autres se rendaient dans les appartements et fouillaient chaque pièce.

Les livres et les lettres semblaient être d'un intérêt particulier pour nos visiteurs ; même les lettres personnelles des couples mariés furent lues et ridiculisées. Des documents de l'étranger — par exemple des lettres de Hardy, qui étudiait en Angleterre sous le parrainage d'un ami Quaker — reçurent une attention particulière.

La police secrète fouilla le plus longtemps, bien sûr, dans nos archives, dans notre bibliothèque, et dans le bureau d'Eberhard, où ils s'attendaient à trouver des écrits et des documents qui prouveraient notre « hostilité envers l'Etat ». Tandis que les hommes forçaient leur chemin d'une chambre à l'autre, renversant ceci et ouvrant cela, Eberhard était couché sur le canapé avec sa jambe récemment opérée. Ils auraient probablement voulu l'emmener à ce moment-là, et le jeter dans un camp de concentration. Mais que pouvaient-ils faire de cet homme malade ? Tard dans la soirée, une grosse voiture démarra, chargée de livres, écrits et documents. Que se passerait-il ensuite ?

A partir de ce jour, nous fûmes surveillés encore plus étroitement. D'abord, le surintendant des écoles de la région



Soucieux d'éviter les services d'un professeur nommé par les nazis, le Bruderhof exfiltra ses enfants vers la Suisse. C'est dans cette maison, à Trogen, qu'ils trouvèrent refuge de janvier à mars 1934.

de Kassel, qui avait été autrefois assez amical, vint faire passer un examen ; il voulait voir si nos enfants recevaient une instruction suffisamment « patriotique ». Lorsqu'on leur ordonna de chanter le « Horst Wessel Lied » (Porter haut le drapeau), et d'autres hymnes nationalistes bien connus, ils restèrent bouche bée, sans comprendre — et échouèrent à l'examen. Alors, notre école fut fermée (conséquence évidente de notre échec à l'inspection), et nous fûmes confrontés à la perspective de devoir envoyer nos enfants à une école publique dans le village voisin, ou d'embaucher un professeur nazi. En plus de cela, on nous informa que tous les enfants et les jeunes dont les parents ne vivaient pas chez nous, nous seraient enlevés.

Naturellement, il fallait agir vite, ce que nous fîmes : nous décidâmes de faire rapidement sortir du pays autant d'enfants que possible. La Suisse voisine semblait être la meilleure

destination, alors nous commençâmes à essayer d'obtenir passeport et permis de circuler pour chaque enfant.

Malheureusement, les tuteurs légaux de nos enfants (la plupart de ceux que nous avons pris chez nous avaient des parents ailleurs) n'étaient pas tous prêts à nous aider ; soit ils s'opposaient à notre plan, soit ils le soutenaient, mais avaient peur de s'attirer des ennuis. Ainsi, certains enfants durent nous quitter, ce que nous trouvâmes très pénible. Heureusement, plusieurs furent autorisés à rester, et au début de janvier 1934, ils partirent en Suisse avec Lene Schulz, Annemarie Wächter, et le reste des enfants, dans un foyer géré par une certaine Anna Schmidt.

Quant à nos enfants plus âgés et aux jeunes adultes, il devenait presque impossible de les envoyer pour des formations. Quelques-uns arrêtaient leurs études, d'autres, qui avaient espéré les commencer, furent contraints de mettre leurs projets de côté. Désormais, la poursuite des études dépendait souvent de l'adhésion au Mouvement des jeunes hitlériennes, la *Hitler Jugend*, ou son équivalent pour les filles, le *Deutscher Bund Mädchen*. « L'avenir appartient aux jeunes ! » était le slogan.

D'autres problèmes se posèrent aussi. Il était généralement interdit aux visiteurs qui n'étaient pas membres de passer la nuit chez nous ; s'ils voulaient rester, nous ne pouvions les accepter que s'ils s'engageaient en tant que « membres » pour une période minimale de six mois. Ces restrictions étaient très difficiles pour nous et pour nos visiteurs, car comment pouvions-nous — et comment pouvaient-ils — savoir à l'avance qui désirait prendre un tel engagement ?

Outre tout cela, notre situation financière aussi se dégradait. Tout d'abord, on nous dit que l'hypothèque de vingt ans sur notre maison (15.000 marks) devait être remboursée dans un délai de deux semaines. Deuxièmement, nous apprîmes

que nous ne pouvions plus vendre nos objets en bois, ni nos livres, ni nos autres publications. Troisièmement, nous fûmes informés que les subventions de l'Etat que nous recevions pour notre école, ainsi que toute aide pour les orphelins que nous avions accueillis, seraient immédiatement suspendues. Les légumes du jardin auraient pu nous rapporter de l'argent si nous en avions eu assez à vendre, mais telles que les choses étaient, nous avions besoin de tout ce que la ferme produisait pour notre propre maisonnée, qui atteignait alors 180 personnes.

Avec tant de choses qui pesaient sur nous, chaque nouvelle personne qui se joignait à notre cercle était d'autant plus un encouragement— et surtout chaque nouveau-né dans nos familles. En mai 1932, avec la naissance de Heidi, la fille de Hans et Emy-Margret, Eberhard et moi devînmes grands-parents, et le 20 décembre 1933, jour de notre anniversaire de mariage, ils accueillirent un deuxième enfant, Hans-Benedikt.

AU DÉBUT DU PRINTEMPS de 1934, le foyer en Suisse qui avait accueilli nos enfants nous demanda de les reprendre. Eberhard et moi fûmes envoyés pour leur trouver un lieu de séjour. Eberhard avait encore la jambe dans un plâtre de marche. J'avais peu d'espoir pour une récupération rapide, étant donné qu'il utilisait constamment sa jambe lors de nos déplacements fréquents. Nous allâmes d'abord au Liechtenstein, minuscule principauté nichée entre la Suisse et l'Autriche. Nous restâmes dans une auberge de village dans la vallée, espérant nouer des liens avec la population locale. Nous ne parlâmes pas de nos difficultés avec les nazis, mais nous dûmes que nous cherchions un foyer pour enfants dans les environs.

Lors d'une conversation dans cette auberge, nous entendîmes parler de la Kurhaus Silum, un hôtel d'été à haute altitude dans la montagne au-dessus du village. Eberhard et

moi ne tardâmes pas à en trouver le propriétaire. L'hôtel était resté vide tout l'hiver, et les routes et chemins étaient totalement recouverts de neige. C'était au début de mars, et on nous conseilla d'attendre au moins jusqu'à ce qu'une partie de la neige fût fondue. Mais nous ne pouvions pas attendre, puisque le directeur du foyer d'enfants en Suisse avait besoin de la place pour un groupe qui l'avait réservé antérieurement, et nos enfants devaient partir. Un sympathique fermier de Triesenberg proposa de nous amener à l'hôtel dans son traîneau, et nous demandâmes à Adolf Braun, qui se trouvait par hasard dans la région lors d'un voyage de vente de livres, de nous rejoindre.

Ce fut un voyage dangereux, car le chemin était très escarpé et nous devions traverser la neige profonde sans pouvoir distinguer la route. En chemin, notre cocher nous raconta combien de véhicules avaient eu des accidents ici. Mais il était convaincu qu'il pourrait trouver le chemin. Ainsi, nous gravâmes cette montagne traîtresse, non sans une certaine inquiétude, tout en sachant que nous devions trouver quelque lieu pour nos enfants. Notre chauffeur ne pouvait pas nous amener jusqu'à la porte de l'hôtel, Eberhard devait donc marcher, traînant de son mieux son plâtre à travers les amoncellements de neige profonde. A notre arrivée, nous trouvâmes le propriétaire et entrâmes dans la maison avec lui. Tout n'était pas parfait, en particulier le chauffage. Pourtant, dans l'ensemble, c'était un endroit magnifique, entouré par les hautes Alpes enneigées. Un peu plus haut, à quelques minutes de marche, il y avait un chalet suisse, que nous pourrions louer en plus de l'hôtel, ainsi que plusieurs refuges de montagne. Au total, il semblait qu'il y avait assez de place pour au moins une centaine de personnes.

Le retour à la descente fut aussi terrifiant que l'avait été la montée, car la neige et le vent avaient pratiquement effacé

nos traces. Avant de partir, cependant, nous quittâmes le propriétaire sur une poignée de main et l'accord que nous emménagerions aussi tôt que possible. Il fixa le loyer annuel et en demanda la moitié tout de suite comme acompte. Pour nous, qui n'avions pas d'argent, c'était une somme vertigineuse — environ 1500 francs — et nous devrions la trouver rapidement. Cette nuit là, je rêvai que nous avions tous dégringolé de la montagne.

Le lendemain matin, Eberhard et moi nous rendîmes à Chur, où nous voulions visiter des amis. En raison de sa mauvaise jambe, Eberhard ne pouvait pas aller partout avec moi, mais restait dans notre chambre. Pendant ce temps, je décidai d'aller voir Julia Lerchy, qui nous avait rendu visite au Bruderhof du Rhön l'été précédent et qui était alors hospitalisée.

Julia avait des problèmes de dos et devait rester allongée à plat sur le dos, mais elle était très vive et intéressée par tout ce que j'avais à lui dire. Elle fut choquée d'entendre tout ce qui nous était arrivé depuis qu'elle nous avait quittés en août 1933, mais elle fut impressionnée de ce que, malgré toutes les difficultés, nous avons continué de bâtir comme si nous allions vivre là pour toujours. Julia me rappela comment l'agrandissement de la salle à manger l'été précédent avait nécessité que les fiançailles de Hardy avec Edith Boecker fussent célébrées dans le grenier, et nous nous rappelâmes les paroles de Martin Luther : « Si je savais que la fin du monde est pour demain, je planterais quand même mon pommier aujourd'hui ».

Lorsque je pris congé de Julia, elle me demanda de revenir l'après-midi avec Eberhard, ce que nous fîmes ; au cours de notre conversation, elle nous dit qu'elle avait décidé de s'engager au Bruderhof. Quand nous nous dûmes au revoir, elle pressa une enveloppe dans nos mains. En l'ouvrant une fois sortis de l'hôpital, nous trouvâmes — à notre grande joie



Le Bruderhof de l'Alm près de Trisenberg, dans les Alpes liechtensteinoises.

et gratitude envers Dieu – 6600 francs. Juste à ce moment là, nos besoins furent comblés d'une manière totalement inattendue ! Maintenant, nous pourrions payer le premier versement du loyer de notre nouveau domicile au Liechtenstein ; nous pourrions y amener les enfants, acheter pour eux du bois et de la nourriture, et il y aurait encore plus qu'assez pour en envoyer au Bruderhof du Rhön, qui était très à court ! Quelle honte j'avais de mon manque de foi, que mon mauvais rêve la nuit précédente avait révélé !

Pendant qu'Eberhard et moi rendions visite à d'autres personnes en Suisse, de vieux amis du mouvement religieux socialiste pour la plupart, Adolf aida à installer le groupe d'enfants et de sœurs au Bruderhof de l'Alm, comme nous appelions notre nouvelle maisonnée alpine. C'est aussi lors de ce voyage que nous visitâmes pour la première fois les Essertines et rencontrâmes Mme Rossier, épouse du fondateur.

A la communauté Essertine, bien que nous sentions un esprit d'authentique fraternité, nous prîmes conscience de

deux différences importantes entre eux et nous. Le premier était le célibat : ils croyaient que le mariage détournait les conjoints de la tâche si importante de vivre pour le royaume, et même les couples qui étaient déjà mariés ne vivaient pas ensemble. Le second était la violence. Alors que nous avons rejeté sans exception le recours à la force, ils disaient que dans une guerre défensive, un appel aux armes était justifiable, et ils ne le refuseraient pas.



Procession pour le mariage de Hardy Arnold et Edith Boecker, août 1934.

Ce qui nous impressionna le plus, fut l'attitude Essertine vis-à-vis du travail communautaire. Au cours des discussions animées portant sur des sujets intérieurs, ils tissaient des paniers ou tressaient des oignons, et accomplissaient d'autres travaux simples. A la fin de notre visite, Mme Rossier nous donna de l'argent et de la nourriture pour notre nouvelle communauté.

Avant le voyage de retour vers le Liechtenstein, nous allâmes chez la mère de Peter Mathis, « Nona », qui avait pris soin de notre Hans-Hermann pendant l'hiver, quand il avait la tuberculose. Il allait tellement mieux que nous pûmes l'emmener avec nous.

Au nouveau Bruderhof de l'Alm, nous passâmes plusieurs jours avec le cercle de membres – petit, mais croissant. De nouvelles personnes arrivaient de la frontière allemande presque tous les jours, par petits groupes, et nous nous réjouissions de chaque nouveau venu. Quelles retrouvailles

merveilleuses ce furent — nous avions enfin nos enfants à l'abri des griffes des nazis !

Bientôt, des familles entières furent envoyées du Bruderhof du Rhön pour aider, parmi lesquelles les Kleiner et les Zimmermann. Hardy vint d'Angleterre pour poursuivre ses études à Zurich, et avec lui vinrent plusieurs personnes qu'il avait rencontrées et qui voulaient essayer de vivre avec nous, dans l'esprit du Sermon sur la Montagne : Arnold et Gladys Mason (un jeune couple marié), Kathleen Hamilton (plus tard Hasenberg) et Winifred Bridgwater (plus tard Dyroff).

Ce fut une période très émouvante — nous n'avions jamais eu d'hôtes d'Angleterre qui voulaient se joindre à nous — et nous eûmes des discussions profondes l'une après l'autre avec ces quatre personnes. La plupart d'entre nous avions plus ou moins oublié notre anglais appris à l'école, mais Hardy était un bon interprète, et nous nous sommes débrouillés en dépit de la barrière de la langue.

Particulièrement mémorable pour moi fut l'enthousiasme de nos nouveaux amis à se déposséder de leurs effets personnels et objets de valeur, entre autres le diamant de fiançailles des Mason.

EN AOÛT 1934, HARDY ET EDITH, qui s'étaient rencontrés lors de leurs études à Tübingen, se marièrent au Bruderhof de l'Alm. Pour la cérémonie de mariage, Eberhard choisit pour thème : « le Christ comme chef », et ce message nous parlait avec force à nous tous.

Après le mariage, Eberhard et moi ne restâmes pas longtemps au Liechtenstein et nous retournâmes au Bruderhof du Rhön, où nous passâmes l'hiver 1934-1935. Le gouvernement de Hitler devenait plus répressif de semaine en semaine, mais nous sentions fortement que notre devoir était d'être avec ceux qui étaient restés là où le danger était le plus grand.

Le 20 décembre 1934, nous fêtâmes nos noces d'argent. Une guirlande de chardons argentés était suspendue au milieu de la salle à manger, ornée de vingt-cinq grandes bougies blanches, et toute la journée tout le monde dans la communauté nous manifesta beaucoup d'amour. Eberhard m'offrit un petit livre d'écrits qu'il avait assemblés, portant l'inscription « Ton époux ». Nous ne savions pas que c'était notre dernier anniversaire ensemble.

A peu près à cette époque, Heinrich nous appela du Bruderhof de l'Alm, nous demandant la permission de se fiancer avec Annemarie Wächter. Quelle joie il y eut à Noël : les fiançailles de Heinrich, notre vingt-cinquième anniversaire (et aussi mon cinquantième anniversaire), et par-dessus tout cela, le fait que nos enfants étaient réunis en toute sécurité au-delà des frontières allemandes ! Comme nous étions reconnaissants que Dieu nous accordât encore de telles bénédictions imméritées à une époque de tant d'obscurité et de souffrance pour beaucoup de gens !

LA NOUVELLE ANNÉE avait à peine commencé que nous étions confrontés à de nouvelles questions sur l'avenir de notre œuvre en Allemagne. La plus importante d'entre elles fut la question de la mobilisation de l'Allemagne, et nos craintes que tôt ou tard nos frères seraient mobilisés pour le service militaire.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre : le 16 mars 1935, Hans Meier, qui était en voyage en Suisse, appela le Bruderhof du Rhön pour nous informer que la conscription avait été rétablie en Allemagne. En quelques heures, nous pûmes confirmer les nouvelles de Hans via une source à Fulda : Hitler avait ordonné la conscription obligatoire universelle, en vigueur immédiatement. Ce n'était qu'une question de quelques jours avant que le premier groupe soit appelé à se présenter.

Le soir même, nous eûmes une longue réunion des membres afin de décider de ce que nous devrions faire. L'heure de souffrir pour notre résistance était-elle finalement venue? Ou notre devoir était-il de continuer à bâtir une vie en communauté — au Bruderhof de l'Alm, par exemple, où l'on avait besoin d'hommes pour



Enfants de la Kurhaus Silum (Bruderhof de l'Alm), Liechtenstein, 1934.

le travail? Si je me souviens bien, il y avait dix-sept jeunes hommes dans notre cercle qui étaient admissibles pour la conscription, dont certains étaient novices, et d'autres étaient membres à part entière, avec femmes et jeunes enfants. Après un temps de silence, puis une prière dans laquelle nous demandâmes à Dieu qu'il nous guide, nous décidâmes d'envoyer ces hommes cette nuit même au Bruderhof de l'Alm. L'argent pour les billets de train était limité, mais à minuit, ils étaient tous partis, voyageant par différents itinéraires, et par divers moyens : certains par chemin de fer, d'autres à vélo, d'autres encore à pied.

Le lendemain matin, tout était étrangement calme. Nous n'avions plus d'écoliers depuis l'année précédente, mais maintenant il n'y avait plus de jeunes hommes non plus — du moins pas d'Allemands. Mais notre perte fut le gain du Bruderhof de l'Alm, et rapidement, nous commençâmes à avoir des nouvelles de leur arrivée, un par un, à leur destination. Bientôt, nous pûmes nous réjouir de ce que tous avaient réussi à passer la frontière.

A la fin du mois de mars, nous décidâmes de louer un autobus à bas prix afin que les jeunes mères au Bruderhof du Rhön qui avaient été séparées de leurs maris puissent les rejoindre au Liechtenstein. En plus de ces mères et de leurs bébés, il y avait des bambins de un à quatre ans, alors plusieurs d'entre nous les accompagnèrent pour s'occuper d'eux.

Ce fut toute une entreprise. Le bus, qui n'avait pratiquement pas de suspension, avançait en cahotant toute la journée, et il ne fut pas facile de faire tenir les enfants tranquilles, aucun d'entre eux n'ayant l'habitude de voyager. Nous étions partis tôt le matin, mais nous dûmes nous arrêter souvent, et il était près de minuit quand nous arrivâmes à la frontière. Mais alors, on nous refusa l'entrée. Quel coup dur ! Après de nombreux appels téléphoniques et des discussions animées, nous fûmes cependant finalement autorisés à passer.

Nous étions heureux d'avoir une nouvelle communauté au Liechtenstein, mais nous n'en continuâmes pas moins à chercher un meilleur endroit pour nous développer en dehors de l'Allemagne. D'une part, Silum ne nous appartenait pas — nous ne l'avions que loué — et de toutes façons, le terrain autour de la maison ne convenait pas à l'expansion, car il était extrêmement escarpé. Quant au Bruderhof du Rhön, qui savait combien de temps encore notre position contre le nationalisme raciste de Hitler serait tolérée ?

Au printemps 1935, la communauté demanda à Eberhard d'aller en Hollande et en Angleterre pour trouver un nouveau lieu et collecter des fonds pour le Bruderhof de l'Alm. Comme sa jambe n'était pas encore guérie, Hardy, qui s'était fait de nombreux amis et connaissances en Angleterre au cours de son année d'études là-bas, l'accompagna.

En Hollande, Eberhard et Hardy furent tous deux impressionnés par l'accueil chaleureux qu'ils reçurent chez les gens qu'ils visitèrent. Le voyage en Angleterre, bien que l'accueil y

ait été tout aussi sincère, fut une épreuve pour Eberhard, en partie à cause de sa jambe (ils avaient peu d'argent, et il dût souvent parcourir de longues distances à pied), et en partie parce que tant des personnes qu'il rencontra ne comprenaient pas l'urgence de ses appels pour de l'aide. Beaucoup semblaient carrément insensibles à ce qui se passait en Allemagne.

Quand Eberhard revint de l'Angleterre sur le continent, il se rendit d'abord au Bruderhof du Rhön pour y passer quelques jours, puis au Liechtenstein. Après avoir supplié longtemps avec persistance, il avait persuadé des amis Quaker à Londres de faire un don pour une serre (nécessaire pour cultiver des légumes à 1.500 mètres, même en été), et maintenant la petite communauté put finalement produire elle-même davantage pour son alimentation. Avec l'argent qui restait après cet achat nécessaire, nous décidâmes de louer un lopin de terre dans la vallée du Rhin pour plus de jardinage.

Bien que le sol de notre nouveau terrain fût fertile, descendre vers la rivière à 1.000 mètres en dessous puis remonter au nouveau Bruderhof était extrêmement éprouvant. Heureusement, il arrivait souvent que l'humour sauvât la situation.

Je me souviens encore de la riposte de Fritz Kleiner lorsque quelqu'un le taquina pour avoir descendu directement l'escarpement raide pour éviter la route interminable avec ses lacets tortueux : « Tu n'as tout de même pas l'intention de descendre directement la pente, Fritz ! ». A quoi il répondit : « Eh bien, je ne veux pas suivre la même voie que tout le monde ».

Après une courte visite au Bruderhof du Rhön lors des fêtes de Pentecôte, Eberhard retourna à l'Alm — il y trouva la fraternité agitée de luttes internes. L'enjeu était le vieux

problème de l'huttérienisme, en particulier les tensions entre les partisans de la rigidité de ses ordonnances, offices et services, et ceux qui aspiraient au libre développement d'une église dirigée seulement par l'Esprit. Il s'agissait d'une question qui avait déjà surgi auparavant, mais au Bruderhof de l'Alm, on en arrivait au point où certains ne voulaient que les anciens enseignements huttériens, tandis que d'autres ne voulaient que ce qu'ils ressentaient comme étant ce que l'Esprit disait et exprimait.

Certains, comme moi, se situaient entre les deux extrêmes. Consciente de la nécessité d'au moins quelque structure pour guider un groupe d'êtres humains faibles, j'appréciais l'ordre que l'huttérienisme avait donné à notre vie. En même temps, je ne pouvais pas accepter l'idée d'une communauté qui n'avait pas de place pour l'Esprit qui nous était venu encore et encore au fil des ans d'une façon si vivante. J'étais du côté d'Eberhard, qui avait dit lors d'une réunion à l'époque : « Si nous n'insistons que sur la lecture de ces anciens enseignements huttériens » — aussi précieux qu'ils fussent pour lui — « et forçons les gens à les accepter, ça se fera sans moi ! »

Oui, nous devons lutter de plus en plus contre le moralisme et le légalisme, et pourtant l'Esprit nous visitait encore, nous apportant de nouvelles joies et de nouvelles forces. Deux événements particulièrement heureux dont je me souviens de cette époque furent le mariage de Christian Loeber et Sophie Schwing (le dernier couple à être marié par Eberhard) et l'arrivée d'Hermann Arnold. Neveu d'Eberhard, Hermann fut si profondément touché par la puissance de sa conversion qu'il démissionna des SA hitlériens (les Chemises brunes) pour des raisons de conscience, leur renvoya son uniforme et rejoignit le Bruderhof de l'Alm. Le père de Hermann (Hermann, frère d'Eberhard) était mort pendant la Première Guerre mondiale, laissant derrière lui une jeune famille. Sa

mère, Käthe, nous rejoignit quelques années plus tard et enseigna dans notre école pendant de nombreuses années, jusqu'à sa mort en 1956.

LORS DE CES SEMAINES DIFFICILES de luttes intérieures de l'été 1935, Edith, l'épouse de Hardy, accoucha de son premier enfant, Eberhard Klaus. Trois jours plus tard, elle était proche de la mort, aux prises avec la fièvre puerpérale et une grave infection. Edith était entre la vie et la mort, et il semblait parfois que la mort l'emporterait. Jour après jour, puis semaine après semaine, les frères et sœurs se réunissaient dans le refuge de montagne où on la soignait, pour prier pour elle.

Le bébé d'Edith, ne sachant pas ce qui se passait autour de lui, regardait avec des yeux innocents. Mais pour nous autres, il existait un parallèle important entre sa lutte physique contre les puissances de la maladie, et la bataille tout aussi mortelle du Bruderhof de l'Alm dans son ensemble et son combat pour le renouvellement. Heureusement, la puissance de la vie qui triompha finalement chez Edith l'emporta également sur le légalisme étouffant qui menaçait notre communauté. Cette liberté, que l'apôtre Paul décrit si merveilleusement dans Romains, chapitre 8, doit être recherchée, encore et toujours. Et la lutte pour la reconquérir continuerait à travers les années à venir.

12 ♦ le dernier combat d'eberhard

Après avoir célébré le cinquante-deuxième anniversaire d'Eberhard le 26 juillet 1935 au Bruderhof de l'Alm, lui et moi retournâmes en Allemagne. Pour nos adieux, les jeunes hommes et femmes jouèrent une pièce qu'ils avaient répétée, basée sur l'histoire de Tolstoï : « Là où est l'amour, là est Dieu »¹.

Le soir précédant notre départ, Eberhard passa des heures à regarder les étoiles à travers un télescope. Tout au long de nos années ensemble, nous avons souvent parlé de l'espace infini du monde des étoiles et de l'univers — comparé à notre petite planète — mais à cette époque, vers la fin de l'été 1935, Eberhard semblait inhabituellement absorbé par ce thème. Ce n'était pas seulement un intérêt scientifique ou astronomique qui provoquait notre émotion, mais un sentiment d'émerveillement devant la grandeur de la création de Dieu. Je me souviens surtout de l'enthousiasme avec lequel il m'avait montré Saturne, la planète entourée d'anneaux lumineux. Une autre fois, nous parlions de là où étaient allés les bien-aimés qui nous avaient précédés, et je me demandais si Eberhard pensait qu'il serait peut-être bientôt avec eux, sur une de ces étoiles.

¹ Qui, à son tour, est une adaptation du conte « Le père Martin », par Ruben Saillens (1855-1942), pasteur français.



Eberhard au Bruderhof du Rhön.

En plus du monde des étoiles, les visions des grands prophètes, Daniel et Ezéchiel (mais aussi Jean), nous absorbaient ces jours là. Nous sentions qu'il y avait un lien étroit entre notre tâche en tant que communauté en cette heure historique, et son importance dans un ordre universel plus large.

Sans cesse, Eberhard nous rappelait le grand avenir de Dieu. Il était profondément attristé de ce que nous étions souvent trop étroits d'esprit, trop mesquins et misérables, pour percevoir notre vie dans un contexte plus grand. Ce n'est pas qu'il s'était passé quoique ce soit de « mauvais » ; mais il était profondément affecté par l'émotivité mesquine dans laquelle notre vie de fraternité semblait s'enfoncer si souvent. Où était notre sensibilité, notre attention à la voix de Dieu ? Un moyen qu'Eberhard employait pour lutter contre ce problème était d'essayer d'ouvrir nos yeux sur un horizon plus vaste, par exemple, en organisant des causeries sur les martyrs des premiers siècles, ou en menant des discussions sur la situation politique actuelle, particulièrement dans l'Allemagne nazie. La plupart l'écoutaient, mais sans véritable réceptivité intérieure.

Cet automne là, Eberhard et moi fîmes des voyages aller-retour entre les Bruderhofs, et ils ne furent pas sans danger. Presque tous les jours, des gens étaient appréhendés, arrêtés, et envoyés dans les camps de concentration. Chaque fois que

nous quittions une communauté, nous le faisons en sachant que nous pourrions ne pas atteindre notre destination. En plus de cela, la jambe d'Eberhard le faisait encore beaucoup souffrir. Malgré le plâtre, elle était bien tordue, et la marche était très difficile pour lui.

A la mi-octobre 1935, Eberhard et moi étions au Bruderhof du Rhön, où nous avons trouvé la même émotivité contre laquelle nous avons tant lutté dans le cercle de l'Alm. De prime abord, les choses semblaient bien aller : la communauté fonctionnait, les gens travaillaient dur, et les frères et sœurs s'entendaient généralement bien. Mais sous la surface, il restait peu – voire pas du tout — du feu qui nous avait autrefois rassemblés. Au lieu de cela, il y avait, sous jacents, des mécontentements, des commérages, des frictions sur des questions pratiques des plus insignifiantes, et — ce qu'Eberhard abhorrait le plus — une complaisance religieuse engourdissante. Et tout cela à une heure critique où nous étions confrontés à de graves menaces extérieures à cause de notre témoignage commun ! Cela nous rappela le temps où Jésus avait trouvé endormis ses trois disciples les plus aimés.

LA LUTTE POUR UN RENOUVEAU spirituel qui suivit devint bientôt une véritable crise, et il devint finalement clair pour tous que la situation ne pouvait plus continuer comme avant. D'un commun accord, nous décidâmes de dissoudre notre fraternité. Nous continuâmes à nous réunir pour des cultes, mais ils avaient lieu dans le silence, et chacun utilisait ce temps pour se repentir — pour examiner son cœur et chercher à nouveau l'esprit d'unité et d'amour. L'heure était grave et difficile.

Afin de nous encourager et de nous aider dans notre combat pour un renouveau, le Bruderhof de l'Alm nous envoya Georg et Monika ainsi que Fritz et Martha. Ils arrivèrent le 12 novembre. Eberhard ne put les voir que

brièvement, puisqu'il devait partir pour Darmstadt ce même jour ; le Dr Paul Zander, un chirurgien et ami que nous connaissions depuis 1907, avait offert d'examiner sa jambe. Fritz et moi accompagnâmes Eberhard boitillant jusqu'à la lisière du bois ; de là, un taxi qui attendait l'amena à la gare. Nous ne savions pas que c'était là son dernier adieu — Eberhard ne reverrait jamais plus son Bruderhof bien-aimé.

Des jours difficiles suivirent. Dès le lendemain, le Dr Zander nous informa qu'il pensait qu'une nouvelle opération était inévitable. La jambe d'Eberhard n'avait pas guéri du tout ; en fait, elle risquait de lâcher à tout moment. L'opération fut prévue pour le samedi 16 novembre, et je fis le voyage la veille pour rester avec lui.

A l'hôpital Elisabeth, je trouvai mon mari dans son lit dans un service de troisième classe avec trois autres patients. Vêtu d'une chemise d'hôpital rayée, il était en train de composer une lettre à notre beau-fils Hans. Je lui demandai s'il ne voudrait pas être dans une chambre privée ; après tout, sa mère en avait fait la demande expresse et avait envoyé de l'argent à cet effet. Il répondit qu'il préférait être parmi les gens.

La semaine qui suivit l'opération d'Eberhard fut difficile. L'opération ne s'était pas passée aussi bien que le Dr Zander l'avait espéré — il y avait des complications imprévues, et du fait qu'on n'avait fait qu'une anesthésie locale, Eberhard était complètement conscient : « Il a scié, taillé, puis m'a recousu », me dit-il. Il parlait peu, mais quand il parlait, ce n'était pas de sa douleur, mais du combat qui avait lieu chez nous.

Ce qui dominait son esprit était l'importance cruciale de notre témoignage — non pas pour nous-mêmes ni pour ce que nous avons accompli, ni même pour la communauté, mais pour Jésus-Christ. Sa vie, ses paroles, sa mort et sa résurrection, et l'effusion de son Esprit à Jérusalem, avec tout ce qui suivit — c'était tout ce qui comptait. Sans cesse ces

jours-là, Eberhard parlait de son amour pour le Christ. Il me dit : « Quand tu rentreras à la maison, demande à chacun, « Pourquoi aimes-tu le Christ ? » ».

Par moments, il semblait qu'il vivait dans un autre monde. Après sa mort, l'un des patients qui avait partagé sa chambre me dit : « Il était toujours préoccupé par Dieu, par le monde des étoiles et le soleil ». Il avait également des moments de délire et de confusion. Une fois, il me demanda de « donner à la jeune fille assise là-bas, candidate à la confirmation, un bon livre à lire ». Quand je lui dis qu'il n'y avait personne, il répondit qu'il avait vu une personne dans une robe blanche.

Le Jour de repentir [une fête de l'église luthérienne], il me demanda d'une voix forte : « Dis-moi, as-tu lu quelque part si Hitler et Goebbels se sont repentis ? » Je lui dis que non, et l'avertis de ne pas dire si fort une telle chose quand d'autres personnes étaient présentes. A cela, il devint encore plus agité et posa à nouveau la même question, encore plus fort : « Est-ce que quelqu'un ici sait si Hitler et Goebbels se sont repentis ? »

En fin d'après-midi du 21 novembre, Frau Zander vint, toute triste, demandant de parler seule à ma sœur Monika, qui nous avait rejoints à l'hôpital quelques jours plus tôt. Plus tard, je les trouvai toutes deux dans la salle des infirmières, en larmes, et elles me dirent que la jambe d'Eberhard ne pouvait pas être sauvée : elle était complètement froide et sans vie. Je fus terriblement bouleversée, presque hors de moi. Allaient-ils vraiment devoir l'amputer au-dessus de la fracture ancienne, comme le Dr Zander le proposait ? Eberhard pourrait-il survivre à cette deuxième opération ? Réapprendrait-il à marcher ? Frau Zander me rassura, disant que sa vie n'était pas en danger.

Eberhard n'avait pas encore été averti de l'amputation, alors quand je retournai à lui, j'essayai de rester très calme. Il me demanda de lui lire quelque chose sur la venue de l'Avent.

Je lus le premier chapitre de l'Évangile de Jean : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire ». Cette nuit-là, il voulait être seul. Avant de partir, il parlait des frères et sœurs au Bruderhof du Rhön, et dit : « Je penserai à vous pour toute l'éternité ! »

Comme Eberhard devait être sous sédatifs très forts ce soir-là, Monika et moi retournâmes à la maison où nous logions, mais

nous demandâmes d'abord à l'infirmière de nuit de nous appeler si Eberhard demandait à nous voir, et de nous avertir si quelque chose de particulier se produisait. Ce fut une nuit terrible : c'était comme si un mur noir se dressait en face de moi, et je ne pouvais absolument rien voir au-delà de ce mur. Monika et moi avons lu et parlé toute la nuit. Nous nous répétions l'une à l'autre ce que le Dr Zander nous avait dit : que la vie d'Eberhard n'était pas en danger, mais au fond, j'avais l'étrange pressentiment que ce terrible sacrifice serait exigé.

Très tôt le lendemain, le 22 novembre, j'allai voir Eberhard avec Monika. Il dormait encore lorsque nous arrivâmes. Vers 10h30, le Dr Zander entra, examina Eberhard, et lui annonça doucement ce qu'il en était : la jambe ne pouvait être sauvée. Eberhard demanda si l'opération ne pouvait pas être retardée de vingt-quatre heures, et de traiter la jambe



Emmy en 1935, l'année de la mort de son mari.

avec des compresses chaudes et de l'air chaud. Mais le Dr Zander répondit : « Le chirurgien doit saisir le bon moment pour opérer ; demain il sera peut être trop tard ». Eberhard dit : « Alors, je me sou mets avec confiance ».

ALORS, L'OPÉRATION FATIDIQUE commença, et je m'assis et attendis qu'elle soit terminée. Ce fut une attente interminable : d'une part, l'opération durait plus longtemps que prévu, et pire encore, les nouvelles qui me parvenaient par Moni (qui était présente) ne paraissaient pas bonnes. Comme j'aurais voulu que nos fils — Hardy, Heinrich, et Hans-Hermann — soient avec nous ! Mais ils ne pouvaient pas courir le risque de revenir en Allemagne, ils auraient été mobilisés immédiatement, voire emprisonnés pour s'être dérobés à la conscription. Heureusement Emy-Margret et Hans étaient en route.

Au moment où l'amputation se terminait, Hans et Emy-Margret arrivèrent, mais ils ne purent pas parler à Eberhard car il dormait encore. Il ne reprit jamais conscience. Mais debouts autour de son lit, nous sentions qu'il était en quelque sorte avec nous. Quand nous chantions « Je t'aimerai, ma force, ma forteresse », « Jésus est roi victorieux », « Renoncez, maintenant, à tout péché et mauvaise action », et d'autres chants qu'il aimait, des larmes coulaient sur son visage.

A quatre heures de l'après-midi, il mourut paisiblement — sa tâche, sa mission terminée. C'était incompréhensible ! Nous n'avions jamais imaginé que sa mort se passerait de cette façon, même si au cours des deux années précédentes je m'étais rendue compte que le temps approchait où il ne serait plus avec nous.

L'enterrement d'Eberhard eut lieu le 25 novembre, au Bruderhof du Rhön, suivi d'un repas spécial en sa mémoire. Immédiatement après, Emy-Margret, Monika, et moi nous rendîmes au Bruderhof de l'Alm, où Hardy, Heinrich, et

Hans-Hermann attendaient des nouvelles des derniers jours de leur père.

Il m'est impossible, à moi, sa femme et compagne, comme il est impossible aux nombreuses personnes qui l'ont connu et aimé, d'exprimer par des mots la signification de la vie d'Eberhard. Deux ans avant sa mort, cependant, lors d'une réunion avec un groupe de visiteurs, il avait parlé de sa vie de recherche, et il semble opportun de citer ici ce qu'il a dit :

Je voudrais parler de ma recherche personnelle. Quand j'étais beaucoup plus jeune, des groupes se rassemblaient souvent autour de moi, et j'ai essayé, au moyen d'études de la Bible et d'échanges, de les conduire à Jésus. Mais après un certain temps, ce n'était plus assez... J'étais profondément malheureux. Je reconnaissais de plus en plus qu'une préoccupation personnelle du salut des âmes, même si elle s'accompagne d'un fort engagement, n'était pas à elle seule une réponse suffisante aux exigences de la vie à laquelle Jésus nous appelle... Je commençais à reconnaître les besoins des personnes d'une manière plus profonde : les besoins de leur âme et de leur corps, leurs besoins matériels et sociaux, leur humiliation, exploitation et asservissement. Je reconnaissais les pouvoirs considérables de Mammon, de la discorde, de la haine et de la violence, et je voyais la botte dure de l'opresseur sur le cou de l'opprimé. Si on n'a pas connu cela, on pourrait croire de telles paroles exagérées — mais ce sont les faits.

Puis, de 1913 à 1917, j'ai cherché douloureusement une meilleure compréhension de la vérité... Je sentais que je n'accomplissais pas la volonté de Dieu en interpellant les gens avec un christianisme purement personnel...

Au cours de ces années là, j'ai vécu de rudes combats : j'ai cherché dans les anciens écrits, dans le Sermon sur la montagne de Jésus et dans les autres écritures, mais je voulais aussi me familiariser avec les réalités de la vie ouvrière, et je cherchais à partager la vie des opprimés dans leur lutte au sein de l'ordre social actuel. Je voulais trouver une voie qui



Le 10 novembre 1935, deux jours avant son départ de Darmstadt, Eberhard fit une promenade avec Emmy au cimetière du Burderhof du Rhön. Plus tard, Emmy se souviendra : « Eberhard se tint debout un long moment, contemplant la vue – comme s’il savait qu’il ne la reverrait jamais. »

correspondait à la voie de Jésus et de François d’Assise, sans parler de la voie des prophètes.

Peu de temps avant le déclenchement de la guerre, j’ai écrit à un ami en disant que je ne pouvais pas continuer comme ça. Je m’étais intéressé aux individus, j’avais prêché l’évangile, m’efforçant ainsi de suivre Jésus. Mais maintenant, je désirais ardemment trouver un moyen de servir l’humanité ; je voulais trouver une vie de dévouement qui établirait une réalité tangible — un mode de vie par lequel les hommes pourraient reconnaître la cause pour laquelle Jésus était mort.

La guerre a continué et je voyais l’état des hommes qui revenaient du front. Je n’oublierai jamais un jeune homme, un officier qui est rentré chez lui ayant perdu les deux jambes. De retour auprès de sa fiancée, il espérait recevoir d’elle les soins affectueux dont il avait tant besoin, mais elle lui apprit qu’elle s’était fiancée à un autre homme, un homme en bonne santé.

Puis la faim est venue à Berlin. Certes, il y avait encore des familles aisées « chrétiennes » qui pouvaient se procurer des aliments nourrissants et du lait frais, mais la plupart des gens survivaient avec des navets — matin, midi et soir. Des chariots parcouraient les rues transportant les corps des enfants morts de faim ; leurs corps étaient enveloppés dans du papier journal. Qui avait l'argent pour un cercueil ? En 1917, j'ai vu un cheval s'effondrer dans la rue : le conducteur a été poussé de côté par la foule qui s'est rassemblée sur le champ autour du cheval, et les gens s'empressaient de couper des morceaux de viande du corps encore chaud pour les apporter à leurs familles.

Un jour, j'ai visité une pauvre femme dans un sombre logement en sous-sol, où l'eau s'infiltrait par les murs. Bien qu'elle fût tuberculeuse, sa famille vivait dans la même pièce avec elle. On ne pouvait garder la fenêtre ouverte ; trop de poussière y serait entrée, soulevée par les personnes qui passaient dans la rue au-dessus. J'ai offert de trouver à cette femme un autre endroit pour vivre, mais elle n'avait plus la volonté de vivre : « Je ne vais pas me rendre ridicule. Laissez-moi ici ; je vais mourir ici, où j'ai vécu. » Intérieurement, elle était déjà un cadavre.

Après de telles expériences — et celles de l'époque révolutionnaire qui suivit, lorsque les pauvres prirent la place de ceux qu'ils avaient renversés et occupèrent des salles immenses avec des parquets — j'ai réalisé que la situation était insupportable. Comment un chrétien pouvait-il garder le silence sur les questions sociales les plus urgentes : la guerre, l'injustice et la souffrance humaine ?

Au cours des réunions qu'Emmy et moi tenions plus tard chez nous à Berlin, quand nous nous réunissions et discussions de toutes ces choses avec nos amis, nous arrivâmes rapidement à sentir que la voie de Jésus devait être une voie pratique : Il nous avait montré un mode de vie qui comprenait plus que le souci de l'âme. C'était une voie qui disait simplement : « Si vous avez deux manteaux, donnez-en un à celui qui n'en a pas. Donnez à manger aux affamés, et ne vous détournez pas de votre voisin quand il

a besoin de vous emprunter quelque chose. Lorsqu'on vous demande une heure de travail, donnez-en deux. Œuvrez pour la justice. Si vous désirez fonder une famille, assurez-vous que tous ceux qui veulent fonder une famille peuvent le faire aussi. Si vous souhaitez avoir de l'éducation, du travail et une activité satisfaisante, rendez cela possible pour d'autres personnes aussi. Si vous prétendez qu'il est de votre devoir de prendre soin de votre santé, alors acceptez ce devoir au nom des autres aussi. Traitez les gens comme vous aimeriez qu'ils vous traitent. C'est la sagesse de la loi et des prophètes. Enfin, entrez par cette porte étroite, car c'est le chemin qui conduit au royaume de Dieu ».

Quand tout cela est devenu clair pour nous, nous avons réalisé qu'une personne ne peut suivre cette voie que quand elle devient pauvre comme une mendiante et quand elle se charge, comme l'a fait Jésus, des besoins de chaque être... Ce n'est qu'alors — quand nous aurions plus faim de justice que d'eau et de pain, et que nous serions persécutés à cause de cette justice — que nos cœurs seraient sans compromis ; à ce moment seulement notre justice dépasserait celle des moralistes et théologiens. Alors, nous serions remplis de l'Esprit Saint, et d'une nouvelle chaleur — celle du feu qui brûle de l'énergie vitale de Dieu.

Il était clair pour nous que la première communauté chrétienne à Jérusalem était plus qu'un événement historique : c'était là que le Sermon sur la Montagne avait pris vie. Nous avons alors senti que nous ne pouvions plus supporter la vie que nous vivions, et qu'il était plus que jamais nécessaire pour nous de renoncer aux derniers vestiges de privilèges et de droits et de nous laisser être conquis pour la voie de l'amour total...

Par Jésus les aveugles voyaient, les boiteux marchaient, les sourds entendaient. Et il a prophétisé un royaume, un règne de Dieu qui renversera toutes les conditions injustes dans l'ordre actuel du monde, et le renouvellera. Reconnaître cette voie et vivre en accord avec elle — ceci est le commandement de Dieu pour aujourd'hui.

13 ♦ le combat continue

Il m'est difficile de me rappeler les jours et les semaines qui suivirent la mort d'Eberhard et d'écrire à ce sujet. Nous étions tous fortement secoués par sa mort — en particulier au Rhön, mais aussi au Bruderhof de l'Alm — mais nous devions faire face à d'autres problèmes aussi, surtout notre fraternité en crise qui avait besoin d'être restaurée et recrée.

Pendant de nombreuses années, mais en particulier durant les dernières années difficiles avant la mort d'Eberhard, des visiteurs nous avaient prévenus qu'une vie comme la nôtre ne durerait que tant que ses fondateurs étaient encore en vie. Après la mort des premiers membres, disaient-ils, tout s'effondrerait, car sans leur conviction et leur enthousiasme, il n'y aurait aucun moyen d'empêcher le déclin. En réponse à cela, nous avons toujours dit que si une telle théorie pourrait valoir pour une organisation humaine, elle ne pouvait pas valoir pour une communauté établie et guidée par la puissance de l'Esprit. Maintenant, cela devait être prouvé.

Certes, notre début de vie communautaire à Sannerz était quelque chose que nous avions ardemment désiré, mais cela n'avait jamais été une question de charisme humain ou d'idéalisme. C'est l'Esprit qui l'avait animée. Notre communauté était née dans un climat de désespoir et de désir ardent, d'effusion de sang et de confusion. Elle était née dans une atmosphère où les gens avaient vu disparaître tout ce qui faisait leur univers — perte de leur maison, de leur foyer et

de leurs moyens de subsistance, et faillite des explications et des idéaux antérieurs. A cette époque, la question nous avait assaillis de tous côtés : « Qu'allons-nous faire ? » Et maintenant, après la mort soudaine d'Eberhard, nous devons répondre à nouveau à cette question.

AU BRUDERHOF DU RHÖN, un dur combat contre le péché se poursuivait, en particulier là où il avait pénétré par l'émotionalisme, qui perturbe toujours une communauté. Mais il y avait aussi la déloyauté et la lâcheté, les commérages, les amitiés qui formaient des clans, l'apitoiement sur soi, la sympathie excessive pour certains et l'insuffisance de compassion pour d'autres. Il est encore difficile pour moi de comprendre comment ces choses avaient pu gagner tant de terrain parmi nous à une époque où le monde avait tellement besoin de notre témoignage contre l'esprit de Hitler et sa religion de la haine. Et comment se pouvait-il que, juste à cette heure critique, Eberhard, mon mari et ami, conseiller et guide spirituel, nous ait quittés pour toujours ?

Le combat était un appel à l'action et à l'unité. Pour moi et mes enfants, qui étions si cruellement touchés, cette lutte était une aide, car elle détournait nos pensées de notre douleur et les tournait vers les autres. Mais qui n'était pas particulièrement touché ? Qu'en était-il de tous les enfants que nous avons accueillis et élevés dans notre famille au fil des ans, et qu'en était-il de beaucoup d'autres, y compris les jeunes hommes et femmes pour qui Eberhard avait été un père ?

Le défi concernait tout le monde. Chaque personne devait clarifier sa position et se poser la dernière question d'Eberhard : « Pourquoi aimez-vous le Christ ? » Certains ne surmontèrent pas l'épreuve si facilement. Quant à nous autres, je suis sûre que nous aurions pu trouver un meilleur moyen, plus conciliateur. Je ressens cela surtout en moi :

ce n'est que plus tard que je vis que les mêmes péchés, que d'autres avaient reconnus en eux-mêmes, devaient être combattus dans mon cœur aussi.

En dépit de tout cela, et en dépit de la perte immense que nous avons éprouvée par la mort d'Eberhard, nous nous sentions plus déterminés que jamais à poursuivre l'édification de la communauté. Au Bruderhof du Rhön (et partout ailleurs en Allemagne), les choses devenaient toujours de plus en plus difficiles. Des problèmes surgirent également au Bruderhof de l'Alm, même si la plupart de nos voisins nous manifestaient de l'amitié. Puis le Liechtenstein annonça qu'il n'était plus en mesure de donner asile à des étrangers si un autre pays — par exemple, l'Allemagne — les réclamait pour le service militaire. En plus de cela, les passeports allemands de plusieurs de nos frères et sœurs (y compris ceux de Hardy et de Heinrich) allaient expirer et devaient être renouvelés.

Heureusement, ce fut juste à ce moment — au printemps 1936 — que nous trouvâmes une solution pour beaucoup de ces problèmes : un domaine qui convenait à une communauté fut trouvé en Angleterre. La propriété fut nommée le Bruderhof du Cotswold, et en juin, plusieurs familles du Bruderhof de l'Alm y avaient déjà emménagé.

Heinrich et Annemarie, qui s'étaient mariés en mars, déménagèrent en Angleterre à la fin de leur voyage de noces, et quelque temps après, Hardy et Edith et leur petit garçon les suivirent.

Voyager n'était ni sans dangers ni sans retards imprévus. Par exemple, lorsque Hardy, au Consulat allemand à Zurich pour récupérer son passeport, refusa de rendre le salut, « Heil Hitler », le fonctionnaire, qui lui avait déjà remis ses papiers, exigea de les reprendre. Edna Percival (plus tard Jory), un nouveau membre anglais, essaya de les obtenir pour lui, en vain. On lui dit que le propriétaire des documents devait les

récupérer en personne. Heureusement, tout se finit bien: les membres du Bruderhof en Angleterre contactèrent le Ministère de l'intérieur britannique et demandèrent à ce que Hardy et sa famille fussent admis dans le pays sans papiers. La demande fut acceptée.

D'autres n'eurent pas cette chance. Werner Friedemann, un membre allemand qui tentait de collecter des fonds pour le Bruderhof de l'Alm en vendant des livres en Suisse, fut appréhendé sans permis de la police, arrêté et emprisonné. Après plusieurs jours, Werner fut libéré, mais il ne put rentrer chez nous au Liechtenstein : depuis le moment où il l'avait quitté, sa tranche d'âge avait été mobilisée.

L'Angleterre était la seule destination sûre. Ainsi, avec beaucoup de difficultés, l'argent nécessaire fut rassemblé. Nous emmenâmes ensuite Werner à l'aéroport de Zurich, le mîmes sur son avion, et lui dîmes adieu. Imaginez notre horreur, le lendemain, quand on nous informa par téléphone qu'on lui avait refusé l'entrée en Angleterre et qu'il avait été renvoyé à Zurich. Que devons-nous faire? Même en dehors de l'Allemagne, nous étions surveillés de près, et à cette époque, il arrivait souvent que les citoyens dissidents qui avaient fui le pays fussent refoulés à la frontière, arrêtés et jetés dans des camps de concentration, pour ne jamais reparaitre. Nous savions que nous devons être à la fois audacieux et prudents.

En fin de compte, le problème de faire passer nos jeunes Allemands en Angleterre fut résolu en formant une troupe de musiciens itinérants, avec luths, guitares, violons et flûtes — dirigée par un membre suisse, Hans Meier. Contournant l'Allemagne, le groupe voyagea à travers la Suisse et fit son chemin vers l'ouest, se dirigeant vers la France sans incident. Traverser la frontière franco-suisse s'avéra facile : il était tard dans la nuit, et le jeune garde somnolant à la douane regarda



Le Bruderhof de Cotswold dans le Wiltshire, en Angleterre, fondé en 1936.

brièvement le passeport suisse de Hans, hocha la tête, et laissa traverser toute la troupe ! Plus tard, prenant un train pour le Nord, vers la Manche, il y eut une certaine inquiétude lorsque la police nous demanda pourquoi aucun des passeports du groupe ne portait la mention de leur entrée en France. Mais la chance leur souriait toujours, et bientôt tout le monde fut en sécurité en Angleterre.

L'HISTOIRE DES DÉBUTS du Bruderhof du Cotswold est remarquable. Comme je l'ai dit plus tôt, nos amis anglais nous avaient aidés à bien des égards, en particulier avec leur don d'argent pour une serre au Bruderhof de l'Alm. Or, à cette époque de nouvelles inquiétudes, ils offrirent d'héberger ceux de nos membres en âge d'être mobilisés. Malheureusement, cette proposition ne nous permettait pas de vivre en communauté, mais seulement d'avoir des logements individuels en divers endroits, nous dûmes donc refuser. Dans nos cœurs,

nous étions déterminés à continuer de faire grandir notre vie de fraternité, c'est pourquoi nous avons décidé de faire sortir d'Allemagne nos jeunes hommes — et non pas pour sauver la peau de tel ou tel individu.

Finalement, nous n'eûmes d'autre solution que d'aller nous-mêmes à la recherche d'un lieu. Une voiture fut louée, et plusieurs frères partirent pour chercher une ferme à louer ou à acheter qui pouvait convenir. Ils n'avaient pas d'argent, ni la permission du gouvernement de rester en Angleterre comme étrangers ! Mais ils partirent pleins de courage et de foi : Dieu leur montrerait le chemin. Après avoir étudié un certain nombre de possibilités, ils trouvèrent une ferme près d'Ashton Keynes, dans le Wiltshire. Le propriétaire était prêt à la louer, mais il lui fallait un important acompte tout de suite.

Pendant ce temps, le nombre de jeunes hommes en provenance d'Allemagne et du Liechtenstein avait augmenté si vite qu'il n'y avait plus d'autre solution que d'emménager avant d'avoir payé même un sou. Naturellement, le propriétaire de la ferme fut plus qu'un peu étonné de l'apprendre, et nous dit : « Ça ne se fait pas d'habitude en Angleterre. » Ni dans d'autres pays, je crois.

L'argent pour l'acompte fut rapidement rassemblé, mais il fallut mendier avec persistance. Heinrich et plusieurs autres frères furent envoyés pour ce faire, et ils quadrillèrent toute l'Angleterre pour voir des parents, des amis et des connaissances — toute personne susceptible de nous aider. Heinrich contacta même des gens qui n'avaient jamais entendu parler de nous, leur racontant l'histoire de notre persécution en Allemagne et notre fuite en Angleterre. Étonnamment, beaucoup de gens nous donnèrent des fonds. Une entreprise de meubles à Bristol remit même deux cents livres sur la seule parole de Heinrich, avec peu d'autres preuves. (Ils nous aidèrent à nouveau plus tard en nous

donnant des lits, que nous emportâmes en Amérique du Sud quand la guerre nous força à quitter l'Angleterre en 1940.) D'autres aussi donnèrent généreusement.

PENDANT QUE TOUT CELA se passait en Angleterre, nous luttions pour soutenir les Bruderhofs de l'Alm et du Rhön. Nous étions à court de personnel dans les deux communautés, l'argent était un problème permanent, et la situation politique pesait sur nous comme l'atmosphère avant un orage. Pendant le printemps et l'été de 1936 en particulier, nous survécûmes avec presque rien, il nous semblait parfois que nous n'arrivions à la fin d'une journée que par miracle.

Malgré tout, nous refusions de nous retirer dans nos coquilles. Au contraire, nous sentions comme une nouvelle urgence de témoigner publiquement de la vie de justice, d'amour et de fraternité qui nous avait été confiée — et d'appeler les autres à nous rejoindre sur ce chemin. Eberhard nous avait avertis précisément à cet égard, quelques mois avant sa mort, en disant : « Quand nous ne serons plus en mesure d'être là pour *tous* — quand nous ne pourrons plus nous occuper des besoins et des souffrances de tout le monde — notre vie communautaire n'aura plus aucun droit d'exister ».

A LA FIN DE JUIN 1936, Hans Zumpe et moi fûmes envoyés pour assister à une conférence mennonite sur la paix à Amsterdam, aux Pays-Bas, où Eberhard et moi avions prévu d'être présents. Nous fûmes surpris de remarquer combien peu de Mennonites allemands assistèrent à la conférence, et choqués d'apprendre comment ils avaient été si vite influencés par l'esprit de l'époque. En effet, de toute l'Allemagne, il n'y avait qu'un autocar d'objecteurs de conscience sérieux, et la plupart des passagers étaient des Américains. (C'est à cette conférence que nous rencontrâmes pour la première



Emmy au Bruderhof de Cotswold, 1936.

fois Orié Miller, du Comité central mennonite. Un ami fidèle pour le reste de sa vie, il nous aida à nous réinstaller au Paraguay quand nous fûmes obligés de quitter l'Angleterre pendant la Seconde guerre mondiale.)

Après la conférence, Hans retourna directement en Allemagne, tandis que je me rendais en Angleterre pour visiter le Bruderhof du Cotswold. (Pour montrer combien nous étions étroitement surveillés, il est intéres-

sant de noter que, quoique nous eussions pris grand soin de garder secrète notre adresse britannique, un fonctionnaire allemand à Kassel étonna Hans quelques semaines plus tard en lui montrant l'emplacement de notre nouvelle communauté sur une carte d'Angleterre !)

Par rapport à la grande pauvreté des Bruderhofs du Rhön et de l'Alm, où il était difficile de se procurer même les nécessités les plus élémentaires, l'Angleterre me semblait assez confortable, bien que là aussi (comme partout ailleurs) la création de la communauté ne se fit pas sans lutte. Mais quel enthousiasme il y avait dans la construction de la nouvelle vie, et quelle énergie parmi les jeunes frères et sœurs qui en composaient le cercle ! A la fin de l'été, je retournai une fois de plus au Liechtenstein, où je restai quelques mois.

Peu de temps avant Noël, je fis ce qui devait être ma dernière visite au Rhön. Le petit cercle luttait avec courage — îlot d'opposition dans un océan de soutien à Hitler, mais

l'atmosphère était pénible et pesante. Les voisins et les autorités locales surveillaient toutes les allées et venues, chaque mouvement, et les frères et sœurs qui vivaient là soupçonnaient de plus en plus que de nouveaux ennuis se préparaient.

LE 14 AVRIL 1937, nous reçûmes un appel téléphonique inattendu nous informant que le Bruderhof du Rhön avait été encerclé par la police secrète nazie, que la propriété allait être confisquée, et que toute la communauté avait vingt-quatre heures pour quitter le pays (ce qui fut prolongé plus tard à quarante-huit heures en raison d'une épidémie de grippe chez les enfants). La raison en était claire : notre mode de vie était considéré comme un affront dangereux au pouvoir de l'Etat, et nous étions donc *unerwünscht* (des indésirables) en Allemagne. Depuis plusieurs années, nous nous doutions que quelque chose comme cela arriverait, mais ce fût tout de même un grand choc pour nous tous quand cela se produisit finalement, et si brusquement.

C'était sûrement une bonne chose que deux frères hutté-riens — David Hofer, de James Valley, dans le Manitoba, et Michael Waldner, de Bonhomme dans le Dakota du Sud — se trouvaient par hasard au Bruderhof du Rhön le jour du raid. Ils avaient quitté l'Amérique du Nord quelques mois auparavant, arrivant au Bruderhof du Cotswold en février et continuant vers l'Europe quelque temps plus tard. Sans leur présence en tant qu'étrangers, qui sait ce qui aurait pu arriver ? Puisque je n'étais pas là au moment de la dissolution du Bruderhof du Rhön, j'aimerais la décrire en citant le journal de David Hofer, qui comprend ses impressions de première main de cette journée fatidique.

14 avril 1937

Vers 10h00, Michael Waldner et moi étions dans la chambre d'Eberhard Arnold écrivant des lettres, lorsque Hans

Meier a ouvert la porte et a dit : « Frères, préparez-vous, car je viens du haut de la colline, où j'ai vu un grand nombre de policiers dans les bois. Ils viendront peut-être au Bruderhof, mais ils ne peuvent rien vous faire à vous ». Puis il a refermé la porte et est allé dans son bureau pour le remettre en ordre. Alors je suis allé à la fenêtre et j'ai vu des hommes en uniforme dévalant la colline. Je suis descendu pour voir ce qui allait se passer.

Il y avait déjà vingt-cinq policiers à la porte. « Où est Hans Meier ? » m'a crié l'un d'eux. J'ai répondu tout simplement : « Sans doute dans la maison ». « Faites-le venir ici ! », fut l'ordre qui suivit. Comme je me dirigeais vers la chambre de Hans Meier, je l'ai croisé ; il s'est présenté calmement et sans crainte à la police. Le directeur général a lu l'ordre à Hans Meier : « Je vous informe par la présente que le Bruderhof du Rhön est maintenant dissout par l'Etat et ne doit plus exister. Désormais, il doit être appelé le « Sparhof », et puisque vous êtes chef de file de ce Bruderhof, j'exige que vous nous remettiez tous les livres de comptabilité et les clés. Je vous informe également que dans les vingt-quatre heures tout le monde doit avoir quitté l'endroit ! ». Puis il est allé droit au bureau avec Hans Meier. La police a encerclé complètement le Bruderhof et a enfermé tous les frères et sœurs, jeunes et vieux, dans la salle à manger. Là, ils furent gardés par deux policiers, et personne n'était autorisé ni à entrer ni à sortir, tandis que d'autres fouillaient chaque chambre et prenaient tout ce qu'ils voulaient. Ils sont arrivés enfin à notre chambre, où nous attendions. Ils nous ont ordonné de rejoindre les frères dans la salle à manger. Nous descendîmes calmement rejoindre les frères et sœurs, et les trouvâmes perplexes et découragés. Nous les avons encouragés et leur avons dit de ne pas désespérer.

Puis deux fonctionnaires sont entrés. L'un portait une machine à écrire, l'autre une liasse de papiers. Ils se sont assis et ont appelé chacun par son nom. Chacun devait répondre à ce qu'on lui demandait, puis signer un formulaire déjà rempli. Le formulaire était seulement une déclaration concernant l'enregistrement pour le rassemblement

— nous l'avons examiné attentivement avant de signer. Pendant ce temps, par la fenêtre, nous les avons vus fouiller toutes les chambres et transporter tout ce qu'ils voulaient à leurs voitures. Quand j'ai vu qu'ils allaient bientôt arriver à notre chambre, j'ai voulu y aller. Mais on m'a arrêté à la porte et ordonné de rester dans la salle à manger. J'ai dit : « Je veux aller dans ma chambre. Nous sommes des étrangers et nous ne voulons pas que nos affaires soient fouillées et emportées ». Il a dit qu'il n'avait le droit de laisser sortir personne. « Si vous voulez sortir, vous devez obtenir une autorisation écrite de notre chef et me l'apporter ». J'ai demandé : « Où est-il ? ». On me dit : « En haut, dans le bureau ». Je suis monté et ai demandé à l'agent en chef (qui était occupé avec Hans Meier) la permission d'aller dans ma chambre, ce qu'il m'a accordé.

Ensuite, j'ai appelé Michael Waldner et nous sommes allés dans notre chambre ensemble. Peu après, ils sont venus et ont commencé à fouiller. Nous leur avons dit que, même si nous étions d'origine allemande, nous étions des étrangers et que nous ne voulions pas que nos affaires soient fouillées. Ils nous ont demandé ce que nous faisons avec ces gens-là, d'où nous venions, et ce que nous leur avons apporté. Nous leur avons dit : « Ces gens sont nos frères dans la foi, à qui nous avons envoyé beaucoup d'aide d'Amérique pour construire ce Bruderhof. Par conséquent, nous prenons un grand intérêt à ce qui se passe ici et à ce qui va leur arriver ». Nous avons vu tout de suite que notre présence leur déplaisait et que nous les gênions. Nous leur avons demandé de nous permettre de rester quelques jours. Ils ont refusé et ont dit que ce n'était pas leur affaire. A ce moment-là, tous les frères et sœurs avaient signé les formulaires. Il était 15h00 quand ils eurent terminé, et alors seulement nous ont-ils autorisés à prendre un peu de nourriture. Quant à nous, notre nourriture nous avait déjà été apportée et nous avions déjà mangé.

Pendant ce temps, les policiers se tenaient à la porte de la salle à manger et discutaient entre eux. Je suis allé vers eux et leur ai parlé de ce qui se passait. Je leur ai dit que ce

que nous avons vécu ici aujourd'hui était tout à fait injustifié, et que nous ne nous attendions pas à cela de la part de l'Allemagne. Je m'attendais à ce qu'ils traitent leurs citoyens et leurs paysans mieux que ce que nous avons vu et vécu aujourd'hui. Je leur ai dit qu'ils étaient pires que les Américains. Ils ont demandé : « En quoi ? » Je leur ai dit que nous, Allemands, avons été appelés pendant la dernière guerre à servir militairement contre l'Allemagne. Nous nous sommes opposés et avons refusé de le faire, tout comme ces frères l'ont fait. Nous avons demandé à notre gouvernement en Amérique de nous donner la liberté de quitter le pays, puisque nous ne pouvions pas lui obéir en servant dans l'armée. Nous avons demandé à être autorisés à vendre tout ce que nous avons et à ne rien laisser derrière nous — ce qui nous a été accordé. Pendant la guerre, nous avons été autorisés à émigrer au Canada, et cela, sous la protection du gouvernement afin que rien ne pût nous arriver.

Je leur ai demandé pourquoi ils ne pouvaient pas traiter cette communauté de la même manière. Ils ont demandé : « Pourquoi ne pouvez-vous pas manifester votre obéissance au gouvernement comme tout le monde ? » Je leur ai dit clairement que nous avons respecté le gouvernement, mais que nous ne pouvions pas obéir quand il exigeait quelque chose qui allait contre notre conscience. L'un d'eux m'a demandé : « Dans quelle mesure ? » Je leur ai dit que la Parole de Dieu me dit d'aimer mon prochain et de ne pas le tuer et que pour cette raison, je ne pouvais pas suivre le gouvernement et lui obéir. Puis un autre a parlé : « Mon ami, n'avez-vous pas lu que notre Sauveur a dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix mais l'épée », et qu'il a également dit à ses disciples d'acheter des épées ? Pourquoi ne croyez-vous pas ces passages de l'Écriture ? » Je lui ai expliqué comment je comprenais ces passages. Il a dit que mon interprétation était erronée, ajoutant : « Si le monde entier se composait d'anges, comme vous tous, alors il n'y aurait pas besoin de guerre — mais vous savez bien que tous les hommes ne sont pas comme ça. » « Nous ne voulons pas la guerre, ont-ils insisté.

Nous voulons seulement nous rendre forts, car tout le monde craint les forts. Si nous sommes faibles, tout le monde nous piétinera. Mais si nous sommes forts, on aura peur de nous. C'est pourquoi nous nous préparons pour la guerre, non pas parce que nous voulons combattre. »

Les autres pensaient que les frères et sœurs prenaient trop de temps à manger et ont demandé : « Est-ce qu'ils ont tout un bœuf à dévorer là-dedans, qu'ils prennent si longtemps à le faire ? » Après le repas, ils ont ordonné à toute la communauté de se réunir dehors, à la porte. Michael Waldner et moi devions également suivre cet ordre, comme s'ils allaient nous lire une déclaration. Je vis bientôt, cependant, qu'ils voulaient seulement prendre des photos, alors j'ai quitté le groupe en disant à Michael Waldner : « Rentrons dans la maison. » A eux, j'ai dit : « Nous n'avons pas besoin de cela. » Ensuite, on nous lut la déclaration selon laquelle le Bruderhof était désormais dissout et qu'aucun Bruderhof n'existait plus en Allemagne. Personne ne devait emporter quoi que ce soit qui appartenait à la ferme ou à la communauté, ni aucun objet de la maisonnée. Après avoir lu cet avis, ils ont tous quitté les lieux.

Nous nous sommes rassemblés pour la prière, le cœur très troublé et triste. Nous avons confié à Dieu nos besoins et notre détresse et l'avons ardemment prié de ne pas nous abandonner dans cette période difficile, mais de nous donner la compréhension et la sagesse véritables pour agir selon sa volonté.

Après la prière, nous avons examiné notre situation, essayant de voir comment nous pouvions faire en sorte que la communauté reste ensemble. Les hommes sans Dieu voulaient disperser les frères et sœurs partout en Allemagne en les renvoyant dans leurs familles. Nous désirions désespérément aussi informer les communautés en Angleterre et au Liechtenstein de ce qui se passait ici, au Bruderhof du Rhön.

Nous avons donc décidé qu'Arno Martin, l'intendant du Bruderhof de l'Alm, qui était sur le point d'y retourner, informerait Hans Zumpe et la communauté en Angleterre

dès qu'il aurait franchi la frontière allemande. Mais comment pouvions-nous envoyer qui que ce soit ? La police nous avait volé tout notre argent — plus de 400 marks. Il ne restait pas un sou dans la maison. Ils avaient été dépouillés de tout, y compris des clés et des livres, et toutes les salles communes avaient été verrouillées. Nous avons donc donné aux frères et sœurs l'argent de notre voyage, et Hans Meier et moi sommes allés avec Arno Martin à Schlüchtern, y arrivant à minuit. Là, nous l'avons vu partir, porteur des tristes nouvelles pour le Bruderhof du Cotswold et pour le Liechtenstein.

Hans Meier et moi sommes retournés à la communauté, le cœur serré et avons retrouvé tout le monde toujours debout. Nous nous sommes couchés mais nous n'avons guère dormi.

15 avril 1937

Nous nous sommes levés toujours en bonne santé, ce pour quoi nous rendons grâce à Dieu. Nous avons pris le petit déjeuner. Après le petit déjeuner, Hans Meier est venu en toute hâte nous dire qu'un monsieur de Fulda était dans la cour avec sa voiture, demandant que le conseil d'administration aille avec lui à Fulda pour régler quelques questions insignifiantes, après quoi, ils pourraient revenir. Ces nouvelles étaient pour moi une mauvaise surprise. Je ne croyais pas ce que le monsieur de Fulda disait. J'ai dit à Michael Waldner : « Croyez-vous que ces frères seront de retour à midi, comme il le promet ? » Michael Waldner a dit : « Je ne sais pas, il le promet. » J'ai dit : « Nous verrons le moment venu. » Hans Meier, Hannes Boller, et Karl Keiderling se sont préparés et sont partis.

La communauté tout entière attendait avec anxiété, mais à midi aucun frère n'est revenu. Deux heures ont sonné, puis quatre heures — les frères ne rentraient toujours pas. Puis Michael Waldner et moi avons gravi la colline par où ils arriveraient. Nous avons vu une voiture arriver et l'avons reconnue tout de suite comme étant celle qui avait emporté

les frères. Un homme en est sorti et est venu vers nous. J'ai demandé : « Où sont les frères ? » « Ils ne sont pas venus », a été la réponse. Immédiatement, il m'a ordonné de rassembler toute la communauté. D'abord, il nous a lu l'ordre de quitter les lieux dans les vingt-quatre heures.

Les agents ont également apporté des lettres des trois frères à leurs épouses — Margrit, Else, et Irmgard — leur disant qu'ils avaient été emprisonnés, mais encourageant leurs femmes et leurs enfants, et tous dans la communauté, à faire confiance à la conduite de Dieu et à partir le lendemain comme on nous l'avait ordonné.

A la demande des trois frères à Fulda, tous dans la communauté allaient être autorisés à partir ensemble, et le gouvernement était prêt à nous laisser partir avec nos cinq frères d'âge militaire. Alors tous ont signé un document disant qu'ils quitteraient le Bruderhof et se rendraient dans les autres communautés. Cependant, comme plusieurs frères et sœurs n'avaient pas de passeport, et comme nous voulions parler avec les frères en prison de ce qui concernait leurs familles, j'ai demandé au directeur général une note écrite me permettant de voir les frères à Fulda. Il était d'accord, et quand tout fut réglé, ils sont partis.

Nous nous sommes rassemblés pour prier et avons trouvé réconfort dans la Parole de Dieu. J'ai lu le Psaume 3 comme un encouragement, et j'ai remercié Dieu de ce qu'il avait changé et dirigé les événements pour que les frères et sœurs puissent rejoindre les autres communautés. Nous avons prié Dieu avec ferveur de ne pas nous abandonner dans cette grande épreuve, mais d'envoyer ses anges gardiens pour veiller sur nous et nous protéger.

Après la prière, on fit les préparatifs pour le voyage. Nous avons conseillé aux frères et sœurs de prendre toute la nourriture qu'ils pouvaient dans le garde-manger comme provisions pour le voyage. C'était leur réserve de nourriture, et ils devaient prendre ce dont ils avaient besoin.

A cinq heures du matin, six de nos frères et sœurs sont partis à Fulda pour se procurer les passeports. Je suis allé avec eux pour visiter les frères en prison. Je leur ai appris

qu'à six heures du soir, toute la communauté quitterait l'Allemagne, avec leurs femmes et leurs enfants. Les frères étaient reconnaissants que la communauté prenne leurs familles en charge avec tant de loyauté. De mon mieux, j'ai encouragé les frères emprisonnés à être patients — notre Dieu bienveillant ne les abandonnerait pas. Alors, le cœur lourd, j'ai pris congé des frères et suis retourné au bureau où étaient les autres, pour obtenir les passeports aussi rapidement que possible et pour nous occuper des billets. Quand tout a été réglé, nous sommes rentrés chez nous.

Nous sommes arrivés sans encombre au Bruderhof à 16h00 et avons trouvé Michael Waldner et tous les frères et sœurs occupés à faire les valises et à se préparer pour le voyage. C'était très difficile pour les frères et sœurs de quitter ce qu'ils avaient construit à la sueur de leurs fronts et de partir les mains vides. A 17h00, nous avons pris une collation, puis nous nous sommes réunis à nouveau pour prier — pour la dernière fois au Bruderhof du Rhön. Nous avons prié Dieu de protéger son église pendant ce voyage que nous allions commencer. Nous avons fait confiance en sa fidélité et sa promesse de ne pas nous abandonner et par sa grâce, de nous accompagner et de nous amener en paix à ses enfants dans les autres communautés. Dieu nous a tous fidèlement aidés, de sorte que nous avons rejoint son église en bonne santé.

Il avait plu toute la journée, surtout dans l'après-midi, et nous étions inquiets pour plusieurs enfants malades et pour une sœur malade, car nous devons marcher deux kilomètres à travers les collines pour rejoindre les camions, et ils pourraient attraper froid en chemin. Quand le moment fut venu, cependant, et que tous étaient prêts à partir, tout à coup le soleil se mit à briller avec éclat. La pluie avait cessé et le soleil brillait sur nous. Pour nous, c'était une merveille et une grâce de Dieu, et nous l'avons remercié dans nos cœurs.

Maintenant, les frères et sœurs commençaient à gravir la colline avec leurs petits malades, chacun avec un sac sur le dos. Michael Waldner portait un enfant sur son dos.

Je portais un gros paquet pour la femme de Hans Meier, qui avait accouché deux semaines plus tôt. Nous étions tous chargés ; toutes les mains et tous les dos portaient des fardeaux. Le cœur lourd, nous avons gravi la colline, nous arrêtant à plusieurs reprises pour regarder en arrière le beau Bruderhof du Rhön, le foyer bien-aimé que nous devions quitter si brusquement et d'une façon si inattendue. Certains sont allés au cimetière pour visiter la tombe de notre cher Eberhard Arnold pour la dernière fois.

Quand nous sommes arrivés à l'endroit désigné, les voitures étaient déjà là. Quand elles furent chargées, elles sont parties pour la gare. Michael Waldner, Hella Römer (la comptable du Bruderhof, qui avait été chargée de rester jusqu'à ce que tout fût mis en ordre), et moi étions les seuls à rester au Bruderhof du Rhön. Nous sommes retournés sur les lieux vides, le cœur triste et profondément perturbé. Nous nous sommes couchés tôt, mais à cause de notre inquiétude, nous n'avons guère dormi. Le lendemain matin, nous avons commencé à ranger les chambres. Le spectacle que nous avons sous les yeux est indescriptible : la nourriture avait été laissée sur les tables, les couvertures étaient entassées sur les lits. Dans le jardin d'enfants, les jouets et les meubles étaient restés à peu près comme les enfants les avaient laissés. Dans la buanderie, des vêtements non lavés trempaient en partie dans des cuves et en partie dans la lessiveuse. C'était la désolation totale, à fendre le cœur et à faire pleurer. Nous n'avions jamais vu un tel spectacle...

Voici mon bref compte rendu de la façon dont le Bruderhof du Rhön a été dissout par le gouvernement allemand.

J'AI VÉCU TOUT CELA du Bruderhof de l'Alm : les appels téléphoniques, l'inquiétude quant à la sécurité des bien-aimés, et enfin leur arrivée. D'abord vinrent les frères et sœurs déportés (y compris Julia Lerchy, venue sur une civière à cause de son mal de dos) ; ils furent suivis quelques jours plus tard par les deux frères huttériens et Hella Römer. Comme nous nous



Retrouvailles avec leurs épouses et d'autres personnes pour trois membres du Bruderhof emprisonnés pendant deux mois dans une prison nazie, juillet 1937.

sommes réjouis de les avoir tous avec nous !

Nous étions toujours angoissés, bien sûr, quant au sort des trois frères emprisonnés en Allemagne. En ces jours de camps de concentration et de « disparitions », il était normal de craindre le pire. De fait, ils furent détenus par la Gestapo pendant

presque dix semaines, puis brusquement libérés. L'histoire est si incroyable que je tiens à la raconter ici.

Le 26 juin, un samedi, le gardien de la prison apparut sans avertissement et dit aux trois frères de préparer leurs affaires immédiatement et de se préparer à partir. Ne sachant pas où on les emmenait, les frères étaient inquiets, surtout quand ils furent escortés à la porte de la prison et virent une voiture noire qui les attendait. On leur ordonna de monter, et ils partirent à grande vitesse. Après une heure ou deux, le conducteur s'arrêta tout à coup au milieu d'une forêt, leur dit de sortir aussi vite que possible, et leur indiqua le chemin vers Königstein, une ville voisine. Là, ils furent accueillis par des Quakers qui les envoyèrent d'un contact à un autre jusqu'à ce qu'ils arrivent à la frontière néerlandaise, qu'ils atteignirent dans la nuit.

Passer en Hollande à travers une forêt inconnue au milieu de la nuit fut un véritable pari. A la première tentative, les frères perdirent leur chemin et ressortirent du côté allemand, où un garde allemand les arrêta. Chose incroyable, ils réussirent à le convaincre que des amis les attendaient de l'autre côté de la frontière, et non seulement il les laissa passer, mais

il leur montra aussi le chemin vers le plus proche village néerlandais. C'est de là qu'ils firent leur chemin vers l'Angleterre.

ETANT DONNÉ LES ÉVÉNEMENTS de ces deux dernières années au Bruderhof du Rhön — en particulier la perte de mon mari, notre harcèlement par l'Etat, et enfin la perte de tout ce que nous avons — on peut se demander comment il fut possible pour nous de continuer. Après tout ce que nous avons vécu en dix-sept ans de vie commune en Allemagne — après tout ce que nous avons combattu et obtenu dans la lutte — qu'avions-nous gagné ?

Rétrospectivement, je peux seulement dire que nous ne nous sentions pas tant découragés que remplis d'une gratitude profonde. Certes, jamais nous ne nous serions attendus à ce que les premiers chapitres de notre merveilleuse vie en communauté soient fermés de cette façon, mais en même temps, de nouveaux horizons s'ouvraient, et nous regardions vers l'avenir avec enthousiasme et joie.

Dans le passé, chaque fois que nous avons mis de côté nos peurs et avons eu confiance en Dieu, il nous avait menés étape par étape ; nous étions certains qu'il nous guiderait aussi dans l'avenir. Les difficultés et les luttes, les faiblesses humaines et les attaques de l'extérieur et de l'intérieur — tout cela constituerait toujours une partie du chemin que nous avons choisi. Mais comment pouvions-nous laisser de telles choses nous empêcher de continuer sur ce chemin ? Nous avons entendu l'appel clairement, et il n'y avait pas d'autre choix que de le suivre.

Eberhard le dit beaucoup mieux que je ne pourrais le dire, et je voudrais terminer ce livre avec ses mots. Ils viennent de *Pourquoi nous vivons en communauté*, une déclaration qu'il écrivit à Sannerz en 1925 :

Dans la vie d'une communauté, il faut sans cesse se confronter à plusieurs questions décisives : Comment sommes-nous appelés ? A quoi sommes-nous appelés ? Allons-nous suivre l'appel ? Seuls quelques-uns sont appelés. Pourtant,

ceux qui le sont — une petite troupe éprouvée dans le combat, prête à se sacrifier encore et encore — tiendront ferme jusqu'au bout de leur vie dans la tâche commune qui leur est confiée par Dieu. Ils seront prêts à sacrifier jusqu'à leur vie au nom de l'unité...

La vie communautaire est comme le martyr par le feu : ce qui veut dire être prêt chaque jour à renoncer à toute notre puissance, tous nos droits, toutes les revendications que nous faisons souvent sur la vie et que nous croyons justifiées. Dans le symbole du feu, les bûches brûlent une à une, mais c'est de l'ensemble des flammes qu'émanent la chaleur et la lumière...

On se sépare bien de ses parents et de sa carrière pour se marier, on risque sa vie pour son épouse ou son enfant. De même, il est nécessaire de tout abandonner et de sacrifier sa vie pour obéir à l'appel reçu de Dieu. Le témoignage public du travail volontaire, de l'abandon de la propriété privée, le témoignage de la paix et de l'amour n'ont de sens que si nous y engageons toute notre vie...

Ainsi, notre vie devient une aventure que nous osons chaque jour. Cependant, ce n'est pas nous qui en sommes la force motrice — nous sommes poussés et nous devons continuer à l'être... Si nous nous efforçons d'organiser quelque chose de semblable sur la base de seules forces humaines, le résultat ne peut en être que des caricatures laides et sans vie. Ce n'est que lorsque nous sommes vides et ouverts à Celui qui est Vivant — à l'Esprit — qu'il peut faire naître parmi nous la vie telle qu'il l'a fait pour les premiers chrétiens. Cet Esprit, c'est la joie dans le Vivant, la joie en Dieu qui seul est véritable vie, elle est joie dans tous les hommes parce que tous tiennent leur vie de Dieu. L'Esprit nous pousse vers tous les hommes et nous apporte la joie de vivre et de travailler les uns pour les autres car il est l'esprit de créativité et d'amour.

post-scriptum

Après l'expulsion des Bruderhofs de l'Allemagne nazie et l'émigration de ses membres en Angleterre, le mouvement grandit à pas de géant. De jeunes britanniques opposants à la guerre et des progressistes de tendance gauchiste, déçus par la religion conventionnelle, semblaient particulièrement attirés, et en 1940 la communauté comptait deux fois plus de membres.

La même année, cependant, des tensions avec les voisins qui craignaient la présence d'étrangers « ennemis » dans le pays précipitèrent une nouvelle émigration — cette fois à travers des mers infestées de sous-marins, jusqu'en Amérique du Sud. Là, dans la zone sauvage du Paraguay, « Primavera » (printemps en espagnol) fut fondée en 1940, et demeura le centre d'activité du Bruderhof pendant une vingtaine d'années.

La vie au Paraguay était dure, non pas seulement à cause de la rudesse du climat, des maladies tropicales, et des conditions de vie primitives. Outre ces problèmes, la communauté traversa une crise interne après l'autre, la plupart motivées par des luttes pour le pouvoir. Il y eut un mouvement progressif d'éloignement de Jésus (comme Emmy l'avait dit), avec une insistance sur les aspects doctrinaires et légalistes de la communauté qui devenait une fin en elle-même.

Dans les années 1950, des Bruderhofs supplémentaires furent établis en Uruguay, en Angleterre, en Allemagne et

aux Etats-Unis (New York, Pennsylvanie et Connecticut). Emmy déménagea à Woodcrest, la première communauté américaine (à Rifton dans l'état de New York), en 1960. Bien qu'ayant soixante-seize ans, elle semblait rajeunie par le flot des jeunes en recherche qui affluèrent vers les communautés dans les années d'après-guerre, appréciant le vent frais qu'ils apportaient avec eux. Alors qu'Emmy estimait que, lors des années à Primavera, le rêve original d'Eberhard pour une nouvelle société avait été obscurci par des tentatives humanistes de préserver la structure du Bruderhof, à Woodcrest elle se réjouit de trouver un nouveau zèle, une liberté spirituelle nouvelle, et une aspiration nouvelle à se laisser guider par l'Esprit.

Toujours avide de savoir ce qui était sur le cœur d'une autre personne, Emmy aimait parler avec les visiteurs, les jeunes adultes, et les nouveaux membres. Toujours prête à écouter, elle était sensible à leurs questions et à leurs luttes, et elle avait souvent un mot d'encouragement pour eux. En même temps, elle n'hésitait pas à exprimer sa conviction que « l'amour premier » — l'amour de Dieu qui avait inspiré la fondation de la communauté — devait être protégé. « Le règne de l'Esprit-Saint dans notre vie doit être sans cesse éprouvé ».

Bien que le mari d'Emmy lui manquât tout au long de ses quarante-cinq ans de veuvage, son sentiment de perte ne suscitait qu'un affermissement de sa détermination à perpétuer sa vision. A Primavera, cette position lui coûtait bien des combats, en particulier lorsque le témoignage d'Eberhard fut critiqué et même rejeté par les membres comme étant inefficace ou peu réaliste.

Emmy refusa de se défendre ou de se plaindre, cependant ; elle s'orienta plutôt vers ce qui l'avait soutenue pendant tant d'années. A part le Nouveau Testament (avec l'évangile de

Jean qu'elle aimait spécialement), il y avait les Psaumes, dont elle savait beaucoup par cœur, et ses œuvres chorales favorites : *La passion selon Saint Matthieu* de Bach, *Le Messie* de Händel, et *Elie* de Mendelssohn. Tant pis si les autres la comprenaient mal — elle était déterminée à tenir fidèlement sur la voie de Jésus qui avait été révélée à elle et à Eberhard dès le début de leur vie commune. « En temps de lutte, je suis forte », disait-elle, ou bien : « Telle est notre vie : un combat, ou une fête ! » Et elle pardonnait toujours. Une fois qu'une blessure avait été résolue et pardonnée, elle n'en reparlait jamais plus.

Emmy n'était pas une matriarche pieuse. Certes, elle était une mère pour nous tous — pour ses propres enfants, ses petits-enfants et arrières petits-enfants, et pour les jeunes hommes et femmes qui affluèrent à la communauté dans les premières années et qui s'engagèrent plus tard, quittant maison et foyer, père et mère, parents et amis pour l'amour de Jésus. Mais il n'y avait pas un soupçon de suffisance en elle — pas de religiosité égoïste, pas de conscience de son autorité en tant que co-fondatrice (elle détestait le terme), pas de conscience de sa longue expérience. C'était plutôt sa modestie et sa lucidité tranquille, même pendant les périodes d'agitation et de confusion, qui faisaient d'elle un membre vital de la communauté.

Quant à son héritage pour les générations futures, le dévouement d'Emmy à la diffusion des écrits de son mari est incomparable. En plus de la lecture des milliers de notes et de la transcription des discours qu'Eberhard fit entre 1907 et 1935, elle passa des années à rassembler et trier ses livres, essais, articles et lettres, et à copier les extraits qu'elle trouvait importants — souvent dans une belle calligraphie. Plusieurs de ces recueils devinrent des livres : *Salt and Light* (Sel et lumière), *When the Time was Fulfilled* (Quand le

temps fut accompli), *Love and Marriage in the Spirit* (L'amour et le mariage dans l'Esprit), et *Seeking for the Kingdom of God* (A la recherche du Royaume de Dieu).

Emmy s'intéressait à tous les nouveaux chapitres de notre vie commune, mais elle fut particulièrement heureuse de la renaissance de notre maison d'édition dans les années 1960. Lorsque le premier exem-



plaire de ces mémoires, intitulé *Torches Together* (Des flambeaux unis), lui fut présenté lors d'un grand rassemblement festif, confuse et heureuse, elle couvrit son visage avec ses mains.

Emmy au Bruderhof de Woodcrest à Rifton, New York, où elle vécut de 1960 à sa mort en 1980.

Même à quatre-vingt ans et plus, Emmy participait à autant de réunions et repas communs que possible, chantant de tout son cœur. Au début de ses quatre-vingt-dix ans, cependant, elle dit à un visiteur : « Je suis prête à quitter ce monde. Mais chaque matin quand je me réveille, je suis heureuse, parce qu'il m'a été donné un nouveau jour pour aimer et servir. » Emmy est morte au Bruderhof de Woodcrest le 15 janvier 1980, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

AUJOURD'HUI, NOUS SOMMES environ 2 700 membres répartis dans plus d'une vingtaine de communautés aux Etats-Unis, en Angleterre, en Australie, en Allemagne et au Paraguay. Notre nombre est insignifiant, mais nous savons

que notre tâche est d'une importance primordiale : suivre les enseignements de Jésus dans une société qui s'est tournée contre Lui.

La mission a toujours été un point essentiel de notre activité, non pas dans le sens d'essayer de « sauver » les personnes, ou de gagner des membres pour nos Eglises-communautés, mais pour témoigner de la puissance du message de l'Évangile dont le but est une vie de paix, d'amour et d'unité.

Notre porte est ouverte à toute personne qui veut chercher la voie de Jésus avec nous. Bien qu'on puisse penser que nous vivons une utopie, ce n'est pas le cas. Nous ne sommes pas des saints et nous avons les mêmes problèmes que tout le monde. Ce que nous avons que le monde n'a pas, c'est un engagement pour la vie et la promesse de lutter pour l'âme de chaque frère et sœur et de nous sacrifier jusqu'à la mort si nécessaire.

Visitez notre site web:
www.brudershof.com/fr

plough publishing house

Darvell Community
Robertsbridge, E. Sussex
TN32 5DR, UK
+44 (0) 1580-88-33-00
charrue@ccimail.co.uk
www.editionscharrue.com

Visitez notre site web afin de parcourir notre collection de livres électroniques chrétiens, ainsi que nos articles d'actualité en ligne. Abonnez-vous au Réveil-matin pour démarrer la journée avec une pensée pétillante, qui apparaîtra dans votre boîte courriel chaque matin. Disons que c'est comme de la caféine pour l'esprit.

Nous vous offrons ces ressources afin de relever le défi du statu quo, et pour stimuler l'examen de conscience, le libre échange d'idées, l'action non-violente, le partage d'espoir, et la réalisation d'un milieu communautaire.